

Au lieu des larmes

Eric Halphen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Éric
Halphen

Au lieu
des larmes



Dix ans
sous la
Bleue

Stock

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

Epigraphe

Dédicace

1

2

3

© Éditions Stock, 2004
978-2-234-06834-6

DU MÊME AUTEUR

Bouillottes, roman, Gallimard, 1999

Sept ans de solitude, récit, Denoël, 2002 et Folio documents, 2002

Nouvelles mêlées, avec Michel Embareck, nouvelles, Gallimard, 2003

On ne meurt que par fatigue et par résignation.
Paul Guimard,

Les Choses de la vie

*Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits. Je
dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore
quelqu'un d'autre à aimer.*
Romain Gary,

La Promesse de l'aube

Dépôt légal : octobre 2004

Nº d'édition : 48651 – Nº d'impression :

54-02-5734/6

*À celle qui m'a encouragé et supporté.
À celles et ceux qui ont été là.
À celles et ceux qui sont partis.*

Toujours le rituel. La voiture sur le parking, en épi. Cent cinquante mètres d'une courbe inclinée vers la gauche, longeant une palissade car ils font des travaux, de quoi je ne sais, au vrai je m'en moque. Puis l'entrée, les portes transparentes qui s'écartent, un coup d'œil vers la standardiste blonde, sur la droite, souvent rieuse, de temps à autre rêveuse, rêvassante plutôt, nuance de taille, question d'ambition. En face l'ascenseur, les ascenseurs, l'un monte l'autre pas, c'est chaque fois le même qui m'emporte au troisième étage. Des gens y entrent, certains jours, de vieilles dames serrant fort contre leur poitrine le livre qu'elles viennent d'emprunter à la bibliothèque de la clinique, Amélie Nothomb ou Stephen King, des couples mettant en berne un instant les dissensions qui les ont soudés, en cet endroit ce serait sacrilège, des hommes seuls, tendus, perdus, des gens en blouse blanche, graves ou concentrés, pour rappeler où l'on est. Personne ne se regarde. Tout le monde, y compris le personnel médical, exhale une tristesse communicative. C'est comme le rire ou le bâillement, la tristesse, il suffit d'un pour que tout le monde s'y mette. À droite en sortant de l'ascenseur, une trentaine de pas sur le lino gris, encore à droite après la salle de réunion, puis un couloir, plus long, plus clair. En ce moment, ils repeignent des chambres en crème hôpital, d'où les escabeaux, les sifflements, la musique de variétés qui s'échappe d'un transistor en crachotant, l'odeur de peinture salvatrice. Encore des pas, j'ignore combien, je n'ai jamais eu l'idée de les compter, ou l'envie, pourtant je suis sûr que cela m'aiderait bien, de compter. À la jonction de deux couloirs, là où le lino change de couleur, une sorte de gaine bleutée destinée à isoler des fils électriques colle aux chaussures tel un chewing-gum immortel. Enfin, toujours à droite, en retrait par rapport au couloir, un peu cachée, en permanence ouverte, la porte. De sa chambre. Une pensée, une respiration profonde, on y va...

Une heure après, le retour, les pas, l'ascenseur, comme une honte qui emprisonne le regard, la sortie, le cœur à la dérive à la façon de ces feuilles automnales tombant des arbres centenaires du petit parc, là le regard libère, une cigarette en guise de paravent. Les images affluent, un sourire, un regard, une parole, un baiser, les sentiments aussi, un regret de ces mots trop longtemps tus, de ne pas avoir assez profité d'elle, de quelques énervements ridicules, une haine de l'impuissance, une colère enfouie. Des années de dévouement, de disponibilité, d'inquiétude pour finir comme ça. Drôle de jeu... Alors c'est la route vers Paris, les bouchons, Louise Attaque pour accompagner la mélancolie. Ce disque offert par mon père il y a peu, je l'apprécie chaque jour davantage, les mélodies

simples qui s'insinuent mine de rien, les paroles immédiatement accessibles qui ne vous quittent plus, comme dans une chanson de Brel, la voix d'outre-tombe, le permanent lamento du violon. C'était un cadeau d'anniversaire, mon premier anniversaire sans un appel de ma mère.

Bien sûr, tant en littérature que dans la vie, c'est toujours difficile de réussir son début, j'opte à dessein pour le singulier, périlleux donc, savoir où commencer exactement, chercher les premiers signes, les prémices, guetter les intuitions ou les certitudes, taper juste, refaire l'histoire. Mais il est nécessaire de se lancer, de choisir, alors puisqu'il en faut un, autant remonter à l'année dernière, aux problèmes de cœur de mon père.

Depuis quelque temps, depuis mon divorce pour être précis, j'ai pris l'habitude de passer en compagnie de mes enfants une semaine ou deux l'été avec mes parents dans une maison de vacances louée par eux. L'année dernière, c'était, à l'ouest de l'Yonne, une belle ferme rénovée avec tennis, terrain s'étendant à perte de vue, arbres fruitiers, tomettes et poutres. Un temps splendide, propice aux balades à vélo, aux siestes sur les transats, aux repas dehors arrosés d'un bon vin, nous avait permis de bien nous reposer, tous. De profiter de nous. Un matin, après le petit déjeuner, voyant passer mon père frais comme un jeune homme malgré ses soixante et onze printemps, j'ai fait remarquer à ma mère que nous avions de la chance d'avoir un père et un mari en pleine forme. Elle n'a pu cacher son scepticisme. Tu crois ? a-t-elle demandé, avant d'ajouter : J'espère qu'il ne va rien lui arriver de grave. J'ai essayé d'argumenter, tant pour la rassurer que pour avoir, une fois encore, raison : Il n'a jamais eu d'intervention sérieuse, de maladie inquiétante – mis à part, il y a longtemps, un mal mystérieux qui avait duré plusieurs années, résisté à toutes les thérapeutiques, épuisé plusieurs médecins, avant qu'enfin l'un d'entre eux, meilleur que les autres, diagnostique une destruction de la flore intestinale d'origine médicamenteuse –, est en bonne santé tant au physique qu'au mental, non, vraiment, pas à dire, il a de la chance. Je sais bien, a-t-elle répondu. Je sais bien... Puis elle a rebroussé chemin d'un air fataliste pour aller, si tôt, préparer le déjeuner. Toujours quelque chose à préparer, ma mère. Toujours quelque chose sur le feu.

Je les hais, ces retours sur Paris, les embouteillages provoqués par le début des travaux du tramway, l'envie de se prendre la tête entre les mains et de pleurer ou hurler, au choix, ou encore de dormir, c'est cela, oublier le volant, les pédales et le levier de vitesse, oublier l'injustice et le ventre qui se serre, son regard qui se vide, son corps qui se relâche, au sens de la faiblesse et non de la détente, oublier les épaules désesparées de mon père, l'activisme désillusionné de ma sœur, la compassion, déjà, dans les yeux amis, tout oublier pour dormir en espérant, sans y croire, que ce n'est qu'un mauvais rêve, que le réveil sera porteur d'espoir. En vain : seulement la tête de plus en plus lourde, jour après jour.

Tout continuer comme avant, pourtant. Avaler les rencontres et les rendez-vous, les uns après les autres, comme si de rien n'était. Par exemple cette réunion de la commission juridique de la Ligue de football professionnel. La Ligue a reçu délégation de la Fédération française de football pour traiter en direct tout ce qui concerne le secteur professionnel. Au sein de cet organisme, la commission juridique, dont je suis membre depuis plus de dix ans, est saisie pour tout litige né entre un joueur, un entraîneur ou un administratif, et son club. Si l'affaire est simple, nous statuons sur dossier. Pour les cas plus complexes, nous entendons les parties avant de nous prononcer. Ce soir, une personnalité du football opposée à son club à propos du versement d'une prime de classement, et un joueur qui réclame à Guingamp le versement d'une prime exceptionnelle. Des sous, toujours des sous... Un ancien entraîneur m'a raconté l'histoire de ces joueurs en stage d'oxygénation dans les Vosges qui avaient, selon la tradition, envoyé une carte postale au gardien du stade et au jardinier. Après quoi le capitaine avait été missionné auprès du directeur administratif pour savoir si les timbres... leur seraient remboursés ! Le foot n'est pas toujours l'école de la générosité. J'écoute d'une oreille distraite, depuis que ma mère est malade tout me semble sans intérêt, inadapté, méprisable.

Après le délibéré, je regagne ma voiture dans laquelle je passe plus de temps que chez moi, ces jours-ci. En témoignent les papiers échoués sur la banquette arrière, la saleté, l'odeur de tabac froid ; pas de message sur mon portable, je respire. Puis je file dans le XIV^e, pour une soirée de lancement d'un nouveau magazine, le *TOC, Très Ouvert Culturellement*.

Tu sais quoi ? me lance une jeune fille croisée déjà à plusieurs reprises, intelligente, pleine de charme et de naïveté et qui m'avait avoué, il y a deux ou trois mois, ne plus rien ressentir pour les hommes. Tu sais quoi ? Je suis tombée amoureuse ! Elle rougit tandis que des grappes passent devant nous, une coupe à la main et le sourire aux lèvres, pour aller examiner les pages du numéro 1 de TOC, placardées aux murs, dévoilant une maquette moderne, *branchée*, assez élitiste au vrai, tandis que le contenu demeure classique, résolument pédagogique. Elle rougit, donc, attendant une question de ma part peinant à venir. Ça me fait tout drôle, ajoute-t-elle avant de s'éloigner, effarouchée peut-être par mon absence d'entrain voire de complaisance. Des gens m'abordent, le responsable de la régie publicitaire du journal, disert, bourré de vitalité, le rédacteur en chef de la revue qui veut savoir ce que je pense de son opus one, un jeune socialiste disant ne pas comprendre pourquoi personne de son parti ne m'a tendu la main, et alors que nous devisons nous rejoint le maire de l'arrondissement, ravi de me rencontrer, tandis que des femmes dansent sous nos yeux sur fond de musique techno. Oui, tout continuer comme avant. Même si je n'ai pas vraiment le cœur à ça.

Ma mère va mourir. Cette sensation ne me quitte plus depuis son hospitalisation. Oh, je sais bien, rien d'original là-dedans, toutes les mères meurent un jour. Certes, mais la mienne est encore jeune, soixante-huit ans, rien ne laissait présager que cela viendrait si vite, et puis c'est la mienne, alors silence, je vous prie, laissez-moi digérer en paix. Rien de plus dramatique que les drames ordinaires.

Je rentre chez moi, mon vrai chez-moi je veux dire, ma maison en bordure de Paris au lieu de ma voiture. Quand je l'ai achetée, ma mère était toute contente de me savoir enfin tranquille, dans mes murs, rassurée que j'aie trouvé ma place. Elle n'est pas très grande, cette maison des années vingt, ni luxueuse, le quartier n'a rien de reluisant, une avenue moche et passante d'un côté, une petite cité de l'autre, mais elle est mignonne et me va bien. Sans compter que ce n'est pas désagréable, l'été, de déjeuner ou de dîner dans le jardin ; la nuit, les échos du périphérique évoquent des rumeurs maritimes.

Le soir, c'est ce qu'il y a de plus dur. Pas de brouhaha pour brouiller les pensées, pas d'obligation de paraître, pas de prétexte. On se retrouve seul face à la fatalité. Un plat de pâtes, un téléfilm,

quelques coups de fil, les enfants, les amis, les ex, une plongée dans un roman – depuis plusieurs années je ne peux me résoudre à fermer les yeux tant que je n'ai pas absorbé ma dose littéraire –, à savoir *Haute Fidélité* de Nick Hornby, histoire hilarante d'un trentenaire vendeur de disques qui guette l'âme sœur, propre à enduire d'un léger baume mon cœur meurtri, après quoi j'éteins en me demandant une nouvelle fois si je vais parvenir à dormir.

Le lendemain, j'ai ma mère au téléphone. Il lui faut un bon quart d'heure pour réaliser que c'est bien moi au bout du fil et non mon père, au début elle ne me croit pas, estimant que la plaisanterie n'est pas drôle du tout, puis elle finit par se rendre à mes arguments, un reste d'incrédulité dans le ton. C'est vrai que nos voix sont très proches mais, bon sang, c'est la première fois que ma mère me confond avec mon père.

Quelques semaines après les vacances d'été dans l'Yonne, mon père, un jour qu'il déjeunait au restaurant avec un copain, a fait un malaise. Une perte de connaissance sans conséquence immédiate, si ce n'est qu'elle a révélé un problème cardiaque nécessitant la pose d'un pacemaker. Mon père a refusé de se faire opérer, trouvant je ne sais quel prétexte, une crainte de ne pas se réveiller, une méfiance vis-à-vis du corps médical, le fait que dans une situation similaire un de ses amis ne s'en était pas remis. Bref, il avait peur. Ma mère ne savait quelle attitude adopter, sentant que l'intervention était indispensable, mais ne voulant pas assumer la décision. S'ensuivirent des jours et des jours d'hésitation et d'inquiétude, longs, usants. Le 25 décembre, en début de soirée, ma mère m'a appelé pour me demander de venir au plus vite à Versailles, mon père n'étant selon elle pas bien du tout. J'ai tenté de résister. La veille, durant le réveillon de Noël, il avait effectivement eu une ou deux absences, manifestant une certaine indifférence, mais de là à... Elle a insisté, et pour me convaincre a fini par me passer le médecin de famille, lequel s'est fait pressant : Si on ne l'hospitalise pas sur-le-champ, il peut mourir, a-t-il conclu. J'ai obéi, emmené mon père à l'hôpital Mignot, où il a été décidé de lui poser un pacemaker le lendemain. Tout s'est bien passé, mon père retrouvant en quelques semaines vivacité d'esprit et force, envie et volonté. Mais ma mère n'a plus jamais été comme avant.

On ne connaît pas ses parents. Ou plutôt : on les connaît, on sait

comment ils pensent, réagissent, acceptent ou se révoltent, aiment ou détestent, sont émus ou froids, solidaires ou solitaires ; mais, d'eux, on ne sait que des fragments, des bribes. Ou encore : on devine plus qu'on ne connaît, on imagine. Ou enfin : il nous faut les créer, les faire naître. La voilà, la vérité entrevue, en trompe-l'œil peut-être, dans le brouillard, la voilà qui se profile à l'horizon morne de ces jours de fin, à savoir que les enfants ne seraient là que pour enfanter leurs parents. Je délire ? Assumons.

C'est cela, assumons, cessons de tourner autour du pot, de se donner des alibis, des prétextes, à la façon d'un amoureux transi n'osant se déclarer, quelle drôle d'expression d'ailleurs, Vous n'avez rien à déclarer, Si, moi, mais dans cette douane affective c'est de ma mère qu'il s'agit, alors allons-y. La première image vient de loin, la Tunisie, très loin, la prime enfance, autant dire un monde. Il fait chaud, il fait toujours chaud en Tunisie, les murs couverts de chaux réfléchissent l'étuve à l'infini, et la misère aussi, mais comme chantait Aznavour dans une chanson que ma mère a souvent adoré fredonner, la misère est moins pénible au soleil. Il fait chaud, les murs de Sousse suintent la misère, la famille nombreuse s'entasse dans les petites pièces sans lumière. Dix enfants, cinq garçons cinq filles, deux mourront pendant la guerre, André et Daisy, celle-ci la veille du jour où l'un de ses frères reviendra en brandissant le médicament qui aurait pu la sauver, c'est comme ça la vie, tout se passe toujours un jour trop tôt ou un jour trop tard. Cinq garçons cinq filles, et ma mère est la petite dernière. La scène se passe en 1935, les Italiens de Mussolini n'ont pas envahi cette contrée qui est encore la France, ma mère, âgée de quelques mois, est dans la cour, passant de mains en mains, de bras en bras. Deux de ses frères jouent avec elle comme avec une balle, de ces balles de chiffon avec lesquelles les gosses se défoulent, oubliant tout, la faim, l'absence d'espoir, ce père qu'ils n'ont pas connu, dans les ruelles favelesques de Rio. Au centre de la cour, un puits. La balle est lancée au-dessus, c'est rigolo, non, un petit être balancé ainsi au bord du précipice ? Ce qui doit arriver arrive. Un bras maladroit. Une seconde d'inattention. Un zeste de fatalité. Et la voilà qui tombe vers les abysses asséchés. C'en est fini ? Non, bien sûr. Un poignet, celui de Maurice de Raoul ou de Lucien peu importe, un poignet agrippe une cheville, la gauche ou la droite peu importe, se crispe, tire vers le haut l'enfant-balle, l'agrippe, en voiture, c'est parti pour soixante-huit ans. Une vie par la grâce d'une cheville. Si des gens disent conserver des réminiscences de leur venue au monde, des contractions de leur mère et de l'expulsion, la mienne a toujours

gardé le souvenir de cette histoire de jeu fraternel, cette plongée manquée vers un utérus funèbre.

Nouvelle visite. Assise sur un fauteuil en skaï marron clair, elle regarde par la fenêtre. Un immense cèdre se laisse contempler en agitant ses branches, le ciel refuse de s'entrouvrir pour faire une petite place au soleil, la vaste chambre est d'une froideur insigne. M'entendant, elle tourne la tête vers moi, un sourire, un afflux de brillance dans les yeux, davantage de soulagement que de plaisir, d'inquiétude que de satisfaction. Pas de Bonjour !, pas de Comment tu vas mon fils ?, pas de Viens m'embrasser mon chéri, mais : Est-ce que ta sœur est allée porter plainte ? Ne comprenant pas de quoi il s'agit, je lui demande des précisions. Elle soupire de l'air de celle qui a répété maintes fois la même explication, de l'institutrice faisant preuve d'un maximum de patience face au benêt complet. L'agression de Laurence, les trois types qui voulaient lui voler je ne sais quoi qu'elle a réussi à faire fuir dans un acte d'héroïsme tel que même les *Nouvelles de Versailles* lui ont consacré un article laudateur. Ce qu'elle est courageuse, ta sœur ! Elle est allée porter plainte, donc ?

J'ai toujours eu du mal, avec le mensonge. Travestir la vérité, cacher, tromper, dire l'inverse de ce qu'on pense, je sais faire, bien sûr, n'étant ni plus idiot ni plus incapable que la moyenne ; mais cela me révulse, me répugne bien au-delà du supportable. C'est pourquoi il ne m'a pas été facile de me plier à la discipline fixée par les médecins et la famille face à la confusion, ne pas contredire, approuver, quoi qu'il en coûte. Parfois, dans un reste d'espoir, de foi, d'amour de la vérité, entre la vérité et le bien-être même bref le choix semble pourtant évident, je m'autorise quelques entorses.

Ainsi là. Mais non, maman, Laurence n'a pas été agressée, tout va bien. Comme quoi, même dans la vérité, on est obligé de glisser quelques lichettes de mensonge. Elle me fixe comme si j'étais devenu fou. Avant de changer de sujet, évitant de s'éterniser sur un sujet trop brûlant. Elle a lu quelques nouvelles de mon livre, qu'elle a trouvées extrêmement émouvantes.

Mon livre : un recueil de nouvelles consacrées au rugby, écrites avec Michel Embareck, un copain rencontré dans la cave de Gallimard, c'est-à-dire dans les locaux de la Série Noire, baptisé *Nouvelles mêlées*, et sorti quelques jours avant dans la Blanche.

Je l'écoute évoquer avec une passion retrouvée ma nouvelle *Le Sourire géorgien*, histoire d'un joueur venu tenter sa chance en

France et qui finira dans le dopage, me dire combien elle a été sensible à cette parabole de la pureté corrompue, et l'espace d'un instant je retrouve ma vraie mère, celle d'avant, à l'intelligence vive et à l'esprit critique acéré. Mais alors que je m'apprête à partir, vaguement rasséréné, elle me demande de lui dédicacer, à destination de deux amis, des exemplaires de mon livre qu'elle serait allée acheter la veille et qui se trouveraient dans l'armoire métallique. À la fois déception et entorse : j'ouvre la porte de l'armoire pour lui prouver que nul livre ne s'y trouve.

Déjeuner dans un petit italien à République avec Philippe, auteur rencontré début juillet au salon du polar de Frontignan, brun, ténébreux, légèrement détaché voire *décalé*, cultivé et intéressant. Nous abordons de nombreux sujets, l'écriture, la création, les maisons d'édition, les cigarettes, les problèmes sociaux, la politique. À un moment, j'évoque la santé de ma mère, mon inquiétude liée à sa confusion depuis l'anesthésie. Il tente de me rassurer. De telles situations sont fréquentes, elles ne signifient pas forcément le début de la fin, le problème peut s'estomper. Je fais mine d'acquiescer mais n'en pense pas moins : le pressentiment ne me lâche plus ; nous nous séparons en nous promettant de nous revoir sous peu.

À partir de début janvier, j'ai senti dans la voix de ma mère une inflexion qui ne s'y trouvait pas auparavant, plus qu'une fatigue, une espèce de fatalisme, de renoncement. La flamme, la passion, le côté réactif, impulsif, cette force de conviction qui nous maintenait tous à niveau, c'est-à-dire la tête hors de l'eau, avaient disparu, de telle sorte qu'on n'y percevait plus que le poids, trop lourd au quotidien, de l'existence. Sans doute aurais-je dû comprendre, là, la voir, lui parler, lui dire qu'on avait besoin d'elle, la sortir, la distraire. Mais il n'y a pire égoïste qu'un fils. À croire que sa mère sera toujours là, défiant les stigmates du temps pour consoler et aimer, on finit par oublier l'essentiel, c'est-à-dire qu'à partir d'un certain âge un renversement est censé se produire, et que si quelqu'un doit consoler et aimer c'est l'enfant. Dans la mesure où grandir est cesser de croire sa mère immortelle, on est nombreux je crois à ne jamais grandir.

Mes nuits raccourcissent de jour en jour. Je ne ferme que rarement les yeux avant deux heures, en dépit des somnifères que sont les émissions de la nuit, rediffusions de cènes où tout le monde

papote, sourit, s'enlace avec comme Christ des présentateurs gominés ou des présentatrices aux seins exhibés semblant détenir toute la vérité du monde ; quand je les ouvre, il est à peine six heures. Une brève pause, alors, un roman dans les mains à lire en regardant le soleil se lever derrière les tuiles du toit d'en face, en écoutant chanter les oiseaux, lire ce n'est pas penser à autre chose c'est juste ne pas penser, se laisser guider, emmener, en confiance, lire c'est se laisser conduire, c'est une canne, un filin, une autre mère, je n'ai pas trouvé mieux que la lecture pour me réveiller et émerger.

Après quoi, me faisant violence, je sors du lit, descends prendre une douche, boire un café. Et l'appeler.

Toujours la même angoisse : Machine est allée voir Guillaume, elle voulait le baiser – je frémis car jamais ma mère n'a sombré dans la grossièreté, elle n'a jamais supporté les gros mots ni dans sa bouche ni dans celle des autres – et a fini par le tuer. Je tente de la rassurer. Mais non, Guillaume n'est pas mort, maman, il va bien. Tu es sûr ? Oui, maman. Mais alors, c'est toi. Quoi, moi ? C'est toi qui es mort ? Putain ! Devant de telles absurdités ou abominations, c'est selon, pas d'autre secours que les gros mots, tout compte fait. Celui-là est lâché in petto. Je lui parle et je suis mort. Deux et deux font cinq. Il fait une chaleur de décembre. Oui, maman.

Guillaume. Mon frère. À la fois le poison de ma mère et sa raison de vivre. Mais pas envie d'en parler maintenant. À plus tard, donc.

Rendez-vous au Canon des Gobelins, un de mes cafés préférés situé à l'angle de l'avenue éponyme et du boulevard Saint-Marcel, un jour de lecture j'avais constaté avec plaisir que Paul Nizan en parlait dans *La Conspiration*, avec deux journalistes de la télé suisse romande. Ils préparent un sujet sur les affaires politico-financières, les difficultés des juges spécialisés en cette matière, et souhaiteraient me filmer. Je développe mon laïus habituel, c'est un sujet que je connais sur le bout des doigts, puis ils disent qu'ils me contacteront pour tourner en novembre.

Je file au Palais-Bourbon chercher Séverine avec qui je dois déjeuner. En plus d'être assistante parlementaire, Séverine est conseillère municipale à Clichy, ville où je suis né, ville aussi de Didier Schuller, le Schuller de l'affaire Schuller-Maréchal, cette histoire montée pour me déstabiliser en décembre 1994 en marge

de mon enquête sur les HLM de Paris, ville enfin dont le maire, Gilles Catoire, a été à plusieurs reprises mis en examen. Cette atmosphère clichoise est pour beaucoup dans la volonté de Séverine de lutter contre la malhonnêteté en politique. Ensemble, elle comme présidente, moi comme président du comité de parrainage, nous animons l'association Anticor, les élus républicains contre la corruption. Pour nous, il est urgent, afin de restaurer chez les citoyens une confiance dans le personnel politique, que les comportements évoluent. Par exemple en adoptant un strict non-cumul des mandats et des fonctions, tant en nombre que dans la durée. Aussi en obtenant des partis politiques l'engagement de ne jamais donner d'investiture à des hommes ou des femmes condamnés pour infractions financières. Alors que sur les cinq cent mille élus que compte notre pays, la grande majorité est non seulement honnête, mais pleine de dévouement au profit de la collectivité, quelques-uns, soucieux avant tout de leur intérêt personnel, polluent l'entière classe politique. La seule façon de ne pas accréditer l'idée du *Tous pourris* qui fait le lit de l'extrême droite et accroît l'abstention, c'est pensons-nous d'obtenir des politiques qu'ils lavent leur linge sale en famille. Alors peut-être pourra-t-on vraiment parler de changement.

Dans ce restaurant de la rue de Bourgogne, tandis que nous évoquons, Séverine et moi, la stratégie d'Anticor, les articles à écrire pour le prochain numéro de notre revue trimestrielle, les futures réunions publiques, la lettre que nous comptons envoyer aux prochaines têtes de liste pour les régionales afin de leur demander tant de ne pas accepter de mis en examen sur leur liste que ce qu'ils envisagent de faire pour assurer une gestion plus transparente des marchés publics, je réalise que tout cela ne compte pas à mes yeux, en cette période veux-je dire. Que toute cette vie à venir m'indiffère.

Je ne sais rien de l'enfance de ma mère en Tunisie. Quelques détails, bien sûr, isolés, déformants. Les Italiens pendant la guerre, sympas, débonnaires, en sorte que ma mère gardera ancrée une petite tendresse pour les Transalpins. Les longues plages désertes et la Méditerranée, et cet amour pour l'eau, jamais démenti, à jamais vivace, à un point tel que rien ne l'a plus détendue que quelques brasses sur le dos, initiées par un immense cri de bien-être à l'instant du premier contact ; qu'au moment de choisir un restaurant, une maison de vacances, une promenade, le bord de l'eau, la vue sur l'eau a toujours eu le dernier mot. Pour le reste, mystère et boule de gomme. J'imagine la petite fille à l'espièglerie retenue prenant son car pour aller à l'école, la camarade au cœur

ouvert disponible pour un coup de main ou une confiance, la fille aimante, prête en permanence à aider ses parents, à tout entreprendre pour que la misère soit plus supportable. Quelque chose me dit qu'elle était bonne élève, travailleuse autant que douée, mais il s'agit là d'une intuition bien davantage que d'une conviction. Elle a tellement peu parlé de son passé, ma mère, privilégiant justement la mère au détriment de la fillette ou de la femme, parvenant au final à *se cacher*, qu'on en est réduit aux conjectures. Quoi qu'il en soit, elle est retournée à Sousse il y a une vingtaine d'années avec mon père, mon frère et ma sœur, pour marcher sur les traces de son enfance. Elle en est revenue si déçue, si meurtrie, tant par la ville que par ses habitants, qu'elle n'en a plus reparlé.

À l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, comme toute sa famille, elle est venue habiter à Paris. Le brouillard ne s'y estompe qu'à peine. Où a-t-elle vécu ? Je l'ignore. Je me souviens d'être allé tout petit dans un appartement de la rue du Val-de-Grâce qui m'avait semblé, alors que j'y avais passé la nuit dans un grand lit tête-bêche avec ma sœur, vieux et sombre, c'est bien connu, les enfants n'aiment rien mieux que le moderne et le pratique. Je sais que ma mère y avait séjourné une partie de sa jeunesse mais à part cet appartement je n'ai aucune idée des adresses qui furent siennes. De quoi a-t-elle vécu, quels ont été ses occupations, ses loisirs ? Je l'ignore. Elle a été élève au Centre de formation des journalistes, où elle côtoya en particulier Bernard Pivot et Michel Tardieu, ex-Monsieur Bourse de feu l'ORTF. A-t-elle connu des hommes, vécu des histoires d'amour avant de rencontrer mon père ? Toujours la même ignorance. À plusieurs reprises je me suis promis de lui poser des questions sur sa vie sentimentale, sur sa vie antérieure, sur la jeune fille qu'elle était et la jeune femme qu'elle est devenue, sur ses aspirations et ses ambitions, ses goûts d'alors et ses fréquentations, bref de la faire parler d'elle, mais ces promesses je ne les ai pas tenues. Par pudeur, sans doute, par crainte d'aborder des sujets plus profonds que le menu des repas ou les tracasseries du quotidien. Mais aussi parce que, en sempiternel homme pressé, je n'ai jamais pris le temps de véritablement parler avec elle. Tu viens parler avec moi, mon fils ? m'a-t-elle souvent demandé, alors qu'elle était dans la cuisine en train de préparer le repas, les hanches ceintes d'un tablier aux couleurs passées. Je venais, je venais, m'asseyais sur un des quatre tabourets en bois et osier, mais ne devisais sur rien d'autre que du futile. À quoi ressemblait-elle ? Là, j'en ai une vague idée. Ma mère, bien que toujours rebelle aux photos, à en être le sujet principal, s'est un jour laissé surprendre, et le résultat n'a pas dû trop lui déplaire puisque la photo a passé sans encombre les décennies. S'y

découpe une jeune brune fluette à la mèche frondeuse, aux yeux sombres qui se cachent, au sourire un peu triste, dégageant une indéniable force romantique. À l'instant, je pense à une comparaison qu'avait utilisée un jour ma mère dans un article, et dont elle était fière. Décrivant une femme, elle avait écrit qu'elle était «mystérieuse comme une héroïne de Modiano». Cette image s'applique à merveille à la jeune fille de la photo : ma mère était alors mystérieuse comme une héroïne de Modiano. Je ne sais plus comment elle était habillée lorsque le clic avait retenti, mais qu'elle ait porté un trench-coat au col relevé, un pantalon serré aux chevilles, des ballerines noires, qu'elle ait fumé une cigarette de temps à autre, dans les couloirs du Centre de formation, pour faire plus vieille, me paraît tout à fait vraisemblable.

Question : cette part d'ombre à l'instant constatée n'est-elle pas inhérente à toutes les relations parents/enfants, n'est-elle pas nécessaire au mythe, à l'acceptation de l'autorité ? Connaissant les moindres recoins de la vie et en tout cas du passé de leurs parents, les enfants continueraient-ils à les respecter, à les aimer ? Autrement dit, ne s'agit-il pas d'un mystère nécessaire, d'un indispensable tabou ? Excuse commode mais pas fausse pour autant.

Les embouteillages, Louise Attaque, *Arrache-moi le cœur, Que je ne puisse plus avoir peur, Arrache-moi la tête, Que je ne puisse savoir*, etc.

Quand j'arrive dans sa chambre, deux aides-soignantes sont en train de la porter du fauteuil au lit. Dans le mouvement, son pull remonte et lui dévoile un sein. Elle, toujours si pudique, feint de ne pas le remarquer, mais je sais qu'elle souffre de cette demi-nudité dont est témoin son fils. Quand elle est enfin installée, après que les deux femmes se sont éloignées, je m'approche d'elle, l'embrasse sur les joues, longtemps, comme je ne l'ai que trop rarement embrassée, puis lui caresse le front, les joues, le cou, lui prends la main en lui chuchotant que je l'aime, comme je ne l'ai que trop rarement chuchoté. Alors c'est elle, après m'avoir souri d'un vrai sourire de bonheur, qui se met à chuchoter, elle parle de moins en moins bien, ne rien perdre de ses paroles nécessite une attention soutenue. Chut, dit-elle, ton père dort à côté. Je ne me donne même pas la peine de répondre, à côté, je le sais bien, il n'y a rien. Et puis dans l'autre pièce, ajoute-t-elle en tendant un doigt tremblant vers la salle de bains où elle n'a jamais pu aller, il y a mémé. Là, je ne peux pas

résister. Mémé, mais elle est morte, mémé ! Elle me regarde, d'abord dubitative puis pensive. Ah oui, c'est vrai, finit-elle par lâcher. La main retombe sur le drap, en saisit un bout qu'elle triture et tortille comme un enfant son doudou. C'est sa manie, depuis quelques jours, de tripoter un bout de drap, il paraît que ça lui rappelle qu'elle existe. En l'espèce, ça fait revenir en elle un soupçon de lucidité. Elle s'agrippe à mon regard et me demande des nouvelles de mon fils Adrien, qu'elle trouve formidable, et de ma fille Bérénice, si adorable. Elle me conseille de prendre bien soin d'eux. J'en profite pour lui demander si elle se souvient de la balade en bateau que nous avons faite, l'été dernier, sur le lac d'Annecy. Bien sûr que je m'en souviens ! répond-elle. C'était merveilleux. Cette réponse me serre le ventre. Si facile de lui apporter un peu de bonheur, et pourtant si ardu, s'il faut en croire la radinerie que j'ai manifestée à le faire.

Je me lève, vais regarder par la fenêtre, boire un verre d'eau. Sur la console, un livre en dehors du mien, celui de Clémence Boulouque, *Mort d'un silence*. Je le prends, constate qu'il porte le cachet de la bibliothèque de la clinique. Je demande à ma mère si c'est elle qui l'a choisi, pour n'obtenir qu'une réponse évasive. J'en conclus qu'une bonne âme, pensant que le livre pourrait lui plaire, l'a déposé dans sa chambre. Je le feuillette. Clémence Boulouque y raconte son père, juge d'instruction à Paris, l'incidence que peut avoir sur un homme, sur un enfant, sur une famille, la manière dont la presse rend compte des affaires judiciaires. Malmené à l'occasion de l'affaire Gordji, Gilles Boulouque, ce collègue que je n'ai jamais connu, devait en conserver une telle fragilité, une telle perte d'estime de soi, qu'il allait finir par se donner la mort en 1990. Sa fille avait treize ans. J'y vois évidemment des similitudes avec ma vie à moi, avec l'impact que les articles de journaux, les déclarations violentes de tel ou tel, ont pu avoir sur ma mère. J'y reviendrai. Un détail attire mon attention : Gilles Boulouque passait des heures à faire des statistiques d'athlétisme. Mon père aussi. La littérature, la justice, l'athlétisme, la mort. Le temps de me dire qu'il faudra qu'un jour j'en parle à Clémence Boulouque, avec laquelle j'ai déjà échangé deux trois mots, que ma mère me rappelle à la réalité. Ta nouvelle *Le Sourire géorgien* est superbe, me dit-elle, cette parabole sur la pureté retrouvée... Si tu pouvais me dédicacer les deux livres que j'ai achetés... Comme je lui dis au revoir, elle reprend l'exemplaire des *Nouvelles mêlées* et lit les quelques mots écrits à son intention avec le sourire et la satisfaction de qui les découvre.

Mémé, la mère de ma mère, ma grand-mère, a vécu à la maison

jusqu'à sa mort. Victime d'une attaque d'hémiplégie autant qu'usée par ses dix enfants, elle était toujours assise sur sa chaise percée, regardant le visiteur avec un regard clair plein d'humanité quoique à la vision affaiblie, éclatant de rire sans préavis pour peu que ledit visiteur ait voulu ou pu réveiller la vie en elle. On passait chacun notre tour quelque temps en sa compagnie, le plus souvent à jouer à la belote, parfois à commenter l'actualité. Je revois ses mains en serres d'aigle, son visage de parchemin, sa voix cassée quand elle chantait avec gaieté. Mémé est pour moi inséparable de notre maison de Versailles, petite chambre à gauche au premier étage sentant souvent la pisse, mais aussi de ma mère, du dévouement de ma mère. Je n'ose faire le décompte des heures quotidiennes qu'elle passait à nettoyer, laver, parler, distraire, le nombre de marches qu'elle montait et descendait en guise de gymnastique imposée. Tout ce qu'elle aurait pu entreprendre si elle n'avait pas été bridée par son permanent souci du bien-être de l'autre.

Le mari de mémé est pour nous un inconnu. La seule photo que j'ai vue de lui montre un homme aux cheveux gris et à la moustache conquérante, le seul détail que je sais de lui est qu'il avait créé, à Sousse, un journal destiné à la communauté juive de cette ville. Mémé ne nous en parlait jamais, ma mère pas plus. J'ignore le reste, en particulier quand et de quoi il est mort.

Un jour de 1972, j'étais alors un peu moins âgé que ne l'est mon fils aujourd'hui, mes parents nous ont envoyés, mon frère ma sœur et moi, chez une tante, afin qu'on laisse la maison disponible pour la préparation funéraire. Mémé était morte *de vieillesse*, comme on dit lorsqu'on ne souhaite pas entrer dans le détail ; mon frère ma sœur et moi n'avons pas assisté à l'enterrement. Dans les mois et les années qui ont suivi, ma mère, alors qu'elle lisait ou que nous regardions un film à la télé, éclatait brusquement en sanglots. Nous ne posions pas de questions : nous savions celle qui les causait.

Le soir, ma sœur Laurence au téléphone. Alors que telle n'a jamais été notre pratique, nous nous appelons très souvent depuis l'hospitalisation de ma mère, rare effet positif. Pour faire des diagnostics sur sa maladie ou pour rapporter ses propos. Dont ce dernier, datant d'à peine quelques heures : ma mère, lui parlant du temps qu'elle a consacré depuis vingt ans à mon père et mon frère, s'ajoutant à celui passé au chevet de ma grand-mère, a conclu par ces paroles pleines d'optimisme : Tout ça pour ça...

Tout ça pour ça. C'est quoi une vie, en somme ? Est-ce un processus linéaire, progressif, avec un début, un milieu, une fin, quelque chose qu'un biographe averti pourrait reconstituer à la perfection, le tant il est né, a obtenu tel diplôme, accompli telle tâche, le tant il s'est marié et a donné naissance à de superbes rejetons, son existence a été fructueuse ou inutile, heureuse ou marquée par la souffrance, portée vers la satisfaction de quelques désirs sans suite ou l'accomplissement d'une œuvre ambitieuse, autrement dit un curriculum vitae découpé au scalpel, ou au contraire des images, des impressions pas si fugaces que ça, des croisements de regards et des poignées de main, des mots gravés ou des baisers dont on porte encore, des années après, la cicatrice ?

Juge en activité, alors que, dans les dossiers criminels, je m'attachais à retracer la vie de celui ou celle qui, un jour, verrait son sort réglé par les jurés, j'ai toujours été marqué par le peu d'épaisseur, de consistance, des vies racontées par ceux qui les ont vécues. Et par le fait qu'un témoignage bien pesé, une anecdote bien racontée, en disait plus sur un individu qu'une enquête de personnalité dépourvue d'affect. Alors oui, au tableau flamand préférons l'impressionnisme.

Toutes les expositions que je ne l'ai pas emmenée voir, les films que nous n'avons pas partagés, les restaurants que, y déjeunant avec quelqu'un d'autre et me disant, Tiens, celui-là plairait bien à maman, je n'ai pas pris le temps de lui faire connaître, les pays que je ne lui ai pas fait découvrir... Fils ingrat, va ! J'avais formé le projet, il y a quelques années, de partir avec elle une semaine en Italie, tant pour qu'elle se repose un peu que pour lui montrer la Toscane, Florence, les lacs. Inutile de préciser que je ne suis jamais passé à l'acte. Certes, je ne suis pas le seul fautif, loin de là. Mais il serait malvenu que je plaide non coupable.

Coupable aussi – peut-être, pas forcément, il faut se défier des excès de culpabilité à l'identique des absences de regrets, et puis le sentiment qui m'a guidé ne s'est jamais démenti, même s'il était parfois trop passif – de ne pas avoir prêté plus d'attention aux carences du début d'année. Car il n'y a pas eu que l'inflexion de la voix. Au physique, un mal persistant au genou l'a empêchée de marcher normalement, la faisant souffrir presque en permanence. Je tairai le pincement qu'il y a à voir sa mère s'agripper à une canne comme à une bouée, ne plus pouvoir se déplacer qu'avec difficulté

et lenteur. Elle la généreuse s'est trouvée contrainte à faire preuve de parcimonie. Du coup, elle a passé une grande partie du semestre allongée sur le canapé, un rectangle de plastique mou, à congeler pour en préserver l'efficacité, posé sur le genou. Afin de pouvoir continuer à rouler, en particulier pour aller, tous les mercredis, déjeuner avec mon fils – son amour n'a, au contraire du mien, jamais rien eu de passif –, elle a troqué sa vieille Astra turquoise contre une Clio automatique. Mais comme elle a eu peur de laisser seuls à la maison mon frère malade et mon père pacemakerisé, elle n'a jamais osé se faire opérer. Oui, j'aurais dû insister...

Au mental, ça été plus diffus. Une tendance accrue à passer du coq à l'âne, à ne pas réagir aux propos de l'interlocuteur. À se laisser guider plus par les sons que par le fond, bref à avoir un discours inadapté. Si par exemple je finissais une phrase par le mot *éclair*, elle répondait comme si j'avais dit *guerre*. Là, reconnaissons-le, j'ai péché par excès de sécheresse, d'agacement. Au lieu de répéter avec patience et douceur, j'ai trop souvent haussé le ton en lui reprochant de ne pas écouter. Écouter, elle n'en était plus capable, la pauvre. Entendre était tout ce à quoi elle pouvait encore se cramponner.

Le trouble neurologique que j'ai cru déceler alors, et que personne, y compris les soi-disant spécialistes, n'a mis en évidence, je n'y crois même plus aujourd'hui.

Le lendemain, je prends un café au Canon avec un homme s'estimant victime du système judiciaire. Depuis ma prise de recul avec la magistrature – temporaire, définitive, le qualificatif épouse la variation de mes états d'âme –, je reçois via mon éditeur beaucoup de courriers de gens qui, dans ce dédale qu'est la justice, devant cette inertie intéressée dont font preuve parfois les avocats, me demandent ce que trop leur refusent : tout simplement de l'aide. Je ne les rencontre pas tous, bien sûr, mon courage et ma disponibilité n'y suffiraient pas ; mais parfois, quand une lettre m'a touché ou que l'histoire m'accroche, j'accepte de les voir. Celui d'aujourd'hui, grand type voûté à l'aspect pataud touchant, est un inventeur s'estimant spolié... qui se révèle, au fil de l'entretien, un parfait paranoïaque. Après l'avoir quitté en lui faisant comprendre que je ne pouvais rien faire pour lui, j'ai la confirmation de ce que je pensais : alors que nous montons dans nos voitures garées non loin l'une de l'autre, il feint d'avoir à s'arrêter pour me laisser passer et être sûr que je ne puisse le suivre...

Un peu plus tard, nous dînons ma sœur Laurence et moi avec mon père, dont c'est l'anniversaire. Bien triste anniversaire, en vérité, que celui-là, le premier que mon père passe sans sa femme depuis qu'il est marié. Et bien triste mois d'octobre. Nous allons dans un petit restaurant où mon père, hospitalisation oblige, va de temps à autre dîner. Il faut dire qu'il n'a jamais su, au sens propre, se faire cuire un œuf et qu'il va donc midi et soir au restaurant. Après les jeux de mots habituels – mon père a toujours pratiqué le contournement, l'évitement, que constituent calembours, boutades et autres plaisanteries auxquels on est prié non seulement de rire mais d'adhérer – et qu'il a dit ce que je considère soit comme une absurdité, soit comme un refus d'affronter la réalité, lâchant un Si je meurs avant ta mère qui me remplit d'effroi, j'entre dans le vif du sujet en disant que l'état de maman me rappelle, de façon de plus en plus tenace, ce qui est arrivé à France.

France était une des sœurs de ma mère, la plus proche tant en âge qu'en complicité. Peu gâtée par l'existence, trop souvent aux prises avec des difficultés financières, elle continuait malgré tout à arborer en permanence un sourire juvénile, une joie de vivre inébranlable. Il y a une quinzaine d'années, brusquement, elle a été hospitalisée pour une sorte de confusion mentale. À l'époque en fonction à Chartres, j'avais eu du mal à dégager du temps pour aller la voir, mais lorsque je l'avais au téléphone, elle éprouvait chaque fois de grandes difficultés à me parler. Un samedi, enfin, j'avais pu lui rendre visite à la Pitié-Salpêtrière. Ayant vieilli de quinze ans en un mois, les traits creusés, la peau ridée, tenant à peine debout dans un peignoir rouge devenu trop grand et prononçant des phrases sans queue ni tête, elle m'avait souri sans me reconnaître. Elle est morte quelques jours plus tard d'une maladie alors peu connue, qu'on qualifiait de variante de la maladie d'Alzheimer, au nom encore plus barbare : Creutzfeldt-Jakob.

Mon père me regarde sans me répondre, le temps de digérer la comparaison, d'appréhender ce qu'elle recèle de douleurs et chagrins à venir, puis tente d'argumenter, mettant en valeur les différences entre l'état de ma mère et celui de sa sœur ; mais je sens bien que Laurence n'est pas plus convaincue que moi.

Lorsque, après le repas, je dépose mon père devant chez lui, que je le vois marcher avec lenteur sur le trottoir, son chapeau mou et son trois-quarts marron trouant sans grâce la nuit froide, puis mettre la clé dans la serrure et ouvrir la porte de la grande maison vide, je me sens envahi par une immense bouffée de peine.

Deux ou trois semaines après l'hospitalisation de ma mère, j'ai évoqué devant le docteur R. qui la suit Alzheimer et Creutzfeldt-Jakob. Elle m'a répondu que la confusion dont ma mère était victime était sans doute liée à l'anesthésie, que les tracés neurologiques montraient seulement un petit problème au cervelet, et que les signes cliniques n'évoquaient nullement ces deux maladies. J'en ai pris acte en espérant de toutes mes forces qu'elle eût raison.

Que d'histoires de mort ! En me relisant, je constate que je n'évoque les membres de la famille de ma mère que pour décrire leur mort, comme si une vie ne se réduisait qu'à son extrémité. Il faut dire qu'elle est un peu bizarre, cette famille, puisque les liens qui en unissent les membres ont toujours été rien de moins que distendus. À part quelques coups de téléphone, quelques contacts privilégiés entre l'un ou l'autre, je ne l'ai vue au grand complet qu'à l'occasion d'enterrements. Chaque fois, avec un oncle ou une cousine, nous nous donnons l'assurance mutuelle de nous voir dès que possible, en tout cas avant la mort suivante. Mais il faut croire que les morts se succèdent trop vite chez nous.

Deux jours de répit, de dépaysement. Invité par les organisateurs du *Noir dans le vert* à être membre d'un jury de nouvelles à Barjols, haut lieu de la Provence verte, je prends sans déplaisir l'avion pour Marseille, où un soleil éclatant m'accueille. Je fais la connaissance de quelques écrivains sympathiques et talentueux, comme Jean-Pierre Bastid ou Claude Amoz, de Claude Mesplède, l'historien du polar, de Guy Marchand, qui préside le jury et qui, à la grande joie des convives présents au dîner, acceptera de pousser la chansonnette accompagné d'un orchestre de jazz qui n'avait pourtant pas l'air de lui plaire. Je passe la nuit dans un gîte charmant, les yeux nichés dans les oliviers des collines d'en face. Après une séance de signatures dans la petite salle des fêtes de la commune, après un ultime verre dans un bistrot situé sur la place du village, je rentre à Paris quelque peu requinqué.

Curieuse vie que la mienne, en ce moment, sorte de chanson lugubre, de tocsin récurrent entrecoupé par des voyages en train, en avion, en voiture, des fantômes et des passants, des réunions et des déjeuners. Aujourd'hui avec Stéphane Pocrain, ancien porte-parole des Verts et actuel acolyte de Laurent Ruquier, qui est un copain

depuis que nous avons été adversaires aux législatives dans l'Essonne l'année dernière. Nous évoquons la situation de la gauche en France, critique avec son Parti socialiste miné par les luttes de personnes et ses autres composantes isolées, émiettées ou en voie de disparition. Il nous appartient sûrement à nous, relève potentielle, de tenter quelque chose pour réveiller l'espoir, mais au moment de chercher la meilleure façon d'y parvenir, il faut reconnaître que les idées ne se bousculent pas. Un jour, peut-être... Oui, un jour. Quand il me parle de la possibilité d'écrire ensemble un scénario *engagé*, je n'ose lui dire que depuis la maladie de ma mère, et mis à part ces lignes exutoires, je ne parviens plus à écrire.

Qu'est-ce que tu ressens dans ta tête ?

Ma mère a dû se lâcher dans sa couche, et l'odeur de merde qui a envahi sa chambre est presque insupportable. J'essaye néanmoins de profiter de son quart d'heure de lucidité. Elle me regarde longuement avant de me répondre : J'ai l'impression que je ne m'en sortirai pas, d'un timbre faible mais déterminé. Je ne cherche pas à la contredire, seulement à poursuivre l'investigation. Et ça te fait peur ? Là, une hésitation perceptible, une longue attente qui me fait penser qu'elle est déjà passée à autre chose, un mini-délire, pourquoi pas un rêve. Mais non, la réponse arrive, pesée, douloureuse : Non, je n'ai pas peur... presque pas. Tout est dans ce *presque*, bien sûr, dans ce qu'il laisse filtrer de frayeur refoulée, pourtant je me laisse bercer par le reste, par l'absence de peur, donc de souffrance, en m'accrochant à ces mots, je n'ai pas peur, je n'ai pas peur, mort tu peux toujours t'acharner, je suis plus forte que toi.

Au moment où je prends congé, elle me dit que, lorsque je serai revenu, on ira boire un verre ensemble. J'acquiesce en m'éloignant à reculons.

Une image me revient, dans l'ascenseur, celui qui descend, toujours le même. Un jour, dans la cuisine, ma mère avait percé une bouteille de détergent, je ne sais plus lequel, de l'eau de Javel peut-être, dont plusieurs gouttes avaient giclé, lui brûlant les yeux et la forçant à les fermer. Quelques secondes avaient passé, longues, éternelles, durant lesquelles elle comme moi avions réalisé que peut-être elle risquait d'avoir perdu la vue. Après quoi, faisant preuve d'esprit de décision et d'un courage notable, préférant avant tout affronter la vérité en face, elle avait d'un seul coup ouvert les yeux plutôt que d'attendre un hypothétique avis médical. Elle voyait encore, bien sûr, mais le problème n'est pas là. Si des années après le rideau se relève sur cette scène, c'est que j'avais été frappé par

son remède efficace contre la peur : l'action. Qu'elle ne craigne pas la mort ne m'étonne donc pas, et suscite mon admiration.

En remontant dans ma voiture, je constate que l'odeur m'a accompagné, comme une glu canaille qui aurait imprégné tous mes vêtements.

Boire un verre : un des grands plaisirs de ma mère. Où qu'on se trouve, en vacances ou en balade, à Paris ou à la campagne, en famille ou entre amis, il fallait toujours trouver le troquet idoine, avec vue sur mer ou sur monument historique, pour *boire un verre*. Là seulement, devant un Perrier citron ou une orange pressée, elle se détendait, oubliant tout, souriant, regardant passer les gens de ses yeux vifs dépourvus de méchanceté, posant les questions qu'elle n'avait pas le temps de poser autrement. À tel point que cela était devenu fréquemment un but, une fin en soi, que de sortir pour aller boire un verre.

Je ne crois pas que nous irons encore boire un verre, maman. Mais je ne pourrai plus en boire un sans penser à toi.

Avant même d'obtenir le diplôme sanctionnant son apprentissage du journalisme, la jeune femme brune est engagée à *Elle*. C'est alors la grande époque de ce magazine, fondé et dirigé par Hélène Lazareff. Les femmes y découvrent, peu de temps après la fin de la guerre, une nouvelle façon de gérer la vie quotidienne *made in USA*, ainsi qu'une approche plus indépendante des rapports avec les hommes. La jeune femme brune passe de service en service, chacun appréciant sa gentillesse, sa joie de vivre, sa manière de se mettre à la disposition des autres sans le faire sentir. À tel point qu'elle est vite remarquée par Hélène Lazareff, qui la prend auprès d'elle, dans son staff.

Elle a la chance de partager son bureau avec Antoine Blondin. Celui-ci, plus souvent absent que présent, a pris l'habitude de laisser en permanence une veste sur le dossier de son siège, ce qui permet à ma mère d'affirmer sans rougir – je ne sais pourquoi, mais je l'imagine volontiers rougissant facilement à cette époque – à ceux qui le cherchent que Blondin est sorti pour quelques minutes et qu'il ne va pas tarder à revenir. Afin de la remercier, Blondin prendra l'habitude, chaque fois qu'on lui offrira un chocolat, de le conserver précieusement pour le donner plus tard à ma mère, flattant ainsi un de ses rares vices. Entre les deux naîtra une complicité de tous les

instants, qui se doublera plus tard d'une amitié avec mon père.

Le *petit pruneau*, ainsi la surnomme Hélène Lazareff en raison de sa petite taille, de ses cheveux noirs et de son teint très mat, n'aura en tout et pour tout travaillé qu'une dizaine d'années à *Elle* ; mais ce furent les plus belles années de sa vie. Parce qu'elle s'est assumée professionnellement, qu'elle a eu une vie sociale intense, qu'elle a vécu en direct et non par procuration ; parce qu'elle faisait ce qu'elle aimait. Rien qu'à prononcer ces quatre lettres magiques, E-L-L-E, on voyait son visage s'illuminer, ses traits s'animer, son regard s'évader. C'est qu'elle a toujours vécu, senti, réagi en journaliste. D'où son goût immodéré pour la lecture des journaux, quels que soient le temps, le lieu, l'état d'esprit ; son aspiration jamais assouvie à ce qu'il *se passe quelque chose*. Il n'y a jamais eu de description plus juste, bien que poétique, du ressenti d'un journaliste que dans le *Désert des Tartares* de Buzzati. Ce militaire envoyé dans une citadelle déserte, attendant tous les jours une attaque qui ne vient jamais, finissant par périr de cette quête absolue et vaine, c'est le journaliste.

Ma mère n'a jamais végété dans une salle de rédaction à attendre. Mais, ayant quitté le journalisme avant de se fossiliser, c'est dans la vie qu'elle a fini par espérer les scoops, dans la sienne ou celle des siens, ne cessant jamais d'être – j'exagère le trait sans atteindre pour autant la caricature – une journaliste-femme plutôt qu'une femme-qui-a-été-journaliste ; ne cessant jamais d'être excitée et déçue.

Une de mes alertes à Annecy, durant les dernières vacances : ma mère n'a pratiquement pas lu la presse. Certes, elle a lu les grands titres, jeté un œil distrait sur tel ou tel article ayant su, brièvement, attirer son attention. Mais elle n'a pas réagi comme elle l'aurait fait *normalement*. Un exemple : la mort de Marie Trintignant. Si elle avait été elle-même, ma mère aurait commenté, argumenté, pris parti pour l'un ou pour l'autre, vilipendé Bertrand Cantat, devenu en l'occasion un prétendu symbole de ces hommes qui frappent la femme de leur vie, ou au contraire affirmé, avec indignation, que les féministes tiraient en l'espèce des salves disproportionnées. Bref, elle qui n'a jamais pratiqué la neutralité aurait choisi, à l'excès, un camp. Or, là, rien. Une brève lecture, et puis on repose le journal dans un mutisme hors de circonstance.

Une des alertes, disions-nous, mais pas la seule. Mes parents ont toujours adoré Annecy, la ville traversée par des canaux où il est agréable de déambuler sans penser, les chocolats – on n'en sort pas – meilleurs qu'en Suisse, mais surtout le lac, la transparence de l'eau

qu'on ne trouve nulle part ailleurs, le cocon rassurant des montagnes environnantes, la sensation de se trouver dans une sorte d'étrangeté, comme en apesanteur. Nous y avons donc séjourné plusieurs fois durant mon enfance et mon adolescence, dans des maisons plus agréables les unes que les autres. Celle qui avait été louée par mes parents cette année se trouvait à la sortie d'Annecy-le-Vieux, en direction de Veyrier. Face au lac, mais aussi en bordure d'une route nationale. En d'autres temps, ma mère aurait, des heures durant, admiré la vue de façon à y puiser des forces, traversé la route pour respirer la chaude humidité, suscité des promenades au bord de l'eau propices à la conversation et aux épanchements. Là, rien de tel ; elle se contentait d'un bref coup d'œil en direction du rivage avant de se plaindre, elle qui ne s'est jamais plainte de quoi que ce fût, du bruit insupportable des moteurs des voitures. De même, lorsque nous l'avons emmenée, mes enfants et moi, se baigner, et que, bien qu'agrippée à une corde disposée là par les maîtres nageurs, elle n'a cessé de tomber à la renverse. Au lieu de s'énerver et de s'inquiéter, elle éclatait de rire comme une gamine.

Une autre fois, rentrant un peu tardivement d'une partie de tennis avec mon fils, j'ai constaté que non seulement le dîner n'avait pas été préparé ni la table dressée, mais encore que, debout au centre de la cuisine telle une potiche, elle ne savait pas du tout ce qu'il convenait de faire.

Et puis d'autres éléments encore, à foison... Mais la force me manque.

Aujourd'hui, dans l'état où elle est, j'en viens à penser à ces vacances avec nostalgie, à regretter celle que pourtant elle n'était déjà plus.

Obligé de tricher, y compris avec ce livre. Je ne peux pas écrire tous les jours, alors je prends mentalement des notes, puis je reconstitue. De même, je sais bien que je n'aurai pas le temps, non, dans cette course contre la montre la lutte n'est pas égale. Alors je fais comme si.

Le mercredi, je suis à Tours pour une promotion des *Nouvelles mêlées*. Embareck le Tourangeau a concocté un programme aux petits oignons, incluant sujet pour la télé régionale qui nous filme autour d'un terrain de rugby, interviews pour la presse locale, débat

à la médiathèque sur le rugby et la littérature. Alors que nous posons pour quelques photos, mon père m'appelle. Sa voix au bout du fil, sèche, anxieuse, chevrotante, m'apprend que ma mère vient de faire une embolie pulmonaire. J'enregistre sans apporter à ma réponse la note de réconfort souhaitée. Aucune idée de ce que peut être exactement une embolie pulmonaire, de ce qui la cause pas plus de ce qu'elle peut entraîner, mais je sais bien qu'embolie est loin de rimer avec embellie.

C'est grâce à Édith Piaf que mes parents se sont rencontrés. On est en septembre 1958, Édith Piaf vient de voir entrer dans sa vie un jeune auteur-compositeur avec lequel elle entretiendra une relation houleuse, Georges Moustaki, et ils ont ensemble un grave accident de voiture à la suite de quoi Édith Piaf est hospitalisée. Mon père, travaillant alors à *Jours de France*, est chargé de traiter ce qui est devenu un fait divers. Toute la journée il planque devant l'hôpital, distribuant à chacun des visiteurs d'Édith, Bruno Coquatrix par exemple, sa carte de visite. La nuit tombe, rien ne se produit, il attend toujours. Enfin un homme sort de l'hôpital – désolé, s'agissant des décors l'imagination n'est pas au pouvoir... – pour se diriger vers mon père. C'est vous André Halphen ? lui demande-t-il. Oui. Mme Piaf désire vous voir, ajoute-t-il. Seul, ou avec mon photographe ? Avec votre photographe si vous le souhaitez. Mon père, qui n'en revient pas, emboîte le pas de l'homme, pour finir par se retrouver dans la chambre de la femme à la voix qui, selon une formule célèbre, emmenait jusqu'au ciel. De son lit, elle explique que, s'il est resté toute la journée à attendre, c'est qu'il aime son métier, qu'elle aussi aimant son métier a décidé de lui accorder l'exclusivité des photos de son hospitalisation. Mon père questionne, son photographe mitraille, aux anges l'un comme l'autre. Puis ils rentrent à *Jours de France* avenue Kléber raconter leur exploit que toute la rédaction descend fêter au café d'en face.

Envoyée par *Elle* pour Dieu sait quoi, la jeune femme brune est là.

Lui ne le sait pas encore, mais elle est là, curieuse de tout à son habitude, épiant les visages et les attitudes, happant les mots. Elle comprend sans doute qui est le héros du jour.

Mais il faut rentrer rue du Val-de-Grâce. Alors elle sort attendre un taxi à la station d'en face. Il aurait pu se passer mille choses, à cet instant, en ce lieu de Paris où il s'en passe tant. Un taxi libre un dixième de seconde trop tôt. Un bus qui passe et hop, on prendra le taxi une prochaine fois. Une envie de ciné, il fait bon, autant aller à pied jusqu'aux cinémas des Champs. Un ami qu'on croise et qui

propose d'aller dîner ensemble.

Il ne se passe rien.

Elle attend sagement, un livre à la main peut-être, lorsqu'il sort à son tour. Le taxi arrive et il propose de le partager, le V^e et le XI^e, c'est dans la même direction vu d'ici. Ils s'arrêteront avant, pour dîner à Saint-Germain-des-Prés.

Une histoire commence ; c'est elle qui le rappellera quelques jours plus tard.

Nous prenons le même train pour Paris, Embareck et moi, car nous sommes conviés à passer sur RTL dans la nouvelle émission de Patrick Poivre d'Arvor. En dépit de ce qui nous oppose, je l'aime bien, PPDA. Il adore vraiment la littérature, je crois qu'il donnerait tout ce qu'il a, argent, notoriété, femmes, tout, pour écrire un jour un livre qui lui survive. Cela nous rapproche. Quand mon roman *Bouillottes* était sorti en 1999, il avait fait partie des rares personnes qui l'avaient beaucoup aimé. Cela ne l'a pas empêché de mal prendre mon choix, au moment de la parution de *Sept ans de solitude*, d'aller m'en expliquer au Vingt Heures sur France 2 plutôt que sur TF1, mais il faut croire qu'il n'est pas rancunier.

Durant le trajet, Embareck qui perçoit mon inquiétude tente de me distraire en plaisantant, en racontant des histoires pittoresques ou marrantes, ce qui n'est pas forcément la plus mauvaise des solutions.

L'émission se passe correctement. Durant la pause publicitaire, Marie-Christine Barrault, présente elle aussi, nous dit que la façon que nous avons d'en parler lui a donné envie de lire notre livre. Au moment de quitter le studio, PPDA me glisse que j'ai raison d'écrire, que ma reconversion se profile bien. Sans doute sont-ce là des mots convenus, ceux qu'il dispense à la plupart de ses invités. J'ai la naïveté de croire qu'ils recelaient une part de sincérité.

En revenant chez moi, coup de téléphone de ma sœur. Des sanglots dans la bouche, elle me répète ce que vient de lui apprendre le docteur R. : des résultats complémentaires sont encore attendus, mais on peut être quasiment certains que ma mère est atteinte de Creutzfeldt-Jakob. Je tente de la consoler comme je peux, c'est-à-dire très mal, en lui disant qu'au moins notre mère ne souffrira pas, ne se verra pas partir, mais face à une telle nouvelle il n'y a rien à dire ; nous sommes le 16 octobre dans l'après-midi.

Plus une sensation, à présent, mais une certitude : ma mère va mourir. Très bientôt. Et je n'arrive à être ni effondré ni révolté, je ne parviens pas plus à pleurer qu'à entreprendre quoi que ce soit. Je réalise sans réaliser. Tout se passe comme si je me cachais sous une pesante insouciance.

Voilà. Le soir même, je rencontre une femme...

Tous ces médecins, ces soi-disant sachants, qui depuis des années ont dit à ma mère, devant les tremblements de ses mains à l'intensité croissante, devant ses problèmes d'hypophyse, Ne vous inquiétez pas, madame, ce n'est ni Parkinson ni Alzheimer, simplement un peu de fatigue, tout va rentrer dans l'ordre. Ça doit être ça, l'ordre.

Le jour se lève, clair et léger, pur et froid, des mères conduisent leurs enfants sur le chemin de l'école, des gens courent pour attraper le bus qui les conduira vers une nouvelle journée de travail, les bistrots s'emplissent, les rues bruissent des envies raisonnables et des ambitions minuscules, la vie reprend : ma mère va mourir. Il faudrait qu'à l'instant j'inaugure ce qu'on appelle le travail du deuil à venir, toujours ce travail qui, depuis celui de la mère accouchante, ne nous lâche plus toute la vie durant, mais j'ignore tout de ses tenants et aboutissants. À quoi ça ressemble, le deuil préventif ? Est-ce penser ou ne pas penser, s'activer ou paresser, se laisser absorber ou se lisser ? Est-ce se préparer à la future absence, ou au contraire profiter jusqu'au bout des miettes de vie ? Espérer, ou sombrer dans le désespoir ? Sortir, voir des gens, parler, se laisser *divertir*, ou bien se renfermer, se cloisonner pour n'être plus accessible à personne ? Nager ou couler ? Ces questions n'admettent je crois qu'une seule réponse : être soi.

Évidemment, tout cela prend une autre coloration, à présent, une autre *envergure*. Il ne s'agit plus du récit désarticulé d'un fils aux intuitions exhibées, mais d'une chronique de la mort à venir, d'un journal intime d'une fin programmée, d'une quête inutile visant à retenir une mère sur le départ.

Reprenons, alors. Vite. Avec quelques images, en vrac. Pour l'ordre, on est prié de repasser. Ma mère nous emmenant par un bel après-midi à Paris pour aller visiter la tour Eiffel et qui, au dernier moment, change d'avis, préférant nous faire découvrir Paris en bateau-mouche, ce qui nous avait fort contrariés, mon frère ma sœur et moi, au point qu'on lui avait fait la tête durant toute l'excursion. Ma mère, le jour du bac. J'avais fait un très mauvais écrit, anesthésié que j'étais par une vague histoire d'amour platonique, et la réussite à l'oral s'annonçait problématique. Grâce à de très bonnes notes en latin et en maths, j'avais quand même obtenu les points nécessaires, puis pédalé à toute blinde pour venir annoncer la bonne nouvelle à mes parents. Au bout de notre rue, ma mère me guettait sur le perron, anxieuse comme, sous une apparente décontraction, elle l'a toujours été. J'ai senti qu'il fallait tout de suite, là, sur ma bécane, faire quelque chose pour abrégé ses craintes, alors j'ai levé les deux bras à la manière d'un sprinter sur la ligne d'arrivée. J'entends encore d'ici son hurlement de joie. Il y a des hurlements qui valent tous les câlins du monde. Ma mère le jour de mon mariage, toute fière, toute frêle dans sa jupe blanche, sa veste noire et son chemisier en soie noir et bleu. Ma mère à *Apostrophes*, tendue comme jamais. Elle avait sorti en 1979 avec la productrice télé Catherine Anglade un livre de recettes de cuisine, *Recevoir sans en faire un plat*, et Bernard Pivot l'avait conviée à son émission avec, entre autres, Henri Vincenot et Joël de Rosnay. Ma mère a toujours été une femme de l'ombre, et se retrouver du jour au lendemain en pleine lumière, même de façon sporadique, l'avait traumatisée. Durant la quinzaine qui avait précédé l'émission, elle n'avait plus dormi, plus souri, tentant tout néanmoins pour nous cacher son angoisse. Je l'avais accompagnée sur le plateau avec un ami, Daniel, et nous avions pu constater que, quelques minutes avant la prise d'antenne, la peur avait été maîtrisée. Elle avait vécu l'émission comme une délivrance, et le fait que tout se soit bien passé comme une victoire sur elle ; quand vingt ans plus tard j'ai été à mon tour invité à *Bouillon de culture* pour mes *Bouillottes*, et à mon tour saisi par le trac, elle m'a conseillé sous forme de boutade : Tu n'as qu'à demander à Daniel de t'accompagner !

La pièce où j'écris est au premier étage. Je descends au rez-de-chaussée chercher sur les rayonnages en sapin le livre de ma mère. La photo de couverture la montre au second plan sur la gauche, chemisier noir, pull rose, longues boucles d'oreilles, la main droite tenant une cuiller en bois pour touiller une mixture imaginaire dans une casserole en cuivre, le visage entre profil et trois quarts. Le

sourire se devine plus qu'il ne se montre, le regard prend des tournures de rêverie voire de mélancolie. Dans son avant-propos, ma mère a écrit que les auteures *«en ont eu assez d'avoir des crampes d'estomac chaque fois qu'elles devaient recevoir»* ; elle qui a passé sa vie à recevoir.

Après avoir hésité un bon moment, j'ai décidé de dire à mes enfants, qui passent le week-end avec moi, que leur grand-mère est très gravement malade et qu'elle risque de mourir. Adrien, qui a toujours entretenu des rapports privilégiés avec sa Mamina, à tel point qu'il ne commence jamais une conversation au téléphone avec moi sans me demander de ses nouvelles, refuse d'y croire. Ce sont les médecins qui disent ça, lâche-t-il, mais je suis sûr qu'ils se trompent, ces bouffons ! Bérénice quant à elle se recroqueville sur son fauteuil, le visage entre les mains, sans rien dire. Adrien insiste pour aller la voir.

Nous y allons donc, mais Bérénice a préféré rester dans la voiture. Précédé par Adrien, je traînasse sur le lino, appréhendant la visite, passant devant une salle où l'on occupe des petits vieux avec de la pâte à modeler.

Elle sourit quand elle aperçoit son petit-fils, de son bon rire d'avant. Elle écarte les bras pour l'accueillir, lui demande des nouvelles de sa sœur, du collège, l'incitant à bien travailler, comme si, où qu'elle soit, elle trouvait encore la force de soigner les apparences pour lui, telle une jeune fille se maquillant avant un rendez-vous galant. Puis les choses se gâtent. Elle lui fait signe d'aller fermer une porte, là, derrière, où il n'y a pourtant qu'un pan de mur ; elle parle de Guillaume qui est venu la voir et qui l'a trouvée en pleine forme, alors que Guillaume, pour cause, n'est pas venu ; elle frémit de peur au moindre bruit, évoque la table qu'il faudrait mettre pour dîner.

Nous sommes rejoints dans la chambre par un couple d'amis de mes parents, Flore et Henri. Ma mère, tenant toujours Adrien dans ses bras, fait sortir de sa bouche une mélopée d'inventions. À un moment, se reprenant à demi, elle parle d'Adrien à Flore comme si je n'étais pas là, tressant louanges sur louanges, avant de conclure que malheureusement son père, c'est-à-dire moi, ne se coiffe jamais et est toujours mal habillé. Nous prenons congé, discernant dans les yeux de Flore bien davantage que de la pitié. Adrien embrasse sa grand-mère sans se douter que, peut-être, il la voit pour la dernière

fois ; dans l'allée qui mène au parking, il joue du pied avec un petit caillou qu'il envoie aussi loin qu'il peut avant d'ouvrir la portière d'un geste de rage contenue.

En septembre, après les vacances, Adrien, Bérénice et moi sommes allés déjeuner un dimanche chez mes parents. Fatiguée, ma mère n'en avait pas moins reçu ses petits-enfants avec tout l'enthousiasme dont elle était capable, mettant à chauffer des mini-pizzas et quiches pour l'apéritif, commandant à un traiteur le traditionnel couscous sans lequel un dimanche n'aurait pas vraiment été un dimanche. Elle avait beaucoup parlé, des récentes vacances, de la rentrée scolaire, de ce que j'envisageais de faire de ma vie, de son téléphone portable qui, par solidarité peut-être avec sa propriétaire, commençait à battre de l'aile. Mais ayant un mal fou à se déplacer de la cuisine au salon, à rester debout aussi, elle avait passé la majeure partie de l'après-midi allongée sur le canapé.

Son dernier repas en famille : un couscous, son plat préféré. Ses dernières vacances : à Annecy, lieu qu'elle adorait. Le dernier livre qu'elle a lu : celui de son fils. Tout n'est-il que hasard, fatalité, ou au contraire organisé, programmé, comme si quelqu'un dans l'ombre tirait toutes les ficelles ?

Je me dis qu'au moins elle ne connaîtra pas la vieillesse et tout ce qui d'ordinaire l'accompagne, la déchéance, la souffrance, la difficulté extrême à passer les journées, à trouver encore quelque intérêt à la vie. J'en connais, des vieux, dont le seul souci est de *tenir* une année de plus, peu importe comment, prêts à toutes les compromissions avec soi, à tous les arrangements, pourvu qu'ils permettent de faire battre encore et encore ce cœur inutile, et qui sait un jour de figurer dans le *Livre des records*. J'en connais, des vieux, qui ne peuvent plus manger, pisser, chier, qui n'ont plus d'yeux pour voir ou même simplement regarder, qui ne lisent pas, ne se plantent plus devant la télé, ne savent plus contempler les arbres en fleurs, rire ou se révolter, exprimer une idée ou une indignation, à qui l'indifférence tient lieu d'état d'âme. J'en connais aussi qui devant la lente décrépitude de leur cerveau et de leur corps, devant cette impossibilité de plus en plus évidente à ressentir, aimer, désirer, n'aspirent plus qu'à se laisser dériver, tout doucement, au gré des rares visites ou de quelques éclaircies, vers un phare qui ne signale plus aucun port.

Mais je me dis aussi qu'elle n'aura pas à vivre sa vieillesse, cet épilogue sans lequel une existence n'est pas entière, qu'elle ne saura jamais ce que signifie prendre son temps, laisser les autres décider à sa place, c'est si bon parfois de s'abandonner aux décisions d'autrui, si facile, être dorloté, voyager sans se soucier du temps qui passe, voir grandir ses petits-enfants.

Comme quoi toute tentative de réconfort est vouée à l'échec.

J'ai retrouvé une photo de ma mère datant de l'époque de sa rencontre avec mon père, un an avant très exactement puisque, au verso, une main anonyme a écrit à l'encre noire : *Bordighera, août 1957, Emma-France*. Bordighera, vérification faite, se trouve en Italie, sur la Riviera ligure, entre Vintimille et San Remo. Emma est ma mère, je m'aperçois que je n'ai pas encore cité son prénom, France est sa sœur, celle qui est morte de Creutzfeldt-Jakob il y a quinze ans. Les deux jeunes femmes – ma mère a alors vingt-deux ans – sont assises sur une balustrade métallique bordant la mer, guettant le petit oiseau qui va sortir. France porte un chapeau de paille de forme triangulaire, un tee-shirt sombre, une jupe à fleurs descendant à mi-mollet, des sandales blanches sur des pieds nus ; elle fixe le photographe d'un air détaché sans sourire. Ma mère, dont la brune chevelure, maintenue par une courte natte, s'offre au vent marin, est vêtue d'un polo blanc sans manches, d'un pantalon corsaire sombre, de fines socquettes et de sandales blanches. Pend de sa main gauche la bandoulière de l'étui d'un appareil photo, ce qui m'étonne un peu car je ne l'ai jamais vue prendre la moindre photo. Éclate sur son visage que l'on devine hâlé un sourire franc et un brin ironique. Elle me serre les tripes, cette photo jaunie des deux futures condamnées posant pour l'éternité.

Le 15 décembre 1958, soit trois mois après leur rencontre, mon père et ma mère se sont mariés. Ils n'ont pas perdu de temps après non plus puisque dix mois plus tard je naissais.

La femme rencontrée il y a peu, appelons-la H., m'affirme qu'on choisit tout dans sa vie, y compris la fin, et que, d'une certaine façon, ma mère a choisi de cesser de se battre et de partir. Selon elle, il me faut accepter son choix, le comprendre, être à l'écoute des paroles qu'au compte-gouttes elle me distille, tenter de profiter de ce moment unique.

Recherche sur Internet. Une des formes de la maladie de Creutzfeldt-Jakob est une forme familiale, observée dans dix à quinze pour cent des cas signalés. Dans cette hypothèse, les descendants au premier degré des malades ont une chance – une chance... – sur deux d'être atteints à leur tour. La période d'incubation de la maladie est très longue, pouvant aller jusqu'à vingt ou trente ans. L'âge où l'incidence de la maladie est à son maximum se situe entre soixante et soixante-neuf ans. *«On ne connaît aucun moyen prophylactique ni aucun traitement pour cette maladie, qui est toujours fatale.»*

Le docteur R., me fixant avec une froideur calculée, confirme ce qu'elle a dit la semaine dernière à Laurence, ajoutant que j'avais eu raison depuis le début, ce qui, comme on dit, me fait une belle jambe. Puis elle précise être en contact permanent avec l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, en pointe sur l'étude de la maladie, où des médecins expérimenteraient un nouveau traitement. Si celui-ci montre quelques signes d'efficacité, on ne manquera pas de transférer ma mère dans ce service. Le docteur R., qui a l'air de croire à cette éventualité comme moi à la possibilité de changer l'eau en vin, prend congé en me souhaitant bon courage.

Ma mère est allongée sur son lit, la tête inclinée vers la gauche, jouxtant presque l'épaule, toute tordue. Je tente de la redresser, de disposer l'oreiller de manière à ce qu'elle soit mieux maintenue, mais rien à faire, l'inclination reste permanente, affligeante, comme souhaitée.

Elle a gardé la peau douce, lisse, n'a pas pris une ride, à l'extérieur s'entend, pas un cerne, ses cheveux sont bien coupés, ses mains entretenues, l'ensemble dessinant une sérénité qu'elle n'a pas dû connaître depuis des années, mais fallacieuse, usurpée. En témoignent les kilos qu'elle a perdus en un mois, conséquence d'une alimentation de plus en plus perfusée.

Entre deux gimoehjl relifdorū traquignan et psifire bernimu bokou, elle parvient à me dire quelques mots de Laurence, à mi-voix, en clair-obscur, Laurence qu'elle trouve formidable, d'une gentillesse louable mais trop inquiète, sans doute un message à mon intention, Fais gaffe mon fils, il s'agit de prendre sur toi dorénavant, de donner le change en ne laissant pas s'immiscer la moindre dose

d'inquiétude. Elle parle de moi, aussi, de mon mariage en particulier, concluant par un Tu étais bien trop jeune à l'époque à la résonance fort énigmatique. J'approuve sans contredire, je fais comme on m'a dit, j'écoute et enregistre ; je peaufine l'attitude de survie.

Le téléphone sonne. Ma mère sursaute, prend le temps de réaliser, de se tourner vers le combiné, lentement, d'actionner le bras, lentement, au ralenti quasi, avant de parvenir enfin à décrocher. Ce qui se trame exactement dans ce cerveau en friche, je n'en ai pas la moindre idée. Allô, dit-elle, ah, c'est toi... très bien... et toi, toujours aussi cancanière ? Puis elle ponctue la fin de la conversation d'un ricanement satisfait ; le combiné pend dans le vide. Faute de mieux, ça doit constituer un de ses rares plaisirs, cette possibilité de lancer ses quatre vérités, de se *lâcher* enfin après des années et des années de retenue, de frustration à trois sous.

Ma mère commence à donner des signes de fatigue, l'échange verbal ahane, ses yeux se ferment. Je m'approche d'elle pour lui dire que je l'aime mais je crois qu'elle ne m'entend plus.

Le lendemain je prends le train pour Grenoble, invité par la C6R (Convention pour la 6^e République) locale à faire une conférence sur le thème «Éthique et politique». Sur le quai, en même temps que mon hôte, je suis accueilli par un cameraman de France 3, qui ne perd rien de notre accolade et de nos premiers mots.

Devant le grand amphi de l'Institut d'études politiques plein à craquer, c'est-à-dire rempli de plus de sept cents étudiants, je développe mes thèmes de prédilection, la nécessaire dépendance du parquet afin d'une part d'éviter que les procureurs se transforment en petits barons sans contre-pouvoirs, d'autre part que la justice soit appliquée avec un souci d'égalité sur l'ensemble du territoire national, l'indépendance indispensable en revanche des juges du siège qui ne pourra s'accomplir que par une réforme de la composition, du statut et des moyens du Conseil supérieur de la magistrature, une police judiciaire digne de son nom, à savoir dépendant des juges et non du ministère de l'Intérieur, une lutte accrue contre la corruption qui passe par la mise en place d'une vraie coopération judiciaire, pour qu'une Europe de la justice s'instaure face à l'Europe de la finance. Et puis œuvrer, encore et encore, à force de crier dans le désert quelqu'un finira bien par entendre, pour que les hommes publics, en particulier les hommes politiques, donnent l'exemple. Aux questions attendues sur le régional de l'étape, Alain Carignon, je réponds que la démocratie n'a

rien à gagner à ce que des condamnés prétendent remplir, qu'il faut savoir laisser sa place à plus frais, plus enthousiaste, plus honnête que soi.

Étonnant de voir à quel point mon esprit est capable de fonctionner en pilotage automatique, comme indifférent aux événements qui jalonnent ma vie, comme s'il constituait un barrage à mon flux affectif, un dernier rempart.

Après un passage en plateau sur France 3, une nouvelle réunion en ville le soir, une nuit écourtée, je repars pour Paris par le train de cinq heures du matin, devant rejoindre avant dix heures la Maison de la Radio pour, dans l'émission de Patricia Martin sur France Inter, évoquer le rugby – nous sommes en pleine coupe du monde et je n'ai pas encore vu un match – et mon recueil de nouvelles. Le rugby est par son langage, ses couleurs, un indéniable côté épique, la force de son terroir, sa gestuelle chevaleresque, celui des sports qui se prête le mieux à la littérature. Surtout il est, par l'alliage qu'il fait des différences, puisqu'il y a peu de points communs entre un pilier et un demi d'ouverture, que seuls ils ne pourraient rien mais que, grâce à leur opposé, ils peuvent tout, un exemple de la façon dont on peut progresser en acceptant l'autre au lieu de s'en défier. Au cours de l'émission, j'ai un petit accrochage avec Serge Simon, en duplex d'Australie, à propos du dopage qui pour lui ne serait que marginal. Point commun entre la corruption et le dopage : ça n'existe pas. Entre le milieu du rugby et celui de la politique : l'autoprotection.

Pilotage automatique, disions-nous. Mais on peut aussi bien parler de bal masqué.

Le docteur C. nous regarde l'un après l'autre, fourbit sa voix en la badigeonnant de toute la douceur disponible, puis tente de ramener mon père à plus de clairvoyance. Bien qu'il s'agisse une nouvelle fois d'un représentant du corps médical, ce n'est pas le cas de ma mère qui est l'objet de toutes les attentions mais celui de Guillaume, certes les deux sont liés aujourd'hui comme depuis plus de vingt ans, intimement liés même au point qu'en entendant ma mère parler dans sa chambre close on jurerait parfois percevoir les intonations et les délires de son fils, mais elle ne joue aujourd'hui qu'un second rôle. Totalement lucide, elle ne supporterait d'ailleurs pas qu'on tienne une telle réunion en de tels termes, mais c'est ainsi, lucide elle ne l'est plus que par intermittence, alors il faut se résoudre à passer outre l'autoritarisme supposé de ses injonctions virtuelles. Le problème posé ce jour en présence de mon père, de ma sœur, des

médecins, internes, surveillantes et autres infirmières, c'est-à-dire de l'essentiel du personnel ayant en charge actuellement mon frère, est à la fois simple et insoluble : qu'advient-il de lui après le décès de ma mère ?

Une vraie gentillesse émane du docteur C., de sa belle chevelure ivoire, de ses traits fins, de ses yeux clairs, c'est trop rare la gentillesse, trop dénigré en ces temps de cynisme pour qu'on se prive de la mettre en valeur quand elle pointe le bout de son nez, et ce n'est pas un hasard si ma mère, après une période de doute, a toujours eu confiance en l'humanité discrète de ce médecin consensuel, mais la gentillesse ne suffit pas, il lui faut pour la valider un minimum de conviction, d'envie, de passage à l'acte, et là j'attends de voir. Rappeler à mon père les périls qu'il y aurait à se retrouver en tête à tête permanent avec son fils me semble aller dans le bon sens, mais j'aurais souhaité davantage de précision et de concret dans l'élaboration de solutions alternatives ; à côté de moi ma sœur Laurence trépigne : préparer l'avenir, ce n'est sûrement pas revenir au statu quo, ma mère en moins.

Lorsque le 16 septembre au soir mon père m'a appelé pour me dire que ma mère, après une chute, avait extrêmement mal et qu'elle ne pouvait plus du tout marcher, j'étais loin de m'imaginer que c'était le début de la fin. J'ai plutôt pensé à un nouvel avatar, à une nouvelle baisse de régime comme en connaissent les moteurs de voiture – sauf que pour les humains il n'y a pas d'échange standard. Le lendemain en revanche, après que la visite du médecin nous eut appris qu'elle souffrait vraisemblablement d'une fracture du col du fémur et que, selon mon père, Guillaume s'opposait à ce qu'elle soit hospitalisée, nous avons vite compris, Laurence et moi, que la seule solution était de prendre les choses en main. Donc de faire hospitaliser et notre mère et notre frère.

Pour lui, pas d'autre choix que la méthode brutale, police secours veux-je dire, avec comme préalable un gros coup de frein sur le ressenti, l'appréhension, les états d'âme, la culpabilité, l'envie de geindre telle une bête blessée, la douleur qui point et qu'on repousse du poing, non cela n'a rien de facile de faire embarquer son frère par les flics comme une petite frappe, on l'imagine. Tout s'est déroulé en conformité avec nos craintes, cris, sortie à l'horizontale pieds et poings fort serrés, caleçon découvert et bedaine à l'air, voisins scotchés à leurs fenêtres et palabres éternelles, frère et sœur je vous hais, je vous ai fait confiance et vous m'avez trahi, vous n'êtes que de fieffés salauds.

Pour elle, le Samu, une sorte de civière pour la sangler et éviter les secousses, une docilité inhabituelle sur le visage là où il aurait dû y avoir de la révolte ou de l'indignation, une absence totale de questions sur le sort réservé à son fils, et hop, allons-y, en route pour la grande aventure, chemin connu mais encore inconnu, destination tangible quoique invisible.

Mon père est resté seul à la maison pour la première fois.

Enceinte de moi, ma mère a reçu des coups de téléphone anonymes, ce qui était, on en conviendra, bien augurer de ma future voie professionnelle. Mon père, qui «couvrait» alors, pour *Paris Presse*, la guerre d'Algérie, avait, en raison de ses articles, été «condamné à mort» à la fois par l'OAS et par le FLN. Je ne sais comment l'un ou l'autre de ces camps avait obtenu ses coordonnées personnelles, toujours est-il qu'on avait estimé en haut lieu que faire pression sur sa femme était un bon moyen de le rendre à la raison.

Puis sont nés Laurence, seize mois après moi, et Guillaume, deux ans et demi plus tard. À la naissance de mon frère, ma mère a décidé de se consacrer à l'éducation de ses enfants et d'abandonner le journalisme.

Nous habitions alors rue Gutenberg dans le XV^e, juste en face de l'Imprimerie nationale. Jean-Marc Roberts, dans *L'Ami de Vincent*, a écrit qu'on a tous un parc, un jardin, un lieu où se cristallise la nostalgie, qui symbolise l'enfance, prépare à la vie. J'ai eu la chance d'en avoir deux : le Champ-de-Mars, son manège, ses bancs, ses allées sablonneuses qui se transformaient de temps à autre en circuits pour mes petites voitures, ses karts à pédales au volant desquels je me sentais le roi, avec vue sur la tour Eiffel ; et aussi une bande de béton passant sous le pont Mirabeau qu'on appelait alors *l'île*, que nous adorions arpenter à patins à roulettes ou à patinette – la mienne était d'un rouge proche de l'écarlate – dès que le temps le permettait, entre oiseaux et chênes, poussettes et biberons, pour y humer l'avenir. Si je suis allé parfois respirer l'air du passé au Champ-de-Mars en compagnie de mes enfants, je ne suis en revanche jamais retourné avec quiconque sur l'île de toutes les espérances.

Comment trouves-tu mon écriture ? m'a-t-elle demandé il y a plusieurs mois. Elle ne faisait pas allusion à son style, à cette faculté, apanage des écrivains, de happer le mot juste, de fixer la

simplicité avec acuité, d'aller au plus court tout en respectant le rythme et la musicalité, cette tonalité unique et universelle que certains recherchent en vain toute une vie durant, mais simplement à l'aspect scriptural des choses, au plein et au délié, à la rondeur du tracé devenue selon elle imparfaite, à ce tremblé, comme on le dit d'une photo ou d'un dessin, dorénavant perceptible. Bien que trouvant qu'effectivement son graphisme n'avait plus la fermeté d'antan, j'ai avant tout cherché à la rassurer, Non maman je n'ai rien remarqué, tout est pile poil comme avant, m'efforçant ainsi de trouver dans la référence au passé des raisons illusoire de ne pas craindre l'avenir.

Les petits mots de ma mère. Elle m'en a envoyé une kyrielle, dès qu'elle pensait que dans ma vie professionnelle ou sentimentale je butais sur une difficulté ou une appréhension, dès qu'elle m'avait trouvé, lors d'une de mes visites, mauvaise mine ou de mauvaise humeur, elle ressentait le besoin de m'assurer de son soutien ou de me faire part de ses conseils par écrit, sans témoin, de mère à fils ; j'espère en avoir conservé au moins un.

Puisqu'on est dans l'écriture, continuons. À part ses articles, à part le livre de cuisine dont j'ai déjà parlé, ma mère a aussi écrit un roman j'ignore quand, sans doute dans les mois qui ont suivi son départ de *Elle*. Comme il n'a jamais été publié, je ne l'ai lu que sur manuscrit, tapé à la machine, tôt le matin plutôt que tard le soir, avec des ribambelles de xxxxx en guise de ratures. Il raconte l'histoire de la séquestration d'un jeune garçon qu'une bande d'amis, dont le chef s'appelle Prince et habite sur une péniche, finira, à force d'obstination et de malice, par retrouver sain et sauf avant les policiers. Je ne l'ai plus relu depuis mon adolescence, ce roman, mais je me souviens de l'avoir trouvé bien construit et bien écrit, rempli de personnages intéressants, haletant du début à la fin. Bref, une appréciation de fils. Il y a une dizaine d'années, un réalisateur de cinéma qu'avait rencontré ma mère lui avait fait part de son souhait d'adapter son roman, ce qui ne s'est jamais fait. Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où peut se trouver ce manuscrit.

Plus on approche de la vérité et plus elle se dérobe, telle une jolie femme qui se laisserait admirer, dévorer des yeux, qui dévoilerait un à un ses attraits, l'ombre d'une cuisse, le découplé d'un croisement de jambes, la finesse d'une cheville, la cambrure d'un

piéd, et qui brutalement, sans crier gare, se défilerait au moment crucial pour disparaître à tout jamais. Dans ce contexte de vérité allumeuse, rien de plus difficile que de savoir ce qui qualifie le mieux un être humain, est le plus *ressemblant*.

Ce qu'il aime, peut-être. Oui, ça vaut le coup d'essayer. En avant donc pour :

Le panthéon de ma mère (1)

Robert Redford dans *Nos plus belles années* de Sydney Pollack, avec Barbra Streisand, histoire d'un couple qui se trouve, se déchire et se retrouve, pour le sentimentalisme et le mélo, les poncifs et la grâce, et dans *Inside Daisy Clover* de Robert Mulligan, où il joue un rôle à contre-emploi, celui d'un homosexuel refoulé. Paul Newman dans tous ses films. Humphrey Bogart, le charme pur, et Orson Welles, l'intelligence à l'état brut. Alain Delon, l'interprète des films italiens des années soixante bien davantage que l'homme, qu'elle n'a jamais pu supporter, Patrick Dewaere, la fragilité qui se donne l'apparence de la force, et Dustin Hoffman, la force qui se donne l'apparence de la fragilité. Gérard Philipe, la fragilité revendiquée, et sa pâle copie Francis Huster.

Julia, de Fred Zinnemann, avec Jane Fonda et Vanessa Redgrave, histoire d'une amitié entre deux femmes engagées. *Le Cavalier noir*, faux western où Dirk Bogarde, aventurier cynique, rencontre un curé de choc qui va tenter de l'aider, au point qu'il va se demander tout le long du film si c'est la religion qui est estimable, ou simplement l'homme censé la représenter, d'où le titre anglais *The Singer not the Song* bien plus explicite. La nouvelle vague, les premiers films de Truffaut et de Chabrol.

Les séries policières à la télé, des *Cinq dernières minutes* aux *Maigret*, de *Columbo* à *Siska*, le dernier-né qui lui plaisait beaucoup, en passant par *Navarro* et *PJ*.

Les romans policiers de Mary Higgins Clark, Patricia Cornwell et Michael Connelly, *Si c'est un homme* de Primo Levi, et puis dans le désordre Camus, Nizan, Sartre, Sagan, Bernard Franck, Kafka, Stefan Zweig, Proust, Italo Calvino, Pascal Quignard, Éric-Emmanuel Schmidt. Et Romain Gary.

Van Gogh et tous les impressionnistes, en particulier Pissarro et Sisley.

Voilà pour le volet des arts ; on dirait le début de *Love Story*.

Détaillé une autre photo de ma mère. Toute de blanc vêtue elle déroule, à l'intention du photographe situé derrière elle, un rouleau de papier blanc, sans doute pour lui permettre de juger de l'état de la lumière. On se trouve dans la nature, une pente herbue en bordure d'un sous-bois, et la photo qui se prépare est visiblement celle d'un tournage. En effet, deux mètres plus haut qu'elle, au sommet d'une pente, deux comédiens attendent sans impatience, costumés XVIII^e. L'homme porte une redingote à queue, un pantalon collant à parements noirs, il est de profil et regarde droit devant, tout en écoutant les indications qui lui sont fournies par un assistant. À présent que je suis attentif, je le reconnais, ce comédien docile, situé donc tout près de ma mère : c'est Gérard Philipe.

La mère est là, debout, dans la cuisine. Sur la table devant elle, une table ronde en pin griffée par les années, il y a : un couscoussier ; un tamis au rebord en bois abritant, recouverte par un torchon à carreaux, de la semoule encore humide ; toutes sortes de légumes, des aubergines, des courgettes, des poivrons rouges et des poivrons verts, des tomates, des carottes, des navets ; une assiette sur laquelle reposent, alignés, au garde-à-vous si l'on peut dire, nombre de merguez ; de la viande emballée, bœuf et agneau.

La mère est là, debout dans la cuisine, et son visage entier respire l'excitation. Du passé retrouvé mais aussi de la scène à venir. Car elle n'est pas seule, dans la cuisine : son fils, debout à ses côtés, observe.

Elle soulève le torchon, empoigne la semoule et se met à la malaxer avec précision, lenteur, endurance, amour. Tout en fixant son fils, en lui souriant de l'air de celle qui sait. Tu vois, dit-elle, tu vois, ce qui fait la qualité d'une semoule, c'est la finesse de ses grains, une finesse qu'on n'acquiert pas comme ça, à la va-vite, mais qui vient au contraire peu à peu, à force de la faire cuire et de la pétrir, à force de travail et d'envie.

C'est son patrimoine, cette façon de faire un bon couscous, et elle ne rêve que d'une chose, que ce patrimoine soit appréhendé et transmis, afin que des générations et des générations lui succédant

puissent à leur tour un jour pétrir pour offrir. D'où le sourire, incitatif, énamouré ; le sourire du partage.

Après il y aura les légumes qu'on coupe le plus menu possible – rien de bien ne se fait en bâclant – pour obtenir le bouillon, d'une part, de l'autre la *marmouma*, sorte de ratatouille sans courgettes ni oignons, le mot est arabe et je ne sais comment au juste il s'écrit, la viande qu'on fait cuire à feu doux, les boulettes qu'on pétrira elles aussi, et puis la dégustation le soir dont la salivante promesse n'est pas pour rien dans le sourire.

Le fils observe, il se promet qu'un jour il prendra le temps de tout noter, tout enregistrer, de façon à pouvoir expliquer à ses enfants futurs. Évidemment, il n'en fera rien.

Les mots arabes. Mon enfance a été bercée par leur musique, leur résonance, seul héritage de là-bas. *Andinbouk*, Mort à ton père, *Andinomok*, Mort à ta mère, encore une fois la transcription est phonétique, que les coutumiers de cette langue fassent preuve d'indulgence, *Antikomenfianik*, Que toi et les tiens deveniez aveugles, ce qui se retient le plus facilement dans une langue, ce sont les insultes, mais aussi *Kalamanouch*, Qu'est-ce tu es mignon mon fils ou mignonne ma fille, que ma mère avait l'habitude de prononcer en agrippant en simultanée le gras de la joue entre le pouce et l'index, *Kalamanouch*, occasionnant ainsi une douce douleur qu'ont eu à subir avec plaisir mes enfants et ceux de ma sœur, après nous.

Oui, à la réflexion, que ce soit bien ou mal n'est pas vraiment la question, on peut se demander si les mots ne tiennent pas plus de place dans une vie que les actes.

Ma mère a raison : Laurence est formidable. Je sais bien qu'elle n'habite qu'à quelques centaines de mètres de la clinique, ce qui, à n'en pas douter, facilite les choses, mais je crois que ce serait pareil si elle demeurait plus loin, elle met un point d'honneur à aller voir notre mère tous les jours. Je la croise parfois dans la chambre maudite, les yeux rougis, les traits tirés, la tristesse refoulée, à s'occuper d'elle sans compter, lui passant au brumisateuseur de l'eau sur le visage, lui coupant les ongles ou les cheveux, lui parlant de la vie quotidienne comme si de rien n'était, comme si notre mère était encore à même de comprendre.

Professeur d'histoire-géo dans un collège de la région parisienne,

elle a choisi, en diversion à l'inquiétude, de préparer une deuxième fois l'agrég, alors entre les cours, les courses, les repas à préparer pour mari et enfants, les conversations avec mon père ou moi, elle se plonge avec conviction dans le vaste programme du concours de la même façon que moi dans l'écriture.

Elle a du mal à respirer, me dit-elle en me voyant entrer dans la chambre. Effectivement, ça grésille et ça ronronne à qui mieux mieux, comme si l'air pour se frayer un chemin devait déplacer des montagnes, crépitement de diesel fatigué faisant de chaque respiration un effort, de chaque effort une lutte, de chaque lutte une parole, les rares mots de ma mère sont à présent des cailloux gutturaux n'indiquant qu'un seul chemin.

Une dernière caresse, un dernier souci de détail – ce drap qu'on relève, cette fleur qu'on redresse, ce sachet de chocolat qu'on referme – et puis ma sœur m'embrasse et disparaît, me laissant seul face à la malade paisible, d'une tranquillité aussi inconvenante que rassurante.

L'année dernière, ma mère a insisté pour que je lise le livre de Jean Glavany, *Politique folle*, parce que selon elle le ministre de l'Agriculture d'alors y parlait de Chevènement, de Jospin, et que cela pourrait m'être utile pour ma campagne. Ce que je n'ai pas eu le temps de faire à l'époque, je le fais maintenant. Pour découvrir que Glavany évoque en abondance la maladie de Creutzfeldt-Jakob – du nom, apprend-on, «des deux médecins qui décrivirent les premiers cas dans les années 1920» – qui depuis trente ou quarante ans a touché en France une soixantaine de cas. Non, pas de hasard...

Souvenir d'un dîner en tête à tête avec ma mère, dans un restaurant du boulevard Pasteur il y a cinq ans, peu après que j'eus fini d'écrire mes *Bouillottes*. Tandis que nous passions en revue les éditeurs j'évidais un os à moelle, et nous avions digressé pour évoquer la vache folle, le terrible sort frappant des gens seulement parce qu'ils avaient eu le tort de manger une fois de trop de la viande rouge ou du pot-au-feu. Creutzfeldt-Jakob ou pas, on meurt tous un jour, avais-je dit, alors autant profiter de la vie ; illustrant mes propos, j'avais disposé avec un plaisir non dissimulé un peu de moelle sur un morceau de pain.

Mes parents ont pendant plus de vingt ans mené une vie revêtue

des apparences du bonheur. Mon père, après avoir créé en 1965 le magazine *Télé-Poche*, en a dirigé la rédaction jusque fin 1980, et ce statut de *patron* de journal leur a permis de rencontrer beaucoup de gens, en particulier dans le monde des médias, sortir, recevoir, avoir nombre d'*amis* – qui ne désertent pas tous après 1980... –, voyager un peu. Nous avons tout, m'a dit un jour ma mère, nous étions jeunes, plutôt à l'aise financièrement, épanouis dans notre vie de couple, avons de beaux enfants, une jolie maison, et pourtant jamais nous n'avons manifesté d'arrogance, jamais nous n'avons *frimé*.

Et pourtant. Ils avaient tout, et pourtant : ma mère a-t-elle vraiment été heureuse ? N'a-t-elle jamais été frustrée d'avoir dû abandonner son métier de journaliste qui lui convenait tellement ? D'avoir sacrifié ses ambitions légitimes au profit de celles, qui l'étaient tout autant mais pas plus, de son mari ? D'avoir passé son temps à écouter mon père raconter ses journées de travail, Tu ne devineras jamais avec qui j'ai déjeuné chérie, à préparer les vêtements et les dîners, à élever ses enfants, à faire en sorte que la maison soit en permanence d'une propreté parfaite, à n'être que *la femme de* avant, plus tard, de n'être que *la mère de* ? Ne touche-t-on pas là du bout des doigts une blessure secrète, une fêlure aussi forte que demeurée dans l'ombre, un *sens de la vie* dévié ?

Les voyages. Ma mère a peu voyagé hors de France, mais elle en a gardé chaque fois un souvenir ému. Londres, Amsterdam – l'eau – juste pour quelques jours mais en fait pour toute une vie, Dakar, Marrakech – ah, cet hôtel, ma mère en a longtemps parlé avec des trémolos dans la voix – rien de bien original, encore une fois, rien de somptuaire, mais ces voyages qu'elle mettait un temps fou à préparer, rares briseurs de quotidien, ont enjolivé sa vie.

Sans oublier Venise. À l'occasion de leur anniversaire de mariage, noces de perle, ma sœur et moi avons offert à mes parents un long week-end – plus, cela se serait révélé impossible, because Guillaume – dans la Cité des Doges. L'eau, le soleil, les Italiens, les restaurants, la peinture, tout de nature à exalter ma mère. Quand ils sont rentrés, les mains chargées de cadeaux, ils nous ont affirmé que ce voyage avait constitué un des plus beaux moments de leur vie.

Je me suis plusieurs fois promis – je sais je l'ai déjà dit mais on a parfois besoin de répéter pour triompher de la culpabilité – de faire un jour un beau voyage avec ma mère, de l'emmener une semaine loin de l'Europe, loin de ce Versailles où elle se sentait enfermée, de cette maison qu'elle avait de plus en plus de mal à supporter, pour

visiter des musées ou des sites, se regarder, et parler, de tout et de rien, d'elle et de moi, comme on le voit de temps à autre dans les livres et les films, apporter quelques réponses à ces trous qu'aujourd'hui je ne parviens toujours pas à combler ; mais il faut croire que les choses simples sont parfois les plus difficiles à mettre en œuvre.

Ma mère a souvent voyagé comme elle a vécu, par procuration. Lorsque Laurence, moi ou des amis voyagions, elle insistait pour que nous décrivions par le détail tous les hôtels où nous avions fait halte, de la décoration au service en passant par les prix, du climat à la température de l'eau, des habitudes indigènes à la façon dont nous étions accueillis. Comme pour mieux se construire un catalogue intime d'endroits magnifiques où elle ne se rendrait jamais.

Chacun de nous est façonné, conditionné, par le fonctionnement, le *rendu*, du couple que durant son enfance et son adolescence il a eu sous les yeux, à savoir celui formé par son père et sa mère. Par ces gestes ou ces abstentions infimes, ces attentions ou ces indifférences, ces intentions ou ces négligences, ces points de fidélité ou de tromperie, de respect ou d'humiliation qui imprègnent, à touches imperceptibles, de teintes indélébiles.

Mon père et ma mère, dans cette optique, nous ont renvoyé l'image d'un couple parfait. Nulle entaille dans le contrat, pour reprendre une expression horrible, nulle divergence sur les grandes options de vie en dépit de heurts de plus en plus fréquents touchant aux secousses millimétriques du quotidien, nulle existence en parallèle, pas davantage de mensonge ou d'incompréhension. Une complicité jamais démentie, une tendresse cachée mais réelle, et puis l'amour, toujours présent, tenace, la tête hors du sable dans le cheminement paisible des habitudes.

Alors d'où vient ce léger malaise qui m'étreint en écrivant ces lignes, qui pour tout dire m'a souvent traversé l'esprit ? D'une diffuse impression de déséquilibre, d'inaccomplissement, l'un a vécu l'autre a pensé, l'une a décidé l'autre subi, celui qui dirigeait n'était pas celui qui paraissait tenir les commandes, comme s'il s'était agi d'une répartition plutôt que d'un partage, d'une fraction plutôt que d'une fusion, un détail, certes, une broutille, mais qui laisse dans la bouche un parfum d'inachevé, de presque parfait – encore ce *presque* – qui est tout sauf l'abouti.

Rien n'agaçait plus ma mère que lorsque, demandant à mon père où il désirait partir en vacances ou qui il souhaitait voir, s'il avait envie d'un café ou d'une sortie, elle recevait pour toute repartie un Comme tu veux empreint d'un fatalisme déconcertant, d'un renoncement tacite mais réel. Pour la satisfaire il aurait fallu selon elle plus que la laisser faire, se salir les mains et non se les laver.

Tout cela, bien sûr, est appréhendé à travers le prisme du *cas* Guillaume, mais je crois bien que la situation décrite lui était préexistante ; en germe elle n'attendait qu'une occasion pour s'épanouir.

Cela fait trois ans que, peinant de plus en plus à monter les escaliers, à passer du fond de la cave aux combles du deuxième étage, ma mère veut vendre la trop grande et vieille maison pour emménager dans un appartement moderne d'une taille plus conforme à leurs besoins ; et trois ans qu'il la laisse visiter en lui répétant la même rengaine, C'est dans la maison de mes ancêtres que je veux finir mes jours. J'ignore qui de lui ou d'elle avait raison ; mais ce que je sais, c'est qu'il ne lui a jamais demandé où elle désirait finir les siens.

Sûrement pas dans cette chambre sordide, en tout cas, que je m'aperçois ne pas avoir encore décrite. Une grande porte, en permanence ouverte pour faciliter la surveillance des infirmières. Un lit à tubulure métallique dont, quand on entre, on ne voit que les pieds à roulettes. L'angle s'agrandissant, on distingue sur la droite une sorte de longue console en Formica sur laquelle sont posés un pot de fleurs, des bouteilles d'eau minérale, des gobelets de plastique, deux ou trois magazines datant des semaines précédentes. Au-dessus de la console, une télévision surélevée que ma mère n'a que très peu regardée, les premiers jours peut-être d'un œil distrait, elle qui a toujours adoré passer des heures devant la télé nous a dit, au moment de son hospitalisation, qu'elle ne souhaitait pas avoir la télé dans sa chambre, comme voulant rompre brutalement avec une vie trop lourde à supporter. Entre le poste et la console, accrochée à un recoin du mur jaune, une photo de la fille de Laurence souriant de loin à cette grand-mère qui ne la reconnaît presque plus. Au fond, devant la large fenêtre impossible à ouvrir donnant sur des arbres et en contrebas l'avenue, le fauteuil maronnasse – plus que marron clair – dans lequel ma mère ne peut plus s'asseoir, un fauteuil trop bas pour permettre aux visiteurs de l'utiliser tout en

pouvant *converser* avec ma mère à niveau. On passe à une tablette elle aussi en Formica supportant téléphone, chocolats, étuis à lunettes, livres parmi lesquels le mien et la Bible, encore une bouteille d'eau, une télécommande inutile, deux trois babioles. De l'autre côté du lit, une petite armoire contenant quelques vêtements que ma mère ne remettra sans doute jamais, pull, jupe, pantalon, d'autres qu'on lui passe au fil des jours, pyjama, tee-shirts, sous-vêtements, et puis du linge sale, un ou deux sacs en plastique, un sac de voyage. À gauche de l'armoire la salle de bains, presque aussi vaste que la chambre, dans laquelle je vais, de temps en temps, me rincer le visage à l'eau fraîche.

Revenons en arrière. Avant l'armoire, un tube d'où s'échappent des fils à perfusion, dont un est maintenant en permanence rivé à ses narines. À droite du lit, un écran avec des chiffres verts, témoins du rythme cardiaque. Sur le mur, au-dessus, son nom écrit au feutre.

Et le lit. Ce visage brun dans lequel s'arquent encore parfois les mimiques bien connues, un soupir d'exaspération, un hochement de tête, un clin d'œil, un battement de ses paupières lourdes dont elle a toujours été si fière, mais qui à d'autres moments s'anime d'une gestuelle différente, naïve, une gestuelle d'enfant ; chaque fois qu'une infirmière ou une aide-soignante vient apporter quelque chose ou accomplir un soin quelconque, ma mère a encore le réflexe de tenter de dire Merci.

Je sens qu'elle me reconnaît quand elle me voit, je le sens à une esquisse de sourire et à des tressaillements, mais je n'en ai plus la totale certitude.

Par besoin de se rendre utile bien sûr, mais aussi pour briser non pas l'inactivité, non pas le désœuvrement, non pas la solitude ou l'ennui, mais plutôt l'absence de vie professionnelle, ma mère a tenté à deux reprises de *s'investir*. La première fois, elle a créé à Versailles une section de la Ligue des droits de l'homme. Elle en tenait la permanence un soir de la semaine, le mardi je crois, c'était vers 1981 ou 1982, peu de monde venait si ce n'est des travailleurs immigrés en souffrance de considération patronale ou de régularisation administrative, des femmes battues, des procéduriers en quête de renseignements juridiques. Faute de monde et d'argent, cette section n'a pas fait long feu. Un soir, elle avait organisé un débat sur je ne sais plus quel sujet auquel Marek Halter avait accepté de participer – il ne se rappelle sûrement pas que je l'avais conduit en voiture au Centre Huit où se tenait la réunion – mais pas Robert Badinter qui, lui avait-il répondu, ne se déplaçait jamais

gratuitement.

La seconde fois, il s'agissait de retrouvailles avec la gent journalistique. Pour *Femme pratique*, elle avait commandé plusieurs sondages et commenté des études sur la façon dont les Françaises concevaient et vivaient un certain nombre de problèmes de société. Afin d'être disponible dans la journée pour Guillaume et mon père, elle se levait à cinq heures du matin pour écrire ; cela non plus, pour une raison qui tenait je crois à la situation financière du journal, n'a pas duré très longtemps.

Grâce à une amie dont il est le cousin éloigné, j'assiste un après-midi au tournage du prochain film d'Yvan Attal dans un appartement totalement reconstitué en studio. Une scène toute simple – un couple joué par Yvan Attal et Charlotte Gainsbourg, laquelle, vue *en vrai*, dégage un charme indéniable, entre dans l'appartement tard le soir et libère la baby-sitter – requiert plusieurs heures de tournage, ce qui, pour n'être pas surprenant, n'en rend pas moins admiratif du travail nécessaire à la réalisation d'un long métrage.

En revenant chez moi, envie forte d'appeler ma mère pour lui raconter ma journée, envie qui restera inassouvie. Me revient en mémoire une scène du film italien *L'Incompris*, qui raconte la façon dont un jeune garçon vit la mort de sa mère. Un matin qu'il se douche en chantonnant, il s'interrompt et appelle sa mère, voulant sans doute partager une pensée avec elle. Puis d'un seul coup, s'avisant qu'elle n'est plus là pour l'entendre, il ravale son cri. Entre l'adulte qui écrit ces lignes et l'enfant sous sa douche, une même façon de ne pas vraiment accepter, comme si face à une mère on ne grandissait jamais, on demeurait un gamin à perpétuité.

Grève des buralistes qui se plaignent d'une augmentation trop forte du prix du tabac, Bagdad frappée par cinq attentats-suicides occasionnant une quarantaine de morts, Raffarin sous le seuil des 35 % de popularité, accord entre la LCR et LO en vue des élections régionales et européennes de 2004, la vie continue comme par le passé – et la mort aussi – mais je ne parviens pas à m'y intéresser.

Ma mère a toujours été très attentive aux études de ses enfants, à leur formation, à ce bagage qui leur permettrait d'accéder à une réussite sociale et familiale ; elle avait de la *réussite* une vision toute

classique – et paradoxale si on la compare au reste de sa personnalité marquée par l'engagement, l'indignation, la révolte : bonnes notes à l'école, bon métier, si possible dans l'administration afin de ne jamais se retrouver au chômage, mariage avec quelqu'un d'attentionné qui vous donnera de beaux enfants. Ça manque sans doute un peu de flamme, tout cela, de passion, ça joue dans l'étriqué bien davantage que dans le lyrisme, mais peut-être s'était-elle dit qu'une case assumée et maîtrisée vaut mieux qu'un mirage exigeant donc frustrant.

En avant, donc, pour les répétiteurs de maths ou d'anglais, les cours de piano ou de danse (ma sœur), le tennis, la fac de droit et hypokhâgne (ma sœur), la justice et l'enseignement (ma sœur), les mariages, les deux enfants. Tout s'est passé comme elle l'avait voulu, à croire qu'inconsciemment ma sœur et moi avons entrepris, organisé, obtenu dans un seul but : lui obéir.

Je revois ma mère à Bordeaux le jour de ma prestation de serment comme auditeur de justice, la fierté qui accompagnait chacun de ses gestes, l'impression de plénitude qui se lisait dans chacun de ses regards, regards n'ignorant pas toujours d'ailleurs ces jeunes filles qui allaient devenir mes collègues pour voir si par hasard l'une d'entre elles ne correspondrait pas à... et moi, le gentil fils, le docile, ego offert de celui qui est satisfait, voire heureux d'avoir satisfait sa mère, voire de l'avoir rendue heureuse.

Il n'est pas impossible que tous nos actes ici-bas ne soient que l'accomplissement d'un rêve de mère ou, à l'inverse, une lutte farouche pour qu'ils ne s'accomplissent pas, ce qui, on l'admettra, revient exactement au même.

Les paradoxes de ma mère, j'ai bien envie d'en dresser l'inventaire ; curieux comme le fait d'écrire fait surgir des pensées inédites, des idées qui s'imposent aussitôt conçues. Elle, la féministe, a sacrifié ses envies à celles des autres, barrant d'un trait certaines de ses convictions et de ses croyances. Elle la révoltée, l'insoumise, a mené une vie de Versaillaise type, le côté catho en moins. Elle qui n'aimait rien d'autre que Paris, les cafés, les restos, la Seine, le reflet de la lune sur la Seine les nuits d'été, les bouquinistes sur les quais, les gens qui passent et qui bougent, qui tremblent et qui aspirent, ce sentiment d'être seul mais entouré, encadré mais libre, disponible à l'aventure, elle qui aurait pu être la Parisienne accomplie a dû se contenter des avenues vastes et tranquilles, des médisances et des ragots, des rituels et des habitudes, de la beauté froide de la ville des rois, de cette banlieue chic évoquant à s'y

méprendre la province. Elle qui adorait écrire ne l'a pratiquement pas fait, qui adorait le cinéma n'y allait jamais, qui adorait la musique n'en écoutait pas, qui adorait les voyages n'en a que très peu accompli. Elle qui vénérât le travail a supporté – dans le sens d'endurer, de subir, mais aussi d'assister – un fils rendu oisif par la maladie, elle qui vénérât la vérité a passé vingt ans de sa vie à lui mentir. Elle qui avait une conception *politique* de la vie n'a jamais diffusé sa vision au-delà du cercle familial.

La vie n'est qu'une suite à peine interrompue de complaisances, de reniements, d'arrangements, d'une pratique qui ne peut que contredire la plus ferme des théories, de telle sorte que ceux qui, par rigidité ou par maladie, obstination ou maladresse, s'entêtent à ne pas dévier de leurs principes, à n'accepter aucune *transaction*, sont au mieux des emmerdeurs, au pire des marginaux, de toute manière insatisfaits ou malheureux.

Je parle d'elle tantôt au passé, tantôt au présent, entre les deux temps ma plume balance comme rétive à tout choix.

Le vendredi 7 novembre, mon père et ma sœur, debout devant son lit, livides, me fixent sans rien dire quand j'entre. Ce que disent leurs yeux n'a rien de réjouissant ; j'avance. Ma mère paraît dormir mais ce n'est pas vraiment du sommeil, une sorte de coma plutôt, et toujours cette respiration bruyante et heurtée. Mes jambes tremblent, mon cœur s'accélère, je les sens s'affoler mais, comme si je verrouillais ou refoulais, rien apparemment ne transparait. J'approche d'elle. Si le visage est paisible, serein, les mains sont d'une froideur de marbre. Et puis cette odeur...

Un jour qu'avec ma mère j'étais allé voir sa sœur Rosette à l'hôpital, elle m'avait demandé, en sortant de la chambre, si j'avais senti l'odeur qui y régnait. Alors que, dubitatif, je tardais à répondre, plutôt rassuré par l'état de santé de ma tante, elle m'avait expliqué que cette odeur était celle de la mort. Trois jours plus tard, effectivement, Rosette décédait.

J'essaye de comparer les sensations olfactives de ce jour-là à celles d'aujourd'hui, en vain ; pour sentir, en dépit de mon long nez, je n'ai jamais été le champion. Quoi qu'il en soit, pas besoin de lauriers pour appréhender le désespoir.

Mon père veut savoir si je suis disponible ce week-end, au cas où l'on aurait besoin de moi. À peine ai-je constaté sa réaction lorsque

je lui dis que je dois me rendre au salon du livre de Brive que je comprends qu'il a raison, que je m'égare. À ce moment, une infirmière entre dans la chambre. Sans attendre qu'on l'interroge, elle nous conseille de ne pas quitter Paris dans les heures qui viennent. Je cherche à approfondir, à comprendre si la situation est vraiment critique mais elle, sibylline, se contente de lâcher qu'on ne peut jamais rien prédire, qu'on en voit tous les jours qui infirment les pronostics les plus sombres.

Après avoir promis d'annuler mon départ pour la Corrèze, caressé ma mère en lui répétant que je l'aime, qu'elle ne m'entende pas ne change rien à l'affaire, embrassé ma sœur puis mon père, je quitte la chambre dans un entrechoquement de jambes et de cœur qui cette fois se voit je crois.

Vite...

Le panthéon de ma mère (2)

Les Kennedy, John et Bob, et les larmes qu'elle a versées lors de leurs assassinats. Martin Luther King, pas seulement parce qu'il a été assassiné. Cavour, artisan de l'unité italienne mort avant de l'avoir vue achevée, et Garibaldi. Golda Meir et Moshe Dayan, et leur action pour protéger Israël, Habib Bourguiba, uniquement parce qu'il a valorisé la Tunisie.

Louise Michel, Léon Blum, Jean Moulin, Pierre Mendès France, René Cassin, Léopold Sédar Senghor, et puis plus près de nous François Mitterrand (eh oui), Michel Rocard (un temps), Pierre Bérégovoy, Daniel Cohn-Bendit (pour Mai 68), Alain Krivine, Jean-Pierre Cot (qu'est-il devenu ?), Philippe Séguin, Dominique Baudis (!), Lionel Jospin.

Marie Curie, ce «pauvre André Chénier», Einstein et Freud ; ceux de l'Aéropostale : «Ce que j'ai fait aucune bête ne l'aurait fait», ceux, partout, qui ont osé dire non.

Marcel Cerdan, Michel Jazy, Colette Besson, Guy Drut (avant qu'il entre en politique), son acolyte d'alors François Tracanelli (lui aussi, qu'est-il devenu ?), Yannick Noah, Dominique Rocheteau, le cycliste Daniel Morelon et le nageur Michel Rousseau.

Les chroniques de Pierre Georges dans *Le Monde* et de Delfeil de Ton dans *Le Nouvel Observateur*.

Les Kurdes, les Tibétains, les catholiques de l'Ulster.

And so on...

Deux jours ont passé, non seulement ma mère est toujours là mais elle semble reprendre du poil de la bête, ouvrant les yeux, prononçant deux ou trois mots, récupérant le contact avec le réel. Raoul essaie d'y croire. Elle veut se battre, me dit-il, elle a encore quelques forces ; mais la conviction manque.

Raoul, le frère de ma mère avec lequel elle a toujours partagé le plus d'affinités, ancien directeur de rédaction de *Week-end*, un journal de courses hippiques, et, plus brièvement, du *Journal du dimanche*, a conservé comme elle un enthousiasme et une faculté d'indignation intacts face à la bêtise, l'injustice, le curieux fonctionnement de notre société notamment médiatique. Depuis la maladie de ma mère il est très présent, lui rendant visite le plus souvent possible, invitant avec sa femme Louise mon père à déjeuner tous les dimanches, nous appelant Laurence et moi pour obtenir des informations ou nous remonter le moral, lui qui est encore plus triste et plus paumé que nous.

Y a-t-il des degrés dans le chagrin ? Est-ce plus dur de perdre sa sœur que sa femme ou sa mère ? Autre question sans réponse.

Nouvelle réunion avec le docteur C. pour parler de Guillaume, à l'issue de laquelle je vais le voir dans sa chambre pour discuter un peu avec lui. Tout se passe bien jusqu'à ce que je dise que notre mère va peut-être bientôt mourir, phrase qui déclenche en lui un torrent de délires. On lui a proposé à plusieurs reprises d'organiser une visite à la clinique afin qu'il soit en mesure d'apprécier lui-même son état, qu'il puisse la voir une dernière fois, mais non, rien à faire, il répugne comme trop souvent à se comporter en adulte.

J'aurais dû refuser. Dans un hôtel du Quartier latin, je retrouve les journalistes de la télévision suisse qui veulent m'interviewer sur les «affaires», la situation des juges, la coopération internationale. Assis sur une chaise, faisant face à la caméra, je récite mon texte avec la fraîcheur d'une mère maquerelle, commissions rogatoires internationales, paradis fiscaux, sociétés off-shore, le ras-le-bol de raconter toujours la même rengaine ne vient pas que de l'état de ma mère. Oui, j'aurais dû décliner, et il faudra que je pense à recentrer ma vie, à distinguer les fadaises des priorités, avant qu'il soit trop tard.

Comme en écho, le soir, réunion du bureau de Mars, ce Manifeste pour une alternative républicaine et sociale créé avec des camarades démissionnaires du secrétariat national du MRC, le parti de Jean-Pierre Chevènement. La discussion ne manque pas d'intérêt, l'Europe, la laïcité, le social, les rencontres des uns et des autres, les réunions publiques auxquelles nous avons participé, les actions que nous pourrions entreprendre pour *lancer* notre petit club, c'est même intelligent et stimulant, mais je ne peux m'empêcher de me demander si à force de vouloir changer la société, d'essayer d'œuvrer pour la collectivité, on ne finit pas par s'user soi voire se perdre.

Coup de blues mon gars, coup de blues, une bonne nuit de sommeil – je dors mieux maintenant que je partage les miennes avec H. – et il n'y paraîtra plus.

Annecy, durant les dernières vacances. Un pressentiment, peut-être. Une sensation. Un dîner sur la terrasse, les montagnes derrière et le lac devant, calme, reposant, le soleil n'éblouit que pour quelques minutes encore, bientôt, promis, il ira se coucher. Mes parents, mon frère, mes enfants. Un titillement. Une question. Comment vous voulez qu'il soit, votre enterrement ? C'est ma mère qui s'y colle. Un pressentiment, pour elle aussi. Une envie, qui sait. Un épuisement, sûrement. Carrée au fond d'un fauteuil en rotin, elle décrit. Ni église, ni synagogue, seulement le cimetière. Ce serait bien en revanche qu'un curé, qu'un pasteur et qu'un rabbin y prennent la parole, non pour parler d'elle mais pour concrétiser l'idée que, dans la mort, les hommes et les femmes de toutes religions se rejoignent. Et pour les musulmans, osé-je, tu ne prévois rien ? Elle me regarde et, pour toute réponse, hausse les épaules avant de remplir de vin son verre.

Sylvain repose son verre de vin et me fixe, aux lèvres toujours le sourire fin d'il y a vingt-cinq ans. Dédicant la revue d'Anticor à la fête de l'Huma en septembre, j'avais vu surgir devant moi un grand type maigre m'annonçant d'entrée que nous avions été ensemble en fac. D'abord dubitatif, je lui serrai la main avec effusion une fois qu'il m'eut dit son nom, Sylvain, pas possible, un de mes meilleurs copains d'alors se trouvait sous mes yeux et je ne l'avais même pas

reconnu ! Il faut dire qu'il y avait de quoi ne pas le reconnaître, les cheveux longs coiffés à la façon sioux remplacés par une coupe à ras, moustache disparue ainsi que les poils épars faisant office de barbiche, mais toujours la même retenue, cette douce ironie, ce détachement palpable, ce scepticisme optimiste. Nous déjeunons donc ensemble aujourd'hui, au Zeyer, à Alésia. Devenu inspecteur du travail, ayant tâté un peu de la politique, il est rassurant de constater qu'il n'a pas changé, l'homme dans la force de l'âge restant fidèle à l'étudiant qui jaugeait l'amphi d'un air narquois. Ce qui, comme je l'avais écrit dans *Bouillottes*, est pour moi le signe de celui qui a réussi sa vie.

Quand même : si l'on s'entend bien, si l'on a des points communs et des points d'accroche, un humour similaire et une humeur compatible, pourquoi ne reste-t-on pas en contact et ne se fréquente-t-on pas, pourquoi faut-il le hasard – encore lui – pour que nos chemins se croisent à nouveau ?

Nous nous séparons en nous promettant de nous revoir, et j'espère que, une fois n'est pas coutume, la promesse sera tenue.

Bouillottes. Curieuse impression, en ce moment, d'être revenu au temps de ce livre, non pas comme auteur veux-je dire mais comme *personnage*, ce héros sans nom qui passe une bonne partie de l'histoire au chevet de sa mère malade, à croire que là aussi la fiction a précédé la réalité, à tel point que je dois parfois lutter pour ne pas éprouver les mêmes sensations que lui, ne pas ressentir la même noirceur, les mêmes envies de vengeance. Par bonheur, je crois être plus équilibré que lui.

Je crois.

Lorsqu'un livre plaisait à ma mère, elle avait l'habitude de le recouvrir de plastique transparent comme on le fait pour les manuels scolaires, avant de le ranger sur un des rayonnages de la bibliothèque du salon, comme si par ce simple geste elle pouvait le protéger, le faire durer, lui manifester attention et respect. Elle avait tenté un jour de classer tous les livres par ordre alphabétique, les romans français d'un côté, les étrangers de l'autre jouxtant les documents, les récits et les livres d'art, mais elle avait vite dû renoncer à cet ordre impossible à maintenir, optant pour une anarchie plus pratique et plus conforme à son tempérament ; les miens, y compris les versions italienne et coréenne de *Bouillottes*,

ainsi que le recueil de poésie de mon frère, sont disposés d'une façon différente des autres, couverture à plat, exhibée.

À peine stationné sur le parking de la clinique qu'une jeune furie m'aborde, Quoi, mais vous pourriez vous garer ailleurs, ce parking est réservé au personnel médical, si tout le monde nous pique nos places comment voulez-vous que nous puissions travailler, furie que je laisse s'égosiller dans le froid sans daigner lui répondre, par égard pour elle.

Au troisième étage, le docteur R. m'informe qu'il n'y a plus de veine accessible pour les perfusions, toutes gorgées les veines, toutes usées, pourries peut-être, en conséquence de quoi il se révèle impossible d'alimenter ma mère. Comme je lui demande combien de temps on peut tenir ainsi, sans autre remontant qu'un peu d'eau, elle me laisse entendre que ce problème n'est somme toute que secondaire dans la mesure où ma mère, de toute façon, n'en a plus que pour... Je ne réagis pas, pour agir il faut qu'on croie encore à la possibilité de changer le cours des choses, et me contente de prendre congé avant de retourner voir ma mère. Toujours ce sommeil, entrecoupé parfois d'un soulèvement des paupières, d'une esquisse d'esquisse de sourire, d'un fantôme de mot. Que se passe-t-il sous ce crâne, derrière ce front serein, ces yeux le plus souvent clos, tempête ou brouillard, bousculade ou calme plat ? Sa conscience autrement dit s'accompagne-t-elle d'une pensée quelconque, même chaotique, fragmentaire, une suite de déviations et de coq-à-l'âne sans queue ni tête, avec un objet même erroné ou truqué, Qui c'est cet homme qui me scrute avec un regard en deuil... cette chambre austère dans laquelle je... où j'ai rangé la clé de... les sanglots longs des violons de l'aut... demain j'irai m'acheter une paire de... machin m'énervé... j'ai faim... souffre... trucmuche m'amuse, ou alors se contente-t-elle d'exister par et pour elle seule, une conscience autosuffisante, stérile mais satisfaite d'exister ? Nul ne le saura jamais, conclus-je en quittant la pièce, dans un sens cela vaut mieux, si la pensée demeurerait performante cela s'avérerait trop dur, d'une lucidité insoutenable.

Ma mère a toujours eu la manie de ranger, les clés, les papiers, les coupures de presse, les vêtements, de ranger trop bien pour ensuite ne plus retrouver. On s'en amusait en famille, de cette propension à perdre, ça suscitait chez nous maintes plaisanteries, Tu veux le jeter tu n'as qu'à demander à ta mère d'en prendre soin, Tu ferais mieux

d'avoir moins d'ordre ça nous permettrait de gagner du temps, oui, on s'en amusait même si ça la tracassait, sujette qu'elle était à l'angoisse d'égarer un jour quelque chose d'important, ce qui, au final, ne s'est jamais produit. Cette fâcheuse habitude n'était peut-être qu'une manifestation précoce et aseptisée de la maladie, une face risible du monstre à laquelle nous n'avons pas prêté assez attention.

Moi qui ne suis pas un adepte de l'ordre, dans le rangement de mes affaires personnelles s'entend, quoique pour le reste ce serait à étudier avec plus de profondeur et d'introspection tant le désordre, en temps de crise, possède d'indéniables vertus curatives, moi donc j'entasse et j'empile, dépose et laisse reposer, la petite table de l'entrée, la tablette de marbre surmontant le radiateur, la table basse, le comptoir en hêtre de la cuisine américaine, au gré des arrivées et des passades d'intérêt, en vrac, un peu comme cette phrase qui n'en finit pas d'aboutir, qui flâne et vagabonde, de telle sorte que ma maison, la pièce d'en bas en tout cas, ressemble trop souvent à un cimetière pour papiers froids et enveloppes pas toujours décachetées, invitations et comptes rendus pas toujours passionnants, le moment n'arrangeant rien à ce fouillis somme toute supportable, pas plus la tête à la paperasserie qu'à l'organisation, et pourtant, ô miracle, ô satisfaction intense, je viens, à force de patience et de ténacité, de dénicher un petit mot de ma mère, coincé entre la lettre d'un lecteur et une relance de France Telecom, un mot qu'elle m'avait envoyé l'année dernière durant ma campagne électorale, commençant par *Mon fils courageux et rayonnant* et se terminant par *Ta maman qui a confiance*, tracé au feutre bleu de sa belle écriture ronde et généreuse.

Je prends le bristol, le lisant et le relisant comme s'il supportait paroles d'évangile, en prenant soin comme d'une relique, d'un legs, puis, le cœur de guingois, en radeau ivre, le range dans le tiroir de la table basse pour être sûr de ne pas le perdre.

Le mot est lâché : legs, et la question qui se pose – que *je* me pose – est de savoir quel héritage a pu ou voulu me transmettre ma mère, sans que bien sûr le patrimoine dont il est ici question ait un quelconque rapport avec le pécuniaire. Franchise, droiture, sens de l'honneur et de l'humour, souci de se comporter en tout instant avec gentillesse, retenue, élégance, refus du vulgaire et du m'as-tu-vu, des trahisons et des compromis, et le respect, tant des autres, quels que

soient leur origine et leur statut, que de la parole donnée, et puis aussi, oui, j'aime bien le vrac, décidément je l'aime bien, il permet de laisser libre cours à l'inspiration, l'envie, les idées qui se chevauchent sans jamais s'annihiler, et aussi donc le courage, le travail, l'appétit, la gourmandise, ce sens du dévouement qui paraît-il n'existerait pas, ne serait jamais pur, désintéressé, ce don de soi sans compter, la faculté qu'il y a à se *trouver* en se perdant dans les autres, l'émotion qui est la vie, le rejet systématique du blasé et du cynique, l'acceptation du jeu, au sens de ne pas se prendre au sérieux, et le refus du jeu, au sens de feindre, bref un tas de prescriptions plutôt que de principes que j'ai tenté, tout au long de ma vie, avec un succès il faut le reconnaître variable, d'appliquer.

L'émotion est là sans aucun doute, mais elle ne parvient pas à s'épanouir, à s'évader du carcan du corps, à se transformer pour délivrer. Je n'ai pas réussi à pleurer depuis l'hospitalisation de ma mère, pas davantage depuis que la maladie est nommée, et ces larmes manquantes me pèsent. Ce serait bien pourtant de se laisser emporter par un torrent de pleurs pour s'y noyer, s'y revivifier, pouvoir renaître. Toute mort d'un être cher est une mini-mort pour soi, la fin d'un chapitre de vie, la disparition d'un repère, et pour pouvoir aborder la suite, c'est-à-dire parfois la poursuite, il est impératif de s'abandonner, de se laisser ensevelir, seule façon de *tourner la page*, expression peu satisfaisante, aux tonalités péjoratives, mais qui dit bien ce qu'elle veut dire. Et puis – osons choquer – d'accepter de considérer que toute fin, y compris celle de sa mère, y compris cette fin-là, brutale, en accéléré, horrible, peut constituer, pour peu qu'on daigne faire face, qu'on reste debout, une étape nécessaire, voire une sorte de chance.

Quand même : on passe sa vie à craindre pour ses proches la maladie, l'accident, le drame, la mort, et quand cela arrive, quand les mauvais augures se concrétisent, on se retrouve tout désappointé, presque déçu, on y est il suffit de se laisser conduire, ce n'était que ça très supportable tout compte fait, très *vivable*. Pour preuve, tout le monde un jour ou l'autre y passe et tant bien que mal y survit.

Conduire a toujours été une épreuve pour ma mère. Après l'obtention de son permis, mon père lui avait offert une Dauphine blanche dans laquelle elle ne montait jamais sans appréhension. On m'a raconté qu'au début, considérant que tourner à gauche, et ainsi

avoir à affronter pour la couper la file de voitures venant en sens inverse, était infaisable, elle avait décidé de ne tourner qu'à droite, ce qui lui permettait certes de parvenir à destination mais au bout de je ne sais combien de chemins de traverse, après des litres et des litres de suée. Un de ses premiers jours de conduite, elle nous avait emmenés au parc de Saint-Cloud, et j'ai encore en mémoire la crispation de ses mains sur le volant quand, effrayée par le passage de la voiture sur des pavés, par le bruit de tôle qui s'était ensuivi, elle nous avait enjoint de nous taire pour qu'elle puisse se concentrer. Une autre fois, alors que nous étions en vacances près de Conflans-Sainte-Honorine, après avoir heurté la porte du garage et occasionné un enfoncement visible à l'aile, elle avait tenu à appeler un garagiste pour qu'il gomme au mieux les dégâts avant le retour de mon père.

Mon annulaire droit porte la trace de cette Dauphine. Un jour qu'en revenant de promenade je m'étais coincé les doigts dans sa portière, ma mère, trop paniquée, avait mis un temps fou pour réussir à l'ouvrir. Un de mes ongles s'en est trouvé *défiguré* à vie.

Plus récemment, elle a mis plusieurs semaines avant d'oser conduire sa dernière voiture, la Clio automatique, ce qui ne l'a pas empêchée de venir à Paris chaque mercredi midi jusqu'en juin dernier pour Adrien ; et je n'oublie pas tous les déplacements, tous les voyages en voiture, toutes les démarches qu'elle a accomplis en vingt ans pour Guillaume.

Autre photo, datant de l'époque de la Dauphine. Prise au Jardin d'Acclimatation, elle montre une barque faisant le tour de l'île enchantée, dans un décor de bambous et de plantes aquatiques. Sur la banquette avant se trouvent mon père, les cheveux pas encore gris, vêtu d'un costume sombre, l'air en forme et de bonne humeur, et un petit garçon brun dans un manteau à capuche bordée de fourrure synthétique. Derrière eux, ma mère, manteau clair à col relevé, cheveux retenus par un bandeau, tient sur ses genoux une petite fille dont le visage est entouré par un foulard, semble-t-il à fleurs. Guillaume n'était pas encore né, et je n'arrive pas à voir si, au moment de cette photo, ma mère était déjà enceinte. À moins que la scène se situe après sa naissance, car le petit garçon et la petite fille ont bien quatre et trois ans. Peu importe, d'ailleurs. Ce qui est troublant, c'est de constater à quel point les adultes d'aujourd'hui, à savoir ma sœur et moi, ressemblent aux adultes d'hier.

Il y a sept ou huit ans, j'ai moi aussi fait un tour en barque avec mes enfants au Jardin d'Acclimatation, une photo avait été prise

mais je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Dans dix ans, vingt ans, peut-être plus, peut-être moins, Adrien et Bérénice y jetteront si ça se trouve le même regard ému que moi sur celle des années soixante.

Les bambous des voisins, inclinés par le vent, oscillent devant la fenêtre de mon bureau. Plus bas, il y a un magnifique althæa qui fleurit toujours une semaine après celui qui se trouve chez mes parents, cela fait deux printemps que ma mère, par jeu plus que par esprit de concurrence, me demande si le mien s'ouvre à la floraison. Elle m'a offert l'année dernière des boutures de fougères, chez elle épanouies, qui peinent à se développer chez moi.

On me propose un voyage à Caracas à partir du 25 novembre pour faire partie des observateurs internationaux chargés de surveiller un processus électoral démocratique, à savoir le recueil de signatures permettant d'aboutir, en cas de succès, à un référendum pouvant provoquer la destitution du gouvernement d'Hugo Chavez. En raison de l'état de santé de ma mère, j'hésite à accepter.

Comme je dors souvent chez H. ces jours-ci, je laisse branché toute la nuit mon téléphone portable au cas où, et chaque matin je considère comme une petite victoire le fait qu'il n'ait pas sonné.

Nouveau salon du livre, à Toulon cette fois, et cette fois je m'y rends. Ambiance agréable quoique mondaine dans l'avion, plus franchement joviale dans le car ; un pâle soleil nous accompagne jusqu'au salon, abrité sous des tentes montées devant la mairie. Peu de monde le samedi matin, le temps de bavarder avec mes voisins, des auteurs reconnus de chez Gallimard. Un peu plus loin, sur le stand Denoël, je retrouve un ami, Sébastien, journaliste qui a écrit des documents sur les francs-maçons et les affaires niçoises. Nous déjeunons ensemble, il me demande des nouvelles de ma mère, et ce que je lui réponds est en harmonie avec ma mine triste, contagieuse puisque d'un coup il a l'air encore plus triste que moi.

Ils sont curieux, ces salons, on y vient pour croiser le lecteur, certes, et je me débrouille plutôt pas mal en ce domaine puisqu'en un après-midi presque tout mon stock de *Sept ans de solitude* et plusieurs *Nouvelles mêlées* sont partis, que les gens sont visiblement

heureux d'échanger quelques mots avec moi, mais on y vient aussi pour papoter entre collègues sur nos manies d'écriture, notre façon d'organiser notre travail, le rapport avec les éditeurs, pour se montrer ; et certains pour s'encanailler. En témoigne cette virée nocturne dans les bars de la rade, plus déprimants les uns que les autres, à laquelle je mets rapidement un terme.

Le dimanche, après avoir assisté dans ma chambre d'hôtel à la défaite du XV de France face à l'Angleterre, je retourne sous la tente signer pas mal de livres. En fin d'après-midi, un jeune homme, tandis que je cherche à son intention la dédicace appropriée, me dit avoir été frappé par ce qu'il a entendu de ma bouche quelques semaines auparavant à la radio quand, en réponse à une question, je m'étais qualifié de «juif athée». Il me sait gré d'avoir employé cette expression qui correspond selon lui exactement à ce qu'il ressent, sans l'avoir jusqu'à présent conceptualisé ou formulé ; mon portable n'a pas sonné.

Plus tard, je reprends l'avion en compagnie d'Hervé Cristiani, ancien chanteur reconverti dans l'écriture, avec lequel je me découvre tout de suite des atomes crochus ; il est peut-être libre, Max – c'est ainsi qu'un de ses copains appelait le héros sans nom de *Bouillottes* –, mais pour l'heure il a bien du mal à savoir où va sa vie.

Athée je suis, athée sans doute je resterai, et cela n'est pas fait pour faciliter le *vécu* des périodes de mort. Fort – faible, plutôt... – de la conviction qu'on ne fait que passer, que nulle forme de vie ne succédera à celle qui se déroule tant bien que mal ici-bas si l'on met de côté l'espèce de survivance, de mutation de quelques cellules ou particules qu'on ne peut pas vraiment qualifier de vie, habité par la croyance qu'à la poussière originelle ne succédera que la poussière définitive, je ne peux me raccrocher à ces béquilles, l'âme immortelle, le salut éternel, toutes ces rengaines, ces thèses optimistes qui ne voient dans la fin qu'un commencement, dans l'existence qu'un exil, une période d'essai valant promesse d'embauche.

Ma mère n'avait pas une conception différente de la mienne, j'emploie le passé pour le coup car il me semble avoir décelé en elle une évolution ces derniers temps, plus une modification qu'une conversion, une incurvation qu'un reniement, comme si l'âge venant avait charrié son lot de doutes et de remises en question, à telle enseigne qu'elle voyait de temps en temps un pasteur, va savoir pourquoi pas un rabbin, mais là encore on est dans le règne des supputations, il faut faire avec, elle a toujours rechigné à dévoiler

autant ses théories que ses aspirations.

Comme je l'ai déjà laissé entendre, il ne me semble pas que ma mère ait eu, à un quelconque moment, peur de la mort – mais seulement celle de ne plus être un jour suffisamment valide, suffisamment apte à faire face. Je ne dirais pourtant pas que ce qui l'a soutenue, lui a permis de supporter toutes les difficultés et les angoisses, les soucis et les contraintes, était un réel amour de la vie. À la jouissance elle ne cédait que de façon éphémère, comme par hasard, en dilettante, sans que ces instants la détournent en rien de ce qui constituait sa mission, son rôle d'auxiliaire de vie.

En revanche, combat perpétuel, ça oui.

Un combat de tous les jours d'écrire ces lignes, qui attisent la douleur plutôt qu'elles ne l'embaument, me serrent le ventre à chaque cliquetis du clavier. Le besoin disparu, seule demeure la charge. De faire connaître celle qui s'est cachée, de la rendre immortelle. De la rendre exemplaire. J'écris pour elle plus que pour moi. J'écris pour mes enfants. Pour ma sœur et pour mon frère. Peut-être pour mon père. Pour ceux qui l'ont aimée. Même si cela ne leur plaira pas forcément. Parce que c'est tout ce que je sais faire. Écrire, je veux dire, pas déplaire. Quoi que.

La chambre de ma mère. Pas celle de la clinique. Celle de la maison. Où elle vit depuis qu'ils font chambre à part, j'ignore au juste depuis quand, j'ai raté le coche.

La chambre de ma mère. Celle où plus jamais elle ne dormira. Celle qui a figé ses rêves. Qui a vu s'égrener son temps de mère. Dans laquelle elle a vécu son dernier réveil de femme libre.

La chambre de ma mère. Un beau parquet de chêne, qu'elle avait ciré et frotté à tour de bras dans les mois qui avaient suivi leur emménagement, afin de le niveler, lui redonner son lustre d'antan. À droite un lit à deux places recouvert d'un couvre-lit blanc, une table basse d'un côté et une petite table de l'autre. Sur la table basse et la petite table, des livres, beaucoup de livres, certains recouverts de plastique d'autres non. Des lunettes, aussi. Deux lampes. Le long du mur, un placard fabriqué par un artisan, pas trop haut, allant de la porte à la fenêtre donnant sur la rue, encore des livres dessus, des vieux magazines. En face du placard, au pied de la cheminée en

marbre, sur une tablette en bois blanc, la chaîne hi-fi que ma sœur et moi lui avons offerte pour un anniversaire de mariage, accompagnée de quelques CD, Mozart, Vivaldi, Beethoven, Grieg, qu'elle n'a presque jamais écoutés faute d'envie, de capacité à se réserver des plages personnelles. Enfin, longeant la fenêtre, un vieux coffre d'enfant qui supporte encore quelques vêtements, les autres étant restés dans la chambre conjugale communicante.

La chambre de ma mère. Pas si différente de celle de la clinique, tout compte fait. Pas si personnalisée. D'une austérité notable. À quoi pensait-elle le matin au réveil, lourde déjà de la journée à venir ? À profiter du répit avant la tempête ? À classer par ordre de priorité les tâches quotidiennes ? Lui est-il arrivé de refuser dans sa tête, ne serait-ce que quelques minutes, de se lever ? Et les nuits blanches qui n'ont pas manqué de survenir, comment les occupait-elle ? En songeant à une vie autre, meilleure, dans laquelle elle aurait pu *s'accomplir* ? Quand le soleil filtrait à travers les fentes des volets métalliques, a-t-elle rien qu'une fois conçu l'idée d'en finir ? Dans ce cas, quelle image, quelle urgence l'en a dissuadée ?

Ses petits-enfants peut-être. Elle les adorait. Non seulement parce qu'ils étaient la preuve par quatre que sa vie n'aurait pas été tout à fait inutile, celle de son fils et de sa fille non plus. Mais aussi parce que, chacun dans leur genre, ils ont su lui être reconnaissants de ses attentions, lui rendre sans compter, au contraire de ses propres enfants. En matière de gratitude aussi, il faut sans doute pouvoir sauter une génération.

Le jour de la naissance d'Adrien dans une clinique du XIII^e, nous avons dîné mon père ma mère et moi au Petit Marguery pour fêter l'événement. Ma mère, comblée au point d'en oublier de penser à Guillaume, roucoulait de bonheur, profitant de chaque plat et de chaque verre sans mauvaise conscience, riant avec les yeux. Il a pu m'arriver, avant ou après ce jour-là, de faire naître chez elle fierté, admiration, reconnaissance. Mais je ne lui ai jamais apporté autant de bonheur que ce 2 janvier. Si Adrien est devenu par la suite son chouchou – puis-je le dire sans vexer les trois autres ? – c'est autant à sa naissance qu'il le doit qu'à son intelligence, sa sensibilité, sa maturité, sa gentillesse, qualités qu'elle n'a jamais cessé de vanter chez lui.

J'ai parlé de sa chambre. Mais c'est toute la maison, de son petit bureau rouge sur lequel croupissent encore de vieux articles jaunis

consacrés à la sortie du livre de mon père, *Le Tout-Télé*, en 1981, à la pièce de repassage dans laquelle sifflotent, quand l'envie leur prend, quelques oiseaux en cage, de la cuisine à la salle à manger, du jardin au garage, toutes les pièces qui bruissent de ses échos, retentissent de ses rires, souffrent de ses peines, respirent sa vie et hurlent son absence.

Il y a bien de l'urine, pourtant. Un signe, nous a-t-on dit, un indéniable indice : quand la fin approche, un humain ne pisse presque plus. Aussi, chaque fois que j'entre dans sa chambre depuis quelques jours, mon deuxième regard – mon premier est toujours pour elle – va au récipient en plastique serti à la paroi du lit, coincé entre la couverture et un barreau. Il est à demi plein aujourd'hui, mais c'est là le seul message positif. Pour le reste, si ce n'est la respiration heurtée et pénible, rien qui fasse penser à la vie. Les yeux sont clos, les traits tirés, la bouche serrée, le teint d'une pâleur extrême ; une immobilité absolue.

À ne plus rien demander ou espérer d'autre qu'une fin rapide, sans conscience ni souffrance.

Sa manière unique de.

Sourire avec naturel et générosité, surtout au moment où on s'y attendait le moins, en plein milieu d'une vive discussion par exemple.

Se mettre sur le pas de la porte pour profiter jusqu'au dernier moment de ses visiteurs, comme si elle risquait de ne plus les revoir.

Pouffer de rire telle une enfant.

Mettre le doigt là où ça fait mal, non par méchanceté mais pour pousser l'autre à l'introspection.

Aller faire ses courses de bon matin, de sa démarche dynamique et volontaire.

Ronfler devant la télé, allongée sur le canapé, les pieds protégés par de grosses chaussettes.

S'habiller de vêtements plus confortables qu'élégants.

Dire qu'il ne faut pas lui faire de cadeau pour son anniversaire.

Manger en s'en mettant partout.

Paraître toujours surprise qu'on l'appelle, qu'on pense à elle.

Croire que ceux qui se comportent bien sont récompensés.

Trouver des excuses à ceux de ses proches qui ne répondaient pas à son attente.

Répéter souvent les mêmes histoires.

S'étendre sur une serviette dans le jardin, un journal en main, pour prendre le soleil.

Pester et s'exclamer en solitaire, avant de prendre sur elle pour ne pas envenimer.

Ponctuer par un *Taïch*... chacun de nos éternuements.

Râler mais faire.

Aimer, à la fois dans l'abandon et dans l'envahissement.

S'insurger contre ceux qui, à force de prévoir le pire, finissent par le provoquer.

Analyser avec acuité, à petites touches, mine de rien.

Vivre dans le danger et l'intranquillité.

Plus possible de continuer comme avant, à présent, comme si de rien n'était. Je ne prends plus de rendez-vous, laisse mon portable sonner dans le vide quand le numéro appelant s'affiche, ne vois, à part H. et quelques amis, personne ; imprégné de celle qui part.

Toute seule.

Sans personne pour l'aider.

Plus que la mort, peut-être, c'est l'absence d'accompagnement, d'aide à la mort qui heurte. Nombre de gens qui ont eu un suicide dans leur famille m'ont raconté avoir cherché des jours et des jours un mot, une lettre, une explication à l'acte, que c'était pour eux presque vital pour la suite, rien n'étant pire que l'ignorance, comprendre pouvant permettre, paraît-il, d'accepter.

Avec cette dégénération du cerveau, la douleur est de même nature. Nul mot ou nulle parole à espérer, pas de réunion solennelle ou de confrontation finale, comme une conférence en langue étrangère sans traducteur en simultané ; comme une double peine. Et rien qu'une femme qui s'en va sans avoir pu parler, se préparer, sans avoir pu rester elle-même jusqu'au bout, jusqu'au saut dans le néant.

On se voit presque tous les jours, mon père ma sœur et moi, l'un quitte la chambre quand l'autre y entre, l'une sèche ses larmes quand l'autre est incapable d'en avoir, les uns et les autres ne parlent qu'à minima, strict nécessaire qui n'empêche pas de constater que, si l'on est toujours seul face à sa propre mort, on est aussi seul face à la mort d'autrui.

Ma mère a-t-elle parfois, souvent, éprouvé la solitude ? En permanence entre son mari et son fils, avec pas très loin son autre fils et sa fille, entourée de sa fratrie, d'amis, de copains et de relations, occupée à œuvrer pour que tous se sentent le mieux possible, active et agitée toujours, s'est-elle sentie isolée, incomprise, ignorée ? Le fait de courir comme elle l'a fait toute sa vie, n'était-ce pas une sorte de quête incantatoire, de fuite d'un monde incapable de la séduire et de l'enlacer ?

Ne meurt-on pas comme on a vécu ?

Jeux de rôle. Celui d'un fils. Prendre son envol, tâtonner, puis, une fois stabilisé, être attentif, trier les apparences, discerner les troubles, les doutes, les inquiétudes, les mélancolies, combler les manques, déchirer les masques, devancer les attentes, répondre aux appels même les plus silencieux, aux crises les mieux contournées, à la solitude même déniée. Ce rôle d'ultime recours, il me semble l'avoir tenu correctement, sans zèle certes mais sans réticence non plus.

Celui d'une mère. Accepter l'indépendance, la gratuité. Respecter la différence. Ne pas prendre ombrage de rester dans l'ombre. Assumer de n'être que le bouc émissaire, celui qu'on accuse de tous les maux lorsque l'angoisse point mais auquel on ne rend pas grâce en période de fortune, qu'on souhaite disponible mais pas exigeant, à l'écoute sans être envahissant, absent en sachant qu'il sera toujours là ; rôle ingrat qui lui allait comme le plus moelleux des gants.

Point crucial, évidence refoulée qui d'un seul coup m'assaille : aussi loin que je me souviens ou que j'essaye de remonter, elle ne m'a jamais paru *libre*.

Sentiment d'impudeur. Jérôme, un ami écrivain, m'avait confié qu'au chevet de sa femme mourante il avait éprouvé l'envie de saisir carnet et stylo afin de poser sur le papier les idées et pensées qui lui venaient à l'esprit en la regardant partir. Est-ce un tort, m'avait-il demandé, dois-je avoir honte d'avoir ainsi songé à revêtir les oripeaux d'un huissier de l'agonie, à dresser l'inventaire du macabre, plutôt qu'à compatir ? L'assentiment qu'il souhaitait obtenir, je le lui avais donné d'autant plus volontiers qu'il ne me semblait pas inconvenant, pour qui écrire est un mode de vie, de se raccrocher par la plume à ce qui peut empêcher de partir à la dérive.

Cette même question m'obsède néanmoins alors qu'est venu mon tour de défier la pudeur, sans parvenir à trouver la réponse.

La mort n'est pas pudique, de toute façon. Extravertie, égocentrique, elle étale au grand jour ses odeurs et ses difformités, son inconvenance et sa voracité, son intransigeance et son despotisme. Humain, qui que vous soyez, quoi que vous ayez accompli, accrochez-vous si vous le pouvez car je m'appête à vous compresser, à vous compacter pour vous aspirer de telle sorte qu'au moment idoine vous ne saurez même plus qui vous êtes, vous n'aurez plus le moindre rapport avec celui que vous étiez, et plus vous vous rebifferez, plus vous souffrirez et plus je me pourlécherai les babines.

Sans doute pour cela qu'elle a cessé de se rebeller, ma mère. Docile et patiente, à vitesse régulière, sans souci des regards qui cherchent à la mémoriser, elle vogue en douceur à bord de sa frêle embarcation vers notre destination commune.

Laurence serre son visage entre ses mains, lui parlant de tout et de rien, citant une liste incohérente de lieux et de noms, espérant ainsi, ne serait-ce qu'une fraction de temps, l'arracher aux poignes injustes. À un moment, alors que résonne le prénom de notre tante Louise, ma mère, dans un effort pitoyable, trouve encore la force, sans ouvrir les yeux, de murmurer Il est bon le couscous de Louise, phrase qui déclenche chez ma sœur la même satisfaction exagérée des parents qui jubilent en entendant les premiers mots de la bouche de leur progéniture.

Après quoi Laurence confesse, dans un sanglot, qu'elle reste de moins en moins longtemps dans la chambre, ma mère n'ayant plus besoin de nous.

Mes enfants lorsque je les appelle le soir me demandent toujours des nouvelles de leur grand-mère. Comme je ne leur cache pas que son état est critique, cherchant les meilleurs mots pour les accoutumer à l'inexorable, ils me répondent que je suis trop pessimiste, qu'elle va se rétablir toute seule, du ton las de ceux qui en ont assez d'entendre encore et encore les mêmes fadaïses, ou de ceux qui savent mais refusent de parler.

La description est trompeuse. À lire ou relire mes lignes, on pourrait penser que tout cela se passe dans une lenteur ouatée, on pourrait ressentir une impression de durée, d'étirement du mouvement, de langueur. Tout cela est faux. En fait, depuis deux mois que ma mère est hospitalisée, les jours se succèdent dans l'urgence, les heures courent sans limitation de vitesse, ne laissant aux égarés que nous sommes ni la possibilité de recueillement, ni la faculté de révolte, à peine celle de se frotter aux piquants sans avoir le loisir de crier.

L'évidence se précise. Plutôt que de parler de liberté, notion somme toute abstraite qui mériterait une noria de développements, autant partir de la conséquence, du démontrable : ma mère n'a jamais eu de loisirs. Lire les journaux, regarder la télé, admettons, mais à part ça, quoi ? Rien. Tout entière vouée au plaisir de ses proches, en total anachronisme vis-à-vis de la société en train de se construire qui privilégiera bientôt le loisir au travail, elle a toujours omis de s'adonner à ce que Blaise Pascal nommait le *divertissement*, selon lui à l'origine de tous nos maux. Preuve indiscutable de force de caractère si elle avait opté pour cette voie en connaissance de cause, sans contrainte. Qu'il me soit ici permis d'en douter.

Le doute n'est plus permis. Je le sens à des riens, une anxiété brutale, une envie de vomir, ou alors au contraire de connaître les vapeurs de l'ivresse, quelques rêves, la façon curieuse que j'ai de regarder les gens, les arbres dénudés, de croire que tout le monde me regarde. L'issue est proche, ce n'est pas que je le sens, c'est que je le sais.

Cette prégnante sensation d'absence, aussi, enveloppante,

glaçante, un manque auquel la raison commanderait de s'immuniser, de s'habituer, et qui paraît pourtant insurmontable. Drogue de la plus douce des espèces, toi qui m'as permis de tout supporter, les joies et les peines, les plaisirs et les épreuves, le quotidien comme l'exceptionnel, la foule comme la solitude, sous l'effet duquel j'ai tout appréhendé, un regard, une lumière, un ciel gris d'été dans la seconde qui précède l'orage, le feulement d'un océan dans celle précédant la tempête, tout refréné ou lâché, agacement, énervement, découragement, satisfaction, ambition voire plaisir, drogue inhalée avec modération mais constance par les voies les plus naturelles qui soient, les plus indolores, j'ignore tout de la façon dont je parviendrai à me passer de toi.

Glas redouté depuis deux mois, le téléphone sonne à sept heures quarante-cinq ce jeudi vingt novembre de l'année deux mille trois. Une question d'heures, tel est le verdict que le corps médical a assené à Laurence, qui me le retransmet d'une voix atone. J'arrive, dis-je.

Une douche express, un café au goût amer, une cigarette, drogues indispensables s'il en est, et me voilà parti, moins tremblant que prévu, vers la pire destination de ma vie.

Pas de Louise Attaque, cette fois. Rien qu'un silence bercé par le ronronnement familier du moteur, le défilement régulier des véhicules, les lignes discontinues de l'asphalte ; ne pas penser. Se concentrer sur la gestuelle compatissante, clignotant, rétroviseur, pédale de frein, deuxième troisième quatrième, son sourire, se laisser guider par la voiture qui connaît bien le chemin, Concorde, Champs-Élysées, Étoile, avenue Foch, porte Dauphine, périphérique, autoroute, sortie Versailles-Nord-Vaucresson, mais ne pas penser, ses yeux profonds, le haras de Jardy, à droite au premier feu, une descente à pic, plein d'aiguilles dans le ventre.

La voiture en épi sur le parking, cent cinquante mètres d'une courbe, les portes transparentes, l'ascenseur, épitaphe pour un rituel.

Ils sont tous là à attendre, mon père, pâle et perdu, ma sœur, concentrée, mon oncle Raoul, déterminé.

Tous sauf Guillaume.

Et ma mère qui respire.

Ils se tournent vers moi sans prononcer un mot, le regard suffit.

Les minutes s'écoulent. Chaque soubresaut de respiration est une telle lutte qu'il pourrait être l'ultime, tarissant les forces, mais non, le suivant arrive, aussi lourd que le précédent, aussi douloureux. Ma mère n'est plus qu'une enveloppe s'obstinant à respirer.

Une infirmière passe, nous regarde sans rien dire, tâte le pouls et caresse le front, puis ressort, aussi silencieusement qu'elle est entrée. Il est des circonstances où toute parole serait obstacle, tout bruit malséant.

Quelques mots pourtant.

Ma sœur : Tu peux partir tranquille, ma petite maman, tout est réglé, tout va bien.

Mon père : Ma pauvre petite Papue – le surnom de toujours –, tu as vu, je porte l'écharpe que tu m'as offerte.

Mon oncle : Elle lutte toujours.

Vulnerant omnes, ultima necat. Toutes les heures blessent peut-être, mais que dire de ces heures-là, passant au ralenti, fixées à jamais, dont on présume que celle qui débute sera sans doute celle qui tuera ?

L'un d'entre nous parfois sort dans le couloir, pour s'isoler, reprendre son souffle, penser, moi je vais dehors fumer, puis nous nous retrouvons tous dans la chambre comme au début de la matinée, à veiller plus qu'à assister, à anticiper pour tenter d'échapper au présent. L'un lui prend la main, l'autre l'embrasse, c'est tout ce que nous pouvons faire pour elle, la mort à venir nous dépasse.

Une camarade de lycée m'avait conseillé, en présence de quelqu'un d'intimidant, de l'imaginer tout nu, pratique qui

permettait aussitôt selon elle de faire par le sourire et la moquerie fuir l'appréhension ; mais la mort toute nue est encore plus effrayante.

Bientôt midi. Ma mère respire. Laurence propose d'aller prendre un café chez elle. Mon père et moi, après une hésitation, acceptons. Raoul préfère rester là. Nous descendons et montons dans la voiture de ma sœur.

À peine arrivés chez elle que le téléphone sonne à nouveau : c'est fini.

Raoul est dehors lorsque nous revenons, le visage entre les mains, le regard tourné vers le ciel. Ça s'est passé d'un coup, explique-t-il. Le soubresaut suivant n'a pas eu lieu. Tout naturellement, en somme. Nous remontons ensemble dans la chambre. Ma mère est exactement dans la même position qu'un quart d'heure plus tôt, allongée, les bras sous les draps, les yeux fermés, l'air paisible. Rien n'a changé, mais tout a changé : elle a fini de respirer. Pour la première fois je remarque le long tee-shirt qu'elle porte en guise de chemise de nuit. Surplombant un dessin enfantin représentant un ours, il y est écrit en lettres noires *Goodbye Mr Bear*.

Tenaillé par l'immense regret de ne pas avoir été présent pour lui tenir la main au moment de son dernier soupir, je me dis aussitôt que cela n'aurait rien changé ; mais ce regret, je le sais déjà, me poursuivra longtemps, même si Laurence m'assure que ce n'est pas un hasard si elle a choisi un moment où nous n'étions pas là pour partir, optant une dernière fois pour la discrétion.

Admettons.

Le docteur R., dans le couloir, nous présente ses condoléances, puis nous parle du départ prochain du corps vers l'institut médico-légal. Il n'y aura pas de réelle autopsie, mais des prélèvements sur le cerveau pour connaître la nature exacte de la maladie, origine familiale ou prion attrapé par la plus grande des déveines.

Prion, prions, jeux de mots d'une stupidité crasse.

La mort efface la vie à une vitesse incroyable, en quelques minutes le corps est tout froid, le teint cireux, la mort installée, comme si rongéant son frein depuis des semaines elle n'avait guetté qu'un signal pour s'épanouir en surmultipliée, à la manière d'un chien qui vous saute à la gueule. Un dernier baiser, non sans un frisson, un honteux réflexe de répulsion, et puis je m'assois dans le fauteuil, pour contempler une nouvelle fois le visage chéri en voie de disparition ; les larmes toujours absentes.

Une aide-soignante, fouillant dans l'armoire, nous demande comment habiller ma mère pour son transfert vers sa dernière demeure. Nous choisissons un pantalon plutôt qu'une jupe, un pull bleu ciel qu'elle aimait bien. L'aide-soignante range les autres affaires dans un sac qu'elle remet à Laurence. Tout se passe comme s'il fallait se hâter de libérer la chambre pour le suivant ou la suivante ; comme si la routine constituait le meilleur antidote à la douleur et au chagrin.

Après avoir signé un certain nombre de papiers, mon père appelle les pompes funèbres. C'est dur, me dit-il. Oui, c'est dur.

La porte de la chambre s'ouvre : la toilette est terminée. Nous rentrons pour nous recueillir, dernière visite avant l'ailleurs. Point final.

Puis, tous les quatre, nous descendons et sortons. Un froid soleil d'automne guide nos pas.

Plusieurs semaines ont passé, d'une âpreté inédite, d'une tristesse infinie, recouvertes d'une brume poisseuse et glauque. Il reste à présent à poursuivre, la vie bien sûr, mais aussi ce projet que la mort de ma mère n'a pas permis de mener à terme dans les délais. Se remettre à écrire, donc. Guère plus une torture qu'une partie de plaisir, juste un voyage entamé avec elle qu'il me reste à achever en orphelin, sans carte ni boussole, à peine une destination.

Par où recommencer ? Ni par la levée du corps, à laquelle mes enfants ont tenu à assister, ni par l'enterrement, que l'assistance nombreuse a trouvé particulièrement émouvant et qui s'est déroulé en application des consignes tacites données par ma mère à Annecy. Pas davantage par les courriers reçus par mon père ou moi, sinon pour en citer un, peut-être, ce mot d'un éditeur ayant perdu sa mère il y a quelques mois qui m'affirme que la mort d'une mère est un choc terrible pour son fils à quelque âge qu'il le reçoive. Je n'évoquerai pas plus mon déplacement au Venezuela, étrange dérivatif entamé le lendemain de l'enterrement de ma mère avec un passeport, quel symbole, délivré le 20 novembre, ou encore les fêtes de fin d'année, tout entières vouées à l'absente.

Non, outre que rien de cela ne présente un intérêt quelconque, j'ai trop longtemps contourné la difficulté pour tarder encore à l'affronter. *Les* difficultés, devrais-je dire ; voici venu le temps des sujets qui dérangent.

Un midi de 1980 que nous étions à table, Guillaume, alors âgé de seize ans et des poussières, s'est mis d'un seul coup à hurler qu'il fallait absolument lui donner à manger, faute de quoi il allait mourir sur-le-champ de *carence alimentaire*. Ma mère a eu beau lui rappeler que nous en étions au dessert, ce qui signifiait qu'il avait déjà eu droit à entrée, plat et fromage, rien n'y a fait, après que les hurlements eurent redoublé, accompagnés de coups de poing sur la table, il s'est levé pour ouvrir la porte du réfrigérateur et ingurgiter tout ce qui lui passait entre les doigts, poulet, fruits, charcuterie, à la manière d'un fauve dépeçant sa proie. Après quoi, toujours hurlant qu'on ne lui prêtait pas assez attention et qu'on désirait le tuer, il a monté quatre à quatre les marches menant à sa chambre, dans laquelle il s'est enfermé en claquant la porte.

Ainsi s'est manifestée pour la première fois la maladie.

Le médecin de famille appelé l'après-midi même a diagnostiqué

un surmenage, dû selon lui à l'angoisse ressentie par Guillaume à l'idée de monter sur scène lors de la représentation théâtrale qui devait être donnée par sa classe quelques semaines plus tard. Il s'est montré rassurant en prescrivant deux trois calmants anodins.

On a déjà fait plus pertinent, comme diagnostic.

Je garde un souvenir intact de cette journée, de la violence verbale inaccoutumée, de l'incompréhension et de l'inquiétude qui l'avaient accompagnée. Je revois en particulier mes parents en délibération dans le salon, mon père assis derrière son bureau, ma mère sur le canapé, essayant d'unir leurs réflexions pour savoir de quoi il pouvait retourner.

Il faut bien reconnaître qu'en ce qui me concerne je n'avais pas saisi toute l'importance de l'instant, pas fait un diagnostic plus juste que celui du médecin.

Le mal a un moment stagné. Guillaume a continué son année scolaire, paraissant un peu bizarre parfois, enfermé et soucieux, mais parlant de façon sensée, restant l'être plein de charme qu'il avait toujours été. Même si sa curieuse manie de se scruter dans la glace en tordant le visage et crispant les mâchoires avait de quoi inquiéter.

Il a obtenu une telle mauvaise note au bac de français que ma mère – en proie à une intuition, elle m'avait fait téléphoner à l'académie avant la réception du courrier officiel – a préféré lui dire que son devoir, trop illisible, n'avait pu être noté.

Après les vacances, il a commencé l'année de terminale dans un établissement privé, ce qui n'a pas eu l'effet escompté : au bout de quelques mois, incapable de suivre les cours, il a dû arrêter.

Tout a alors empiré.

Durant longtemps, lorsqu'on me demandait des renseignements sur ma sœur et mon frère, ce qu'ils faisaient comme travail et s'ils avaient des enfants, bref sur leur univers social, je n'osais pas parler de la maladie de mon frère, si ce n'est pour dire qu'il *glandait* un peu, qu'il avait des problèmes *psychologiques*. Et puis, petit à petit, au détour d'un regard ou d'une conversation, d'un intérêt réel ou supposé, j'ai fini par me lancer, pas avec la terre entière, il ne faut

pas exagérer, mais avec quelques proches.

Ces lignes, aussi, pour ça : triompher à tout jamais de la honte.

Premières brisures, premières violences physiques. Mon frère, figé devant le poste de télévision, criant Vous ne comprenez rien, Lech Walesa c'est moi, puis se mettant à tambouriner contre l'écran ; jouant de la guitare à trois heures du matin, criant les paroles plutôt que de les chanter, réveillant toute la maison ; insultant mon père, le traitant de salaud, avant de lui balancer une droite appuyée. Une tension extrême s'est instaurée en quelques mois, nourrie de colères soudaines, d'un comportement imprévisible et de pensées méandreuses et insoupçonnables.

Et le nom enfin, ce nom qu'on a fini par lâcher après avoir tant cherché à l'enfouir, à le taire. Ce nom qui encore aujourd'hui me blesse, que des années durant je n'ai pu repérer dans un roman ou dans un article, une expertise ou un procès-verbal, sans un haut-le-cœur irrépessible.

Qu'on me comprenne bien. Il ne s'agit pas ici, après avoir dressé à ma façon le portrait de ma mère, de procéder à l'identique pour chacun des membres de ma famille. Ni de décrire mes rapports douloureux avec mon frère, cette histoire inachevée d'un amour impossible. Mais uniquement de comprendre ce qui a conditionné en durée plus du tiers de la vie de ma mère, ce à quoi elle s'est consacrée corps et âme jusqu'à la mort ; de décrire ce pire à côté de quoi la mort est un processus d'une douceur remarquable, une issue presque enviable.

Schizophrénie : *psychose caractérisée par une désagrégation psychique (ambivalence des pensées, des sentiments, conduite paradoxale), la perte du contact avec la réalité, le repli sur soi*, dit le *Petit Robert*.

Je ne sais si ma mère aurait admis que je parle de Guillaume. Sans doute aurait-elle eu une prime réaction de rejet, après quoi, peut-être, elle aurait approuvé. Il y a quelques années, je lui avais appris qu'un des personnages du roman que j'étais en train d'écrire – et qui n'a pas été publié – ressemblait à mon frère. Après m'avoir

répondu que cela la gênait, elle m'avait rappelé le lendemain en me disant que si vraiment je le sentais, s'il s'agissait là d'une sorte de thérapie, tout valait mieux qu'une censure factice.

Quant à Guillaume lui-même, je n'ose pas me poser, *lui* poser, la question. Sujets qui dérangent, ai-je dit.

Bon, là encore, je musarde, je refrène, c'est quand même plus facile la fiction, quand l'auteur a la certitude que ses personnages ne viendront pas après lecture pousser sa porte ou une gueulante, quand il sait pouvoir écrire en toute impunité.

Sauf que dans la fiction il convient de bâtir une histoire, de s'atteler aux méandres et aux rebondissements, d'imaginer les trahisons et les renoncements, les choix et les fuites, alors que là tout est déjà construit, prêt à l'usage, en sorte que la seule difficulté consiste à transcrire sur le papier cette matière première qui s'appelle la vie.

Scène de la vie quotidienne. Guillaume, allongé sur le grand lit de mes parents, lutte. Il faut m'aider, crie-t-il en se frappant la poitrine, il faut m'aider, il y a un monstre en moi qui veut me tuer, vous êtes tous horribles ! Il se tortille dans tous les sens, lâchant des râles de douleur, des sanglots de frayeur. Ahahah, au secours ! Ma mère et moi, accroupis sur lui, tentons de le rassurer en lui parlant et lui caressant le front, mais aussi de l'empêcher de (se) faire du mal en lui maintenant poignets et chevilles, car dans sa rage il donne des coups de pied et de poing à tout ce qui l'entoure. Elle n'en finit pas de durer, cette séance digne d'un exorcisme, elle l'use lui et nous, et quand enfin il se calme nous mettons longtemps à reprendre nos esprits, à retrouver une respiration régulière, à nous apaiser.

Pauvre frère, pauvre mère, pauvre de nous... Il m'est arrivé à plusieurs reprises d'entendre ma mère, se croyant à l'abri des oreilles indiscrètes, reprocher à la terre entière de nous – dans ce *nous* est bien sûr inclus mon frère – avoir envoyé cette épreuve. Qu'avons-nous fait pour mériter cela, avait-elle coutume de répéter, pourquoi cette punition ?

Je l'entends encore me décrire avec envie ces villages d'Afrique où, bien loin d'être isolés ou écartés comme dans les sociétés occidentales, les malades mentaux sont pris en charge par

l'ensemble de la tribu, grâce à quoi ils arrivent dans la plupart des cas à mener une vie quasi normale.

Très vite l'alternative s'est présentée.

D'un côté la mise à l'écart, l'hospitalisation dans un établissement *agréable* ad vitam aeternam incluant visite une fois par mois et lavage de mains, la facilité. De l'autre, l'affrontement du problème, le retroussage de manches, le dévouement, la solitude.

À l'instigation de ma mère, mes parents ont fait le choix du sacrifice. De l'amour, disait-elle ; comme on aime une femme fatale.

Il y a bien entendu eu des périodes d'hospitalisation, courtes en général, quelques mois tout au plus, à l'hôpital de Versailles et dans des cliniques privées, mais seulement en période de crise, quand il n'était vraiment plus possible de faire autrement.

Pour le reste, ma mère, ma mère, et encore ma mère. Prenant le scorpion – signe astrologique de mon frère – par les pinces, endossant en deux temps trois mouvements sa bure de pénitente, elle a décidé avec un cran admirable d'assumer le rôle qui lui avait été assigné par Dieu sait qui, transformant le malheur absolu en chance unique, tant il n'est pas donné à tout le monde d'avoir sur cette terre un bel os à ronger, une *mission* à accomplir.

Il a choisi la fuite. Tout refusé en bloc. La maladie de sa mère. Les visites à la clinique. Le dernier regard, quand la vie la quittait et qu'elle avait besoin de paysages connus à quoi se raccrocher, de bornes pour l'encadrer. L'enterrement, enfin. Il n'a posé aucune question. Tout à sa douleur, il ignore la nôtre. Bien plus, il nous accuse maintenant d'avoir fomenté la fin de ma mère, en quelque sorte de l'avoir assassinée.

Elle a tout essayé. Au début, elle a enrôlé un jeune psychologue. Séduisant, brillant, disponible – et aujourd'hui député UMP, comme quoi nul n'est parfait... –, il l'écoutait des heures durant, le sortait du contexte familial, jouait avec lui au tennis, cherchait pour lui des occupations voire des emplois.

Cela a duré plusieurs années, pendant lesquelles on a pu croire que tout était encore possible. Et puis, sans préavis, plus rien. Le

psychologue, je n'ai jamais su pourquoi, avait renoncé ; ma mère lui a voué une haine éternelle.

Immense sensation de vide. Un peu comme après un examen qu'on a bachoté des jours et des nuits, quand on se retrouve devant ses polycopiés avec la tentation de les rouvrir, sa table de travail avec la pulsion de s'y rasseoir, tout en sachant que cela serait inutile, que c'est trop tard, qu'il y a bien mieux à faire en attendant les résultats, boire un verre avec des copains par exemple ou se payer une toile.

Sauf qu'à cet examen final il n'y a jamais d'admis.

De temps en temps, il prenait à mon frère l'envie de s'évader de la maison. Alors il s'équipait de ses papiers, de sa carte de crédit, d'argent, de nombreux paquets de cigarettes, il mettait le tout dans un sac à bandoulière avant de claquer la porte sans dire où il allait. Parfois il revenait le soir même mais le plus souvent non, cela durait des jours et ma mère se retrouvait plantée devant le téléphone, recroquevillée, imaginant le pire, une agression dans la rue, un accident de la circulation, un malaise ou un suicide, à espérer entendre sa voix lui intimant de venir le chercher, à craindre un appel émanant d'un hôpital ou d'un commissariat. Elle ne vivait plus, alors, même Paul Newman lui proposant un dîner en tête à tête se serait ramassé une veste, même la meilleure des nouvelles concernant un autre de ses enfants lui était indifférente.

Il n'est jamais rien arrivé de grave, mon frère rentrant après chaque fugue comme si de rien n'était, sans un sourire ni une explication, pour aller à nouveau se planquer dans sa chambre. Mais ces journées d'inquiétude et d'impuissance, ces heures où elle s'imaginait que tout, d'un seul coup, pouvait basculer dans l'horreur, ont gravé en elle des fossiles de douleur, entrepris de la ronger en catimini.

Ces mots, fugue, s'évader, ne se sont pas présentés par hasard. Tels des clignotants du différé, ils sont là pour signaler où le bât a blessé. Pour mettre l'accent sur le fait que, à force de s'estimer unique dépositaire de l'intérêt filial, de préserver son fils et de le surprotéger, on fait de lui un adolescent perpétuel, de sa famille une horde d'ennemis, de sa maison une prison pas même dorée.

La critique est aisée, bien sûr. Tu narres tu narres, scribouillard de la mauvaise fortune, observateur indécent du tabou, tu te poses en donneur de leçons, en Monsieur Je-sais-tout, mais qu'as-tu fait au juste pour initier des mouvements inverses, qu'as-tu proposé si ce n'est laisser faire, t'éloigner, pour finir par te désengager ? Eh bien j'ai essayé, avec ma sœur, de faire passer l'idée que, si l'option choisie était on ne peut plus louable, il y avait peut-être d'autres manières d'agir, en particulier en le laissant plus souvent se débrouiller tout seul, en lui laissant la bride sur le cou. Mais c'était peine perdue, hurlement dans le désert. Nous ne vivions plus à la maison, ne subissions plus les disputes et les psychodrames, en conséquence de quoi nous avions perdu le droit à la parole. Toute libre opinion sur le sujet sonnait plus qu'une dissidence, pire qu'une aberration ; un crime de lèse-mère.

Elle a tenté de le faire travailler. Préposé aux écritures dans le journal de courses dirigé par mon oncle, commis dans une librairie, distributeur de produits publicitaires, il n'a jamais tenu longtemps.

Elle a tenté de lui faire rencontrer des gens, de le faire se distraire. Elle l'a inscrit à des leçons de conduite, des cours d'art dramatique, des stages de tennis, l'accompagnant et venant le rechercher chaque fois. Lui a présenté des jeunes hommes et des jeunes femmes, pour qu'il se sente moins seul, voire plus si affinités. Mais les leçons ont rarement dépassé la douzaine, et les amis qu'il a gardés étaient ceux de mes parents.

Secondée par mon père, elle a tout fait pour le combler. Il aime gratter la guitare, chaque fois qu'il en réclamait une nouvelle il était aussitôt pourvu. Il s'est essayé, plutôt avec talent, à la peinture ; on lui fournissait toiles et tubes à ne savoir qu'en faire. Il a toujours raffolé de la bonne chère ; elle l'a gavé jusqu'à plus faim de plats plus succulents les uns que les autres, y compris en dehors des repas, ils l'ont emmené aussi souvent que possible dans les meilleurs restaurants. Il fume comme un sapeur ; les cartouches s'entassaient dans les placards de la maison. Tout cela en don brut, sans attendre une réaction de gratitude qu'elle savait ne pas avoir la moindre chance d'obtenir.

Elle l'a conduit dans les cabinets de tous les professionnels des médecines parallèles, traversant l'Île-de-France, accomplissant des milliers de kilomètres, elle qui, je l'ai dit, n'aimait pas prendre le volant, pour l'amener voir kinés, ostéopathes, spécialistes de la relaxation, de la méditation, charlatans de tout poil et de toute condition, dans l'espoir que, peut-être, l'un d'entre eux apporterait à

son fils un semblant de bien-être ; en vain. Elle a même envisagé de partir avec lui à l'autre bout du monde, vers ces contrées d'Asie où paraît-il on sait guérir les incurables.

Oui, elle a tout fait. Pour leur plus grand malheur à tous les deux.

Guillaume a, à deux reprises, tenté de se suicider. Ou, à tout le moins, commis des actes pouvant s'analyser en tentatives de suicide. La première fois, il avait sauté par la fenêtre de sa chambre – cette même chambre où ma mère a passé ses dernières nuits avant l'hospitalisation –, au premier étage, pour atterrir sur le toit d'une voiture en stationnement, sans autre dégât qu'une lésion au genou. Plus tard, il m'a expliqué qu'il avait voulu démontrer sa capacité à marcher dans les airs.

La seconde fois, lui qui ne prenait ses médicaments qu'à contrecœur et qu'à force de débauches d'ingéniosité de la part de ma mère, avait avalé le contenu de trois ou quatre boîtes de comprimés. Cela s'était soldé par un lavage d'estomac.

Et, on l'imagine, par des crises d'inquiétude, de découragement et de culpabilité chez ma mère.

J'accumule, j'accumule. Cette horreur de Creutzfeldt-Jakob à laquelle ma mère a succombé, cette maladie qui sommeille durant des décennies, il me faut chercher si elle sort de sa torpeur comme ça, par un laid matin, au petit malheur la malchance, ou si au contraire c'est à l'humain qui l'héberge qu'il appartient, en conscience ou pas, de tirer la chevillette pour la laisser choir. Dans cette optique, il est certain que toute angoisse, toute douleur et toute difficulté sont *bonnes à prendre*, au sens où elles ont pu contribuer à son abandon aux forces du mal. Ce n'est pas moi qui accumule, en fin de compte ; l'accumulation, c'est elle qui l'a subie.

J'ai un peu parlé des hospitalisations, j'y reviens. Même s'il n'était pas question d'abandonner Guillaume, on peut penser qu'une hospitalisation de longue durée, dans un endroit agréable à des kilomètres de Versailles voire à l'étranger, aurait été de nature à contribuer à son épanouissement, à lui faire voir la vie sous un autre angle, à condition que mes parents, ma mère en particulier, aient accepté de ne pas le voir pendant des mois. Cette expérience nécessaire n'a jamais eu lieu, faute de réelle volonté de *couper le*

cordon.

Bien au contraire, toutes les hospitalisations ont été plus subies que choisies, effectuées en urgence, ce qui a eu pour conséquence qu'elles étaient toutes vécues comme une sanction et non comme une passerelle. Tu ne t'es pas bien comporté, mon fils, tu as tapé sur ton père ou sur ta mère, tu te montres incapable de communiquer sans être dangereux pour toi ou pour les autres, c'est très mal, ça, alors pour que tu le comprennes bien nous ne pouvons pas faire autrement que t'écarter, ce ne sera pas long tu verras, mais il faut ne t'en prendre qu'à toi-même. D'où la colère chaque fois que l'éventualité était évoquée, la révolte, et le recours indispensable aux policiers ou aux infirmiers pour l'embarquer manu militari.

En France, sauf danger pour les tiers, on n'hospitalise que ceux qui le souhaitent. À de très rares exceptions, mon frère ne l'a jamais souhaité. Et, en poussant la réflexion, ma mère non plus. Tout éloignement de son fils égalait tellement rupture, déchirure, amputation que le choix d'assumer s'imposait. À elle comme aux autres, en particulier mon père. Tout choix impliquant élimination, ma mère a fait celui de nous écarter tous, ou plutôt de nous *neutraliser*, comme pour mieux rester en tête à tête avec son fils.

Un jour qu'en voiture nous étions arrêtés à un feu, ma mère et moi, elle s'était mise à observer un groupe de lycéens à la sortie des cours, avec ce que cela comporte de tapes dans le dos, d'accolades, d'éclats de rire et de voix. Se tournant vers moi, les larmes lui venant aux yeux, elle m'avait confié combien il lui en coûtait de savoir que Guillaume, de ces sages et convenues agapes, était à jamais exclu.

Une de ses rares confidences. Un des rares moments où, baissant la garde, elle a laissé s'exprimer la mère blessée.

*Je voudrais écrire le mot rêver
Sur toutes les bouches des femmes aimées
Et faire jaillir nos sens et nos désirs
En un bouquet de sang et d'idéal.
Je voudrais déraisonner la raison
Et lui donner des ailes d'hirondelles.
Bleues, vertes, grises et émeraudes
Et les couleurs du ciel
Seront les lumières de tes paupières.
Là-bas il n'y aura pas de frontières
Je te tends ma main*

*En forme de cœur
Tu y sentiras mon désir et ma fleur
Et nous transformerons l'univers.*

Ce magnifique poème intitulé «Le désir et la fleur» est extrait du recueil publié par mon frère aux Éditions Saint-Germain-des-Prés en 1986. De temps à autre, d'un mot, d'un geste, d'une remarque, d'un sourire, d'un tableau ou d'une suite de vers, il a su donner à ma mère quelques gouttes de réconfort, quelques larmes d'espérance, telles des oasis inattendues dans l'étendue sans horizon de son chemin de croix ; cela fait des années qu'il n'a plus rien écrit ou peint.

La main en forme de cœur, c'est-à-dire la force de l'amour, peut diffuser du bonheur, à défaut, du bien-être, de la plénitude ou de la sérénité, faire comprendre l'inconcevable, connaître l'inimaginable, ressentir l'insondable. Elle peut aussi exclure, détruire, humilier, salir, enfouir ou perdre. Bref, conduire aux extrêmes des existences et des personnalités. Mais je ne crois pas qu'elle ait jamais réussi à faire basculer de l'autre côté du miroir.

Elle a quand même eu des velléités séparatistes. Après avoir couru les agences immobilières et parcouru les petites annonces, rencontré les propriétaires pour les classer dans la rubrique des «salopards» ou dans celle des «gens bien» afin d'estimer s'il était possible de les amadouer, elle lui a trouvé à deux reprises un studio à Paris. Cela aurait pu être l'occasion. Pour elle, d'affronter l'éloignement, et par là de mener avec mon père une vie plus conforme à celle des couples de leur génération ; de respirer et reprendre des forces. Pour lui, de quitter enfin la solitude familiale, de tenter de se débrouiller tout seul ; de se mesurer à la vie. Mais elle s'organisait pour le voir trois ou quatre fois par jour – comptons autant d'allers et retours depuis Versailles – au moindre des prétextes, retaper son lit, lui préparer les repas, s'occuper de son linge sale, faire ses courses ou le ménage, réduisant ainsi à néant toute la portée de l'expérience. Une nouvelle fois il n'a pas tenu longtemps, et pour cause : entre giron familial officiel et giron familial décentralisé, tout incite à choisir le plus confortable des deux.

À sa manière, trempée dans le fer et le velours, la vulnérabilité et la violence, l'amour et le rejet, une nostalgie empreinte de

détachement extrême, il a tenu bien fort les cordons du giron. Chaque sortie, chaque invitation, tout départ en week-end ou en vacances était subordonné à son accord final, n'était accepté qu'à la condition suspensive qu'au dernier moment il ne décide de tout gâcher, prétextant simplement qu'il n'avait plus *envie*. Alors il se terrait dans sa chambre, alors ma mère, maquillée et tirée à quatre épingles, la clé déjà prête à actionner le démarreur, décidait de renoncer au projet envisagé, au motif invoqué qu'il serait périlleux de le laisser seul ; elle allait se réfugier devant son poste de télévision, compensation futile, semblable ainsi à ces frustrés de l'affection qui croquent avec dépit dans des tablettes de chocolat ou empilent les mégots. On ne compte plus les anniversaires où mes parents ne se sont pas rendus, les rendez-vous manqués avec les plaisirs minuscules, et les amis perdus.

Leurs rapports ambigus et complexes, faits de leviers réciproques et alternatifs, de partage du pouvoir, m'ont toujours fait pensé à la relation du maître et de l'esclave, du prisonnier et du geôlier, à la différence près qu'ils étaient tout à la fois l'un et l'autre.

Les mégots s'entassaient dans ma mémoire anarchique. Mon frère, depuis l'adolescence, a toujours beaucoup fumé. Non seulement il allume une cigarette à la suite de la précédente, mais il n'est pas rare qu'il en grille plusieurs à la fois, oubliant celle qui se consume dans un cendrier ou sur une table, celle qu'il tient déjà dans ses doigts tout jaunis, pour s'accrocher aussitôt à une autre, à la manière du nourrisson rejetant puis attirant à soi le biberon. Il lui prend souvent la fantaisie de les jeter par terre, encore incandescents, en une inconscience mâtinée de mépris, et je revois ma mère, courbée telle une glaneuse, collectant dans sa main ces dangers potentiels, cherchant partout pour s'assurer qu'elle n'en avait pas oublié un sous une chaise ou derrière un canapé, petit périple parsemé d'humiliants confettis.

Un jour qu'il se trouvait en vacances en Angleterre, nous n'en étions alors qu'aux prémices de sa maladie, il avait ainsi mis le feu aux rideaux de sa chambre, raison pour laquelle la famille qui l'hébergeait avait décidé de le renvoyer chez lui sans délai. Depuis cet incident isolé, les flammes étaient devenues pour ma mère une hantise, une des justifications avancées pour expliquer qu'elle rechigne à le laisser seul à la maison, sans *garde-fou*, ne serait-ce que quelques heures.

Mes parents ont toujours eu beaucoup d'amis. Très liant, mon père a le don, par une remarque ou une boutade, un geste ou un jeu de mots, de s'attacher la sympathie du premier quidam venu, qu'il soit marchand de journaux, restaurateur, livreur de vin ou garagiste, y compris sur un lieu de villégiature. Il suffisait alors d'une invitation à boire un verre ou à dîner – ce qui mettait une nouvelle fois, on l'aura compris, ma mère à contribution – pour s'en faire un *ami*. Certains, attirés au départ par cette convivialité hors norme, par la générosité de ceux qui, sûrs de recevoir peu, n'hésitent pas à tout donner, déconcertés ensuite par ce climat étrange, tout tourné vers Guillaume, qui régnait non seulement à la maison, mais surtout dans la tête de mes parents, fait de nervosité, d'affirmations péremptoires et de raisonnements alambiqués qu'ils ne se sentaient pas l'envergure d'assumer, ont fui. D'autres, plus rares dans toute l'acception du terme, ont choisi de se dévouer à leur tour, se rendant disponibles pour discuter avec mon frère – façon pudique de décrire ce qui en fait signifiait surtout écouter ses monologues, se mettre à son diapason –, pour le distraire et le sortir ; ils ont rempli ce rôle plus ou moins longtemps.

Je pense en particulier à l'un d'entre eux, Joseph, pourtant pris par des soucis professionnels constants, par une vie familiale intense, qui accepte, depuis plus de dix ans, de prendre en charge Guillaume, de se mettre à son service, avec une ténacité, une bonne humeur et une humilité dignes d'éloge. Qu'il en soit ici remercié.

Plus j'y pense et plus je me dis que ma mère a tout compte fait raté sa mort. Non seulement parce que nous n'étions pas là pour lui tenir la main. Mais aussi pour cette constatation : elle qui avait à n'en pas douter tant de lie sur le cœur, de recommandations à donner, de messages à transmettre, de jugements, peut-être, à porter, est partie sans avoir pu délivrer ces sentences, à la sauvette, comme la dernière de ces pirouettes dont elle avait le secret. Il y a quelques jours, mon père, avouant qu'il était incapable de se souvenir du dernier mot qu'elle avait prononcé à son intention, m'a demandé s'il en allait de même pour moi. J'ai dû confesser que oui, à mon grand regret, mis à part cette curieuse appréciation du couscous de sa belle-sœur, une sorte de jusqu'au-boutisme du dérisoire.

Non, ni sursaut, ni testament. Pas vraiment de *dénouement*.

J'ai acquis la conviction que c'est justement après avoir compris

qu'il n'y aurait pas, qu'il ne pourrait jamais y avoir de sauvetage pour son fils, de sorte que la croisade entreprise était vouée à l'échec, en raison notamment de sa vigueur déficiente, que résignée elle a décidé de s'en aller.

Autre confiance, un autre jour. Ce qui me donne la force de continuer, m'a-t-elle dit, c'est l'espoir qu'un jour les chercheurs trouveront le médicament miracle, celui qui permettra à ton frère de mener une vie normale. À l'affût de toutes les nouveautés en la matière, de découvertes de faces cachées du cerveau en traitements expérimentés en Suisse, elle se prenait à y croire chaque fois, m'envoyant, accompagnées d'un mot optimiste, les coupures de presse consacrées au sujet. On n'en entendait plus jamais parler.

Au début, tous les jours, elle espérait qu'il se produirait un miracle pendant la nuit, et que le matin nouveau lui apporterait un fils désenvoûté des tourments de la veille, son fils d'avant, avec ses belles bouclettes châtain foncé et ses yeux verts rieurs, lui assurant tout sourire que cela n'avait été qu'un mauvais rêve, une parenthèse de confusion maintenant refermée. Mais elle ne voyait surgir qu'un jeune homme de plus en plus enfoui dans la maladie, aux démons jour après jour plus envahisseurs.

Pas un hasard non plus si pour elle l'issue de secours était située dans son cerveau, si sa parenthèse à elle s'est achevée par la confusion.

Les médicaments, mon frère n'a jamais vraiment accepté de les prendre. De temps à autre, quand il se sentait lui-même *au bout du rouleau*, plus assez *structuré* comme il dit, il daignait se soumettre au chimique, suivre les prescriptions de manière régulière et dans la durée, et aussitôt, soit dit en passant, son état s'améliorait, rien de spectaculaire certes, mais une stabilisation de l'humeur et une atténuation des délires qui le rendait à nouveau fréquentable. Mais le plus souvent il feignait, jetant ou recrachant, rendant vains les trésors d'imagination qu'elle déployait pour les lui faire prendre à son insu, à savoir pilage et dilution sans merci.

Comme il lui fallait un cérémonial pour passer à l'acte, lié au fait qu'il tenait à montrer avec force détails qu'il s'agissait plus d'une

demande acceptée que d'un consentement mutuel, elle disposait les cachets sur une petite assiette, drôle de nature morte, l'assiette sur un plateau – en bois, peint en rouge et doré, je le lui avais rapporté d'Italie – associé à un verre d'orange pressée, et elle montait l'ensemble, y compris sur la fin, quand marcher était devenu un calvaire, pour le déposer devant la porte de sa chambre où il savait le trouver à son réveil.

Il y a chez moi des claquements bizarres. Tandis que j'écris, ils me parviennent d'en bas, parfois secs et brefs, parfois lourds et plus prolongés, inquiétants. Croyant d'abord qu'ils sont dus à une purge imparfaite, je descends passer en revue mes radiateurs pour constater qu'il n'en est rien, la fonte est silencieuse, docile, alors j'attends, l'oreille aux aguets, sur le pied de guerre, la salve suivante. Mais, de la même manière que le problème technique, pourtant avéré, ne se manifeste jamais quand le réparateur est là, ou que la douleur n'est jamais aussi aiguë en présence du médecin que dans la solitude d'un lit, plus aucun bruit ne se manifeste.

Rien d'autre à faire que remonter et bien sûr aussitôt, comme si quelqu'un dans l'ombre jouait avec moi au chat et à la souris, ça se remet à claquer, à craquer presque, à croire ma maison vivante ou *habitée*, ou encore en voie d'effondrement.

Me revient alors que ma mère m'avait prévenu. Une maison ce n'est pas comme un appartement tu verras, on y entend parfois des bruits étranges, des échos d'ailleurs, mais ne t'inquiète pas mon fils, à la longue on finit par s'habituer. Donc je ne m'inquiète plus et me remets bien sagement à mon ordinateur.

Nouvelle réunion chez le docteur C. à laquelle assiste cette fois Guillaume, amaigri, plus lucide, mieux que je ne l'ai vu depuis longtemps. Fidèle à une promesse qu'il aurait faite à ma mère je ne sais quand, mon père s'obstine à prétendre héberger son fils et s'en occuper en permanence, solution à laquelle ma sœur et moi nous opposons, d'une part parce que nous l'en savons incapable, tant au physique qu'au moral, sans compter l'état de leurs relations passées, de l'autre parce qu'il ne nous semble pas que ce soit là une bonne façon de préparer l'avenir, c'est-à-dire l'après, après la mort de mon père. Mon père argumente, les invectives fusent de part et d'autre, rien de concret n'est décidé.

Aucun de nous ne sort indemne de cette séance improvisée de

thérapie familiale.

Parmi les points qui nous inquiètent, ma sœur et moi, il y a un sujet que je n'ai fait qu'évoquer jusqu'ici sans oser l'approfondir, tant il serait plus aisé de le passer sous silence. Je veux parler de la violence.

De la violence physique.

Au moindre prétexte, un regard, un mot, une attitude, sans aucune raison à part une sensation, réelle en lui je le suppose, d'agression, sans autre justification que la licence conférée par la maladie, mon frère soudainement se mettait à frapper.

Fort.

C'étaient alors des claques bien pesées, des coups de poing un peu partout mais surtout au visage, des coups de pied au ventre ou aux cuisses, des objets lancés, des empoignades. Quand on saura que mon frère est doté d'une force physique hors du commun, corpulence doublée de rage, on mesurera encore mieux la nature de la douleur et du danger. Il y a même eu, parfois, des tentatives pour utiliser un couteau ou une paire de ciseaux, vaines heureusement.

Mon père et ma mère ont été tour à tour victimes de ces violences, à part égale je le crois. Sauf que, là où mon père nous en avisait aussitôt, ma mère avait au contraire tendance à les cacher, attitude qui dans ces statistiques odieuses permet mal d'appréhender la mesure exacte de son *chiffre noir* ; lorsque nous la voyions, une pommette enflée ou un œil au beurre noir, tuméfiée, humiliée, elle se contentait de dire qu'elle était tombée dans l'escalier ou qu'elle s'était cognée contre un meuble, explication entendue cent fois dans mon cabinet de juge, leurre qui ne trompait personne.

On parle souvent, à juste titre, des femmes battues. On commence à créer des associations pour les maris battus ou les enfants maltraités. On passe le plus souvent sous silence, pour ne pas dire par pertes et profits, les affres des mères battues.

Il m'est arrivé de faire des cauchemars teintés de cris et de sang, révélateurs de la crainte que j'avais, lorsque je savais mon frère en période de tolérance zéro, de me trouver d'un coup placé au centre d'un fait divers familial, PRIS DE FUREUR, IL POIGNARDE SON PÈRE ET SA MÈRE AVANT DE SAUTER PAR LA FENÊTRE, je les imaginais de chez moi ces manchettes potentielles, ces choux gras qui n'avaient rien d'illusoire.

Même s'il est incontestable qu'en mon frère, l'âge venant, la violence a décréu, même si c'est autant, je le reconnais, par égoïsme que par souci de protéger mon père, je souhaite tout faire pour éviter à l'avenir un drame toujours possible ; et enfin pouvoir dormir tranquille.

Mon ami Bernard m'appelle. Il s'enquiert de mon état d'esprit, veut savoir si je tiens le choc, si je surnage et si j'écris. Réponses respectives : ça va, oui. Nous convenons de dîner bientôt ensemble, et nous raccrochons.

Idée fixe de ma mère ces dernières années, et j'ignore la raison de cette focalisation sur lui, elle était persuadée que ce Bernard, qu'elle n'a jamais rencontré, n'existait pas. Qu'il s'agissait d'une création de ma part, une espèce d'alibi destiné à égarer les soupçons de ceux qui, peut-être, continuaient à m'observer. J'ai eu beau tenter de la dissuader à plusieurs reprises, de lui affirmer que Bernard était bel et bien un être de chair et d'os, elle s'est accrochée mordicus à cette croyance, encore à Annecy, alors que je lui disais que je m'apprêtais à passer une semaine de vacances en sa compagnie, elle m'avait écouté parler d'un air entendu comme si je refusais de la mettre dans la confiance, mystère jamais percé des rouages défectueux de ses méninges en berne.

Schizophrénie et Creutzfeldt-Jakob sont-elles liées ? Autrement dit, y a-t-il chez nous, gravée dans nos gènes, une espèce de stigmat, de marque indélébile, une altération invisible mais localisée du cerveau qui croupirait à l'état de latence pendant un certain temps pour d'un seul coup surgir, à un moment et sous une forme choisis par elle, pour alors tout grignoter puis ravager sur son passage, tel un Attila microscopique ? Tout serait-il ainsi joué dès la naissance, voire dès la conception, de sorte que le reliquat, éducation, rencontres, blessures, amours, joies et peines, ne serait que détail, épiphénomène seulement capable d'atténuer ou d'exacerber, peut-être d'accélérer ou de différer, mais en aucun cas de chambouler ou d'effacer ?

Une réponse affirmative à ces questions serait à la fois rassurante et déprimante. Rassurante, parce que de nature à déculpabiliser. Je me suis souvent demandé si la façon dont mes parents s'étaient occupés de Guillaume durant sa prime enfance, un effacement trop marqué de l'un et une attention étouffante de l'autre, avait influé sur le développement de sa maladie. Il est certain qu'en admettant cette

version des choses, cette absence au générique, on évacue toute responsabilité. D'où la déprime. Si l'acquis *ne sert à rien*, n'est d'aucun poids dans la sanction finale, à quoi bon se raconter des histoires, s'obstiner ?

Tout ça pour ça...

Il y a trois ou quatre ans, dans des circonstances qu'il serait hors sujet de raconter ici, j'avais fait la connaissance d'un homme d'origine roumaine, brun, charpenté, au regard perçant et au charisme impressionnant, on l'eût bien vu gourou, dont le métier consistait en l'accompagnement à la mort. Sachant se montrer doux et autoritaire, prévenant et persuasif, il n'avait pas son pareil pour rester les derniers mois, jour et nuit, au chevet des malades, leur donner nourriture et médicaments, leur raconter des histoires pour les distraire, les dorloter à la dure pour amoindrir leurs souffrances. Le tout dans la précision, la souplesse et la discrétion, un parfait *technicien*.

Comme il résidait en province et que la majorité de ses patients ou clients, je ne sais quel mot employer, habitaient en région parisienne, il se trouvait de fait dans l'obligation de passer une grande partie de sa vie sans voir les siens.

Ayant conçu l'idée, avec la mère d'une amie, qu'il pourrait prendre en charge mon frère, chez lui, dans sa campagne profonde, ce qui aurait cumulé les avantages de lui faire retrouver sa famille tout en éloignant Guillaume de la sienne, je l'avais présenté à mes parents.

Au début, tout le monde avait été emballé. Mes parents avaient été sensibles à son charme et à sa compétence, à sa manière inimitable d'inspirer immédiatement confiance, de nature leur avait-il semblé à tirer mon frère hors du puits. Lui, cet homme, outre le critère géographique, voyait d'un bon œil le fait, pour une fois, d'aider quelqu'un à vivre plutôt qu'à mourir.

Mais au bout de trois rencontres, il n'est pas venu au rendez-vous et n'a plus répondu à leurs appels. Afin d'en avoir le cœur net, j'avais réussi à lui parler. Pour l'entendre m'expliquer que son renoncement n'avait à voir ni avec Guillaume, ni avec la lourdeur supposée de la tâche, mais avec mes parents qui, selon lui, refusaient obstinément de lui abandonner les rênes, ne serait-ce que par intérim, de le laisser agir à sa guise.

Je ressentais quelque appréhension, je le reconnais, à évoquer mon frère. Maintenant, à me relire, je me trouve conforté dans l'idée que sans cette touche le portrait de ma mère n'aurait pas été fidèle, qu'il aurait alors été impossible de comprendre ce que furent ses douleurs et ses angoisses, son dévouement et son abandon, la dictature involontaire qu'elle a imposée et subie ; de percer à jour l'origine du refus.

Que va-t-il devenir ? Sans elle, ira-t-il mieux ou moins bien, vers le combat ou la désespérance ?

Ce que j'en ai marre, tu ne peux pas savoir ce que j'en ai marre ! Ton père et ton frère n'arrêtaient pas de me faire tourner en bourrique... Envie de tout plaquer et de les laisser se débrouiller tout seuls...

À quelques mots, lâchés comme par inadvertance – mais qui étaient peut-être volontaires, un signal de détresse à usage des compatissants – au détour d'une conversation, après s'être brûlée ou avoir fait tomber un plat, à quelques gestes, un soupir, une bouderie, une paresse, quelques signes infimes, un retard à l'empressement, un moins de spontanéité dans le rire, de naturel dans l'indulgence, on pouvait sentir poindre le renoncement. Pour autant, il n'y a pas eu de jour J, de passage de frontière, mais seulement un affaissement ténu au fil du temps, un glissement progressif, pareil à ces vieux qui peu à peu se voûtent sans s'en apercevoir.

Scènes d'enfance. Mon frère, alors âgé de cinq six ans, restant enfermé plusieurs heures dans la voiture, pour la simple raison que la maison de vacances à Hossegor, dans laquelle nous venions d'arriver, ne lui plaisait pas, et ma mère, plutôt que de le forcer ou de l'inciter à sortir, venant lui adresser des bisous à travers la vitre. Mon frère, à peu près à la même époque, debout sur la dernière marche de l'escalier, écoutant une kyrielle de compliments de la part d'une amie de mes parents, Qu'est-ce que tu es beau mon garçon, on dirait un ange, et remerciant ladite dame d'une paire de claques. Mon frère, vers dix ans, sautant en hauteur avec moi sur le stade municipal, et recevant sur le crâne – j'ai bien dit sur le crâne, je me suis souvent demandé si cet incident avait pu jouer dans ce qui s'est déclaré ensuite – un des deux poteaux en métal qui

maintenaient l'élastique, après quoi on avait dû lui poser plusieurs points de suture. Mon frère, alors que mon père nous avait emmenés en pèlerinage dans le village de Bresse où il avait gamin passé quelques années de guerre, refusant d'embrasser une vieille femme au motif qu'elle avait du poil au menton. Ma mère, déconcertée par les mauvais résultats scolaires de Guillaume, envisageant de le mettre en pension dans un collège privé, ce qu'elle n'a jamais fait. Mon frère, mangeant avec nous des escargots lors d'un déjeuner dominical à la maison, et tombant brusquement dans les pommes – on n'a jamais su pourquoi, et la raison alors invoquée, à savoir que l'escargot était brûlant, me paraît a posteriori sujette à caution –, ma mère lui jetant des trombes d'eau au visage sans effet sur son évanouissement qui a bien duré une minute, Guillaume ne finissant par reprendre conscience qu'après plusieurs claques – encore... – énergiques de mon père. Mon frère, jouant avec ma sœur et moi à des jeux de société, et allant trouver ma mère à tout bout de champ pour un oui ou pour un non, pour se plaindre de nous ou se faire féliciter.

Mélange d'accidents de la vie et de caractère bien – trop ? – trempé, de mauvaises réactions et de maladresses, ce bric-à-brac d'images, sans que je sache *de* ou *en* quoi, est sans nul doute révélateur.

Reçu une lettre d'une femme croisée au salon du livre de Toulon, soit quatre jours je le rappelle avant la mort de ma mère, qui m'écrit avoir lu dans mon regard beaucoup de tristesse. Ça ne compense pas les larmes manquantes, mais ça rassure.

Mon frère, depuis sa maladie, n'a plus jamais appelé ma mère Maman, contrairement à ma sœur et moi et à sa pratique antérieure, mais toujours Emma, comme s'il s'agissait là de la seule façon pour lui de revendiquer une autonomie, de marquer son territoire. Bien qu'elle ne m'en ait jamais parlé, je sais qu'elle a souffert de cette prise de distance, telle une dégradation.

La maison vibre encore des Emma ! impératifs balancés du deuxième étage, Emma je ne trouve plus mon briquet, Emma j'ai faim, Emma j'ai besoin de te parler, auxquels, où qu'elle se trouvât, quelle que fût son occupation du moment, elle se hâtait de répondre avec toute la bienveillance requise.

Cette impression d'avoir perdu son fils, cette certitude qu'il ne sera jamais comme il aurait pu être, comme il avait été, ce deuil impossible qui s'impose et se renouvelle tous les jours, qu'il convient de masquer en permanence, et l'amour pourtant, qui non seulement est là mais encore grandit, autre et pour cela sans prix, unique, cette maternité déviée je ne la souhaite à aucune mère.

Elle est debout, dans la pièce aménagée en buanderie. Elle repasse. Ses chemises, souillées de taches et trouées par les cigarettes. Ses caleçons, des fois qu'il accepterait de quitter celui qu'il porte depuis au moins huit jours. Ses pantalons. Ou alors non, elle n'est pas debout mais allongée, sur son canapé par exemple, en train de lire son quotidien préféré. Ou encore assise, à la table de la salle à manger, occupée à traiter son courrier. Debout, assise, allongée, peu importe : elle pense. À lui. À ce à quoi LUI peut penser. Dans sa chambre. À la vie qu'il mène, dans sa chambre, et qui n'est pas vraiment une vie. À ses fantômes. Ces voix qui lui parlent, qu'il est seul à entendre. Tous des horribles à vouloir me piquer mes inventions, à m'anesthésier. Se rendent pas compte que je suis le meilleur, le plus grand des acteurs, le plus fort des tennismen, le plus doué des guitaristes, Eric Clapton pas moins. Un génie. Me sucent mes forces, tous autant qu'ils sont. Se repaissent de mes cellules. Horribles. Comment je peux faire, moi, tout seul face à ces médiocres flics. Des rats. Mon visage fout le camp, pas moyen de le retenir. Trop beau. Veulent le séquestrer pour le cloner. Ces voix qui lui ordonnent. Bats-toi. Ne te laisse pas dépouiller. Ne te laisse pas approcher ni toucher. Hurle. Besoin de forces. Faut que je mange. EMMA !!!

Debout assise ou allongée, peu importe : elle pleure.

À part au début de son hospitalisation, lorsque les réflexes étaient encore vivaces, elle n'a pas eu un mot pour lui. Mon père, ma sœur ou moi, mon oncle et ma tante, des amis, des scènes du passé, oui. Mais son fils non. Comme si, en vue du dernier barrage, en prévision de l'éventuel décollage, elle avait voulu se délester, se défaire de tout ce qui pouvait l'entraver. Comme si c'était la condition sine qua non de son passage vers l'au-delà. *If*. Si tu sais te détourner de tout ce qui ici-bas captait ton corps et ton âme, de tout ce qui te retenait d'être toi, si tu sais te libérer, tu seras une femme, ma mère.

À la lecture de ces lignes, on pourrait croire que je suis trop dur avec mon frère, que je suis imperméable à la compassion. Alors quelques phrases, peut-être, en guise de plaidoyer pro domo. Ce frère avec lequel je m'entendais si bien, avec qui j'avais tant d'atomes crochus, le sport, la musique, les arts, qui fut le confident de mes espoirs et de mes envies, de mes premiers émois sentimentaux, le complice de mes fous rires, l'initiateur de mes résistances, ce frère pour lequel j'aurais couru le monde et encouru les pires dangers, moi aussi je l'ai perdu.

Loin de lui reprocher sa maladie, cette flèche au curare qui l'a terrassé en vol, de lui tenir grief de la violence et des délires, qu'il a subis au premier chef, de dénier sa situation de victime, je ne peux manquer cependant de lui en vouloir pour la peste qu'il a laissée se développer et qu'il a même, dans une certaine mesure, contribué à propager, pour l'obsession fatale dont il fut, plus que l'acteur, l'objet et le sujet.

Car je reste persuadé qu'en dépit du mal, gardant à travers lui une certaine lucidité, à l'instar de ces lames de stores laissant filtrer la lumière, il s'est tout à fait rendu compte des tâches que d'autres que lui – en particulier *une* autre – devaient accomplir à sa place, de ce tiroir-caisse affectif qu'il avait instauré, du *bénéfice* qu'il pensait tirer du déséquilibre de la situation, de cette domestique en quoi il avait mué ma mère.

C'est injuste, sans doute, froid et sec comme un blindage. Mais c'est. Et qu'on ne vienne plus me parler d'amour.

Scènes de vie adulte. Défiant la circulation, il traverse une avenue sans se soucier des voitures qui filent et qui doivent piler pour l'éviter, de ma mère qui, sur le trottoir, l'observe et tremble. Pris d'un subit dégoût, il quitte un restaurant en hurlant, obligeant ma mère à endurer les moqueries pour courir à sa suite. Lors d'un buffet à la maison, ayant en face de lui un homme de petite taille, il lui demande tout de go s'il s'accorde avec lui sur le fait que tous les petits sont des gens haineux. En plein milieu d'un dîner, il reproche à ma mère de n'inviter que des convives d'une laideur insupportable. Ouvrant un paquet contenant un cadeau choisi avec soin par ma mère, le regardant à peine, il le jette au sol en lui reprochant de ne pas connaître ses goûts.

Et tant d'autres... Mais remuer le couteau dans la plaie fait mal

tout autant à celui qui remue.

Mon père aussi, bien sûr, a subi le quotidien de ces humiliations. Néanmoins, arguant de l'antagonisme entre son fils et lui, se réfugiant le plus souvent derrière le souci prétendu de ne pas mettre d'huile sur le feu, derrière son souhait à elle de refuser tout intermédiaire, toute interférence, il n'est qu'en de rares occasions monté en première ligne.

Souvent, quand il faisait preuve d'un pessimisme fataliste, genre On n'aurait pas dû le laisser aller faire ça tout seul, ou Ça ne sert à rien de lui organiser tel rendez-vous auquel de toute façon il ne se rendra pas, quand il entretenait la flamme de doute en elle, cette flamme refoulée qui ne demandait qu'à s'épanouir en un gigantesque feu de peine, elle le rabrouait en lui disant qu'à parier sur l'échec on finissait toujours par l'attirer.

Écrire sur ma mère est je m'en rends compte une façon non de la ressusciter mais de la maintenir en vie, je l'imagine penchée sur mon épaule en train d'opiner ou de s'émouvoir, de m'approuver ou de me maudire, mais semblables à des vases communicants ces phrasés de perfusion m'épuisent.

Cette formule qui me vient à l'esprit, *vie artificielle*, la caractérise et en même temps est à l'opposé d'elle, artifice comme feu ou comme dol, comme lumière ou paradis, arbitraire ou contrainte. Rien n'était faux en elle, et pourtant toutes ces manœuvres qu'elle a dû utiliser pour le maintenir à niveau, tous ces principes avec lesquels elle a dû transiger... Dans la mesure où nous déployons tous force et énergie, imagination et labeur, pour créer des règles, des besoins, des envies qui n'étaient pas au départ spontanés, qui ne s'imposaient pas, dans la mesure où nous éprouvons de la difficulté à distinguer l'accessoire de l'essentiel, le naturel du fabriqué, on est fondé à se demander si toutes nos vies ne sont pas, après tout, que des vies artificielles.

Plus ou moins agitées et remplies, utiles ou vides, plus ou moins *vies*. La sienne ressortait de la catégorie des plus. Guillaume, donc, dont je crois avoir fait, sinon le tour, du moins une évocation suffisamment explicite. Et puis le reste. Le reste : autre sujet qui

fâche. Pas les miens, cette fois. Ceux du camp d'en face. Ces *artificiers* qui, parce que je les gênaï, ont œuvré pour trouver en permanence des bâtons à me mettre dans les roues, sans savoir... non, pas sans savoir, ce serait trop facile, évitons les absolutions hâtives, en sachant donc, en pressentant du moins, que chercher à m'atteindre était un bon moyen de faire du mal à mes proches et donc à elle, de la blesser par ricochet. Je veux parler de ma vie professionnelle, de l'affaire des HLM de Paris, qui par la médiatisation qu'elle a entraînée, les rebondissements qui l'ont jalonnée, a constitué pour elle une nouvelle *exposition*.

Je ne vais pas revenir en long et en large sur cette affaire, ceux qui ont lu mon livre *Sept ans de solitude* en connaissent déjà ma version, mais pour juger l'effet de ses interférences il est indispensable de savoir au minimum de quoi il s'agit.

En février 1994, j'ai été saisi d'un dossier concernant de possibles malversations au sein d'une société de BTP du Val-de-Marne, qui m'a entraîné, d'interrogatoires en auditions, de commissions rogatoires en perquisitions, de découvertes en constatations, à mettre en examen le maire de Paris et à convoquer un jour dans mon bureau le chef de l'État en qualité de témoin. Au bout de moult péripéties, j'ai fini par être dessaisi de ce dossier qui a chamboulé ma vie. Et la sienne.

«Après sept ans, je ne sais toujours pas si ça a été une chance de m'occuper de cette instruction, ou un malheur. J'ai vécu, croisé beaucoup de gens, échappé à la médiocrité, aux jours qui se suivent et toujours se ressemblent. Mais j'ai aussi stressé, reçu plus de coups que n'importe quel juge avant moi ; vieilli», ai-je écrit dans le livre ci-dessus cité. Pour ma mère, il en a été de même. Fièvre d'avoir un fils auquel certains reconnaissaient courage et compétence, en lequel certains même lui ont avoué s'être identifiés, satisfaite de ce dérivatif venant à point nommé, c'est-à-dire à un moment où sa foi peut-être commençait à s'émousser, prenant, nul besoin de le préciser, fait et cause pour moi, elle a aussi beaucoup souffert et beaucoup tremblé, de sorte que ce n'est pas aller vite en besogne que d'affirmer que cette affaire, contribuant à achever de l'user, a précipité sa fin.

On m'objectera que le souffle judiciaire emporte volontiers ceux qui s'y trouvent mêlés même de façon indirecte, conférer le drame

permanent et quotidien vécu par les parents des victimes ou par ceux des criminels, qu'il en va de même avec la tempête médiatique qui balaie ceux qui sont dans sa ligne de mire, sans aucun souci des dommages collatéraux, et que c'est comme ça, on n'y peut rien, pas de quoi fouetter un chat ou s'offusquer.

Certes. Mais en l'occurrence, en l'espèce comme disent les juristes, tout ce qui s'est produit est survenu sur un terrain déjà miné, constituant en quelque sorte le pompon, une cerise amère sur son gâteau empoisonné.

Me revient en mémoire une conversation récente avec un journaliste spécialiste en faits divers qui, pour illustrer son propos selon lequel les protagonistes des affaires les plus macabres ne sont en général pas très difficiles à convaincre de livrer leurs confidences, m'a raconté que la mère d'une victime de meurtre rencontrée par lui il y a peu, après avoir évoqué son chagrin et sa douleur, a conclu leur entretien par cette phrase marquante, lâchée comme un sanglot : Au moins, il y aura du monde à mon enterrement...

Du monde il y en a eu, à l'enterrement de ma mère. Mais, passé le réconfort de savoir que la défunte était appréciée ou aimée, je ne perçois pas bien ce qu'au fond cela change.

Au début, ma mère n'était pas mécontente. Sa sœur Rosette un jour lui avait dit en parlant de moi, qui n'avais à l'époque même pas quinze ans, que ce serait bien si je devenais plus tard *juge rouge* – on ne parlait pas encore de *petit juge*. D'où sa satisfaction à constater non seulement que son fils allait sortir de l'anonymat, mais qu'en plus ce serait pour la *bonne cause*, c'est-à-dire pour elle en tapant du bon côté, en me retrouvant de fait dans le camp des plus faibles. Mais cette satisfaction n'a été que de courte durée.

Dès qu'elle a compris jusqu'où pouvait remonter ce dossier, elle a pris peur. Connaissant les pratiques de toujours de certains, elle a tout de suite intégré qu'ils allaient employer les grands moyens indispensables à leur survie politique. En particulier décortiquer ma vie afin de dénicher le talon d'Achille qu'il suffirait d'agripper pour me désarçonner. Or pour elle pas de doute, ce maillon faible, elle en

frémissait rien qu'à y penser, ce maillon faible, ce n'était qu'un sursis, ils allaient vite trouver, ce maillon faible existait et c'était de toute évidence Guillaume.

À imaginer dans quel traquenard pouvait sombrer son petit dernier, quel piège ils allaient monter dans lequel, aveugle comme il était, il se dépêcherait de tomber, un vol dans un magasin, une femme vénale placée sur son chemin, un quidam qui saurait décupler sa violence, un peu de poudre disposée dans sa poche, à concevoir à leur place ces chausse-trapes potentielles, elle ne pouvait que courber l'échine en attendant l'heure critique.

D'où son soulagement paradoxal lorsqu'un beau jour, peu avant Noël, mon beau-père s'est retrouvé en garde à vue. S'ils s'en prenaient à lui, peut-être épargneraient-ils son benjamin.

Le soupir a été éphémère. D'abord parce que ce coup n'était sans doute que le premier d'une liste qui en comporterait, elle en était certaine, beaucoup d'autres, à échéance et de portée variables. Ensuite parce que cette histoire, avec la précipitation de la rupture de mon couple qu'elle a entraînée, a fait naître une foule d'autres risques.

Le fils aîné, redevenu célibataire, pouvait se mettre à sortir, à boire, c'est lui qui se placerait à la merci des premiers venus, la nuit, l'alcool, les femmes, quelle horreur, il n'était pas habitué, allait s'en trouver grisé, colombe égarée au pays des vautours, de quoi tendre les verges pour se faire battre, s'offrir à la mauvaise réputation, oui, pas de doute, le danger irait croissant.

Elle m'avait envoyé un petit mot sur lequel, me prescrivant de faire attention, elle insistait pour que je mène, je cite de mémoire, une *vie de moine* pendant quelques mois, le temps de laisser passer l'orage.

Je ne sais pas du tout, ou quoi qu'il en soit je ne me pose la question qu'à présent, à l'époque pris dans la tourmente elle ne m'avait pas effleuré, ce que ma mère a pu penser de la façon dont ma vie privée avait été ainsi jetée en pâture, quels furent ses tourments et ses reproches, dirigés vers elle ou moi.

Le lendemain de cette foudroyante interpellation, Eva Joly, que je ne connaissais pas jusqu'alors et qui, dans un élan solidaire, m'avait

invité à déjeuner, ce dont je lui ai toujours su gré, m'a conseillé de me réfugier dans ma famille, seul cercle de nature, selon elle, à s'y recroqueviller pour ensuite retrouver vigueur et volonté.

Chaque étape qui a suivi a été une montagne. Oui, pour elle, j'aurais peut-être dû passer la main...

Qui dit recherche de maillon faible dit aussi filatures, écoutes, photos, harcèlement, sur l'objectif mais aussi son entourage. Quand ma mère m'avertissait d'être vigilant pendant mes déplacements, mes conversations, de me méfier de mes fréquentations, c'est bien sûr pour moi qu'elle s'inquiétait, parce que, disait-elle, s'il m'arrivait quelque chose elle ne s'en remettrait pas. Mais c'est aussi pour elle.

Afin de pouvoir à peu près mener une vie normale, j'avais pris le parti de ne pas être obnubilé par les contraintes, de faire comme si. Mais ma mère, elle, comment a-t-elle réagi ? Elle qui passait des heures au téléphone – lorsqu'on composait son numéro il sonnait neuf fois sur dix occupé – à consoler et à se défouler, a sans doute été dans l'obligation de se refréner, de modifier son rapport à ce ballon d'oxygène.

Je la vois frémir avant d'ouvrir la porte de la maison, de crainte d'un cambriolage ou encore pire. Je la vois se retourner dans la rue, en allant faire ses courses, pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie. Je la vois, elle qui *sentait* beaucoup les choses, qui respirait au rythme de ses intuitions, traquer le danger et échafauder le drame. Je la vois créer les ombres dont elle aurait peur.

Je la vois maintenant. Mais à l'époque, tout à mes rencontres et à mon enquête, concentré sur mes projets et mes stratégies, tentant en vain de démêler l'écheveau de ma vie, je ne la voyais pas.

Ma mère *consolait*. Toujours à l'écoute, s'intéressant vraiment aux problèmes des autres, à la différence de ceux, nombreux, qui ne savent prêter en toute occasion qu'une oreille distraite, voire une oreille bouchée, elle a souvent été choisie comme confidente. On l'appelait pour tout, une difficulté professionnelle, un souci affectif, un mal-être relationnel, on lui demandait conseil et avis, et à tous elle consacrait des heures sans compter pour disséquer et rassurer. Pas seulement parce que les malheurs des autres, rompant votre isolement car montrant que vous n'êtes pas le seul à souffrir, vous

font plus de bien que des dizaines de cachets de vitamine ; par véritable besoin de donner.

Chaque fois qu'elle tentait de m'avertir, Prends garde à toi mon fils, et que, croyant désamorcer, je jouais au fier-à-bras ou au blasé, C'est pas grave maman je m'en moque, je lui faisais du mal.

Chaque fois que, pour la distraire, je lui racontais ces conversations téléphoniques interrompues par l'irruption d'un tiers, ces filatures détectées, ces photos qui circulaient, je donnais du tonus à ses ombres.

Chaque fois que je l'informais que cela risquait de *bouger* dans la semaine à venir, je musclais ses frémissements.

Chaque fois qu'elle me voyait tendu, comprimé dans mes pensées, pas forcément bien dans ma peau, elle souffrait à ma place.

Au lieu de réduire le néfaste de l'empathie, je l'ai alimenté.

Mais rien n'est simple. Quand une interview de moi passait à la télé ou dans un journal, ce qui me laissait pour ma part, sinon de marbre, en tout cas *froid*, elle exultait, tant pour elle la notoriété était une forme de réussite, un moyen d'existence. Elle était la première à m'appeler après une émission, à me donner ses impressions de lecture, à me reprocher de ne pas avoir cédé à une sollicitation. Souvent, il m'est arrivé d'avoir à déployer des tonnes d'arguments pour lui démontrer qu'il était sain d'éviter de trop en faire, que la force est aussi la faculté de savoir se taire.

Et alors, c'étaient encore des souffrances, nées de l'impression que je faisais tout pour *passer à côté*.

Le sexe faible, je n'ai jamais considéré qu'il puisse s'agir des femmes. Que d'actions d'hommes qu'on pourrait croire mûrement réfléchies, dirigées vers un but précis, animées par une motivation solide, l'argent, le pouvoir, l'idéologie, l'ego, et qui ne sont en fait que décidées par une femme, actionnant tout dans l'ombre, entreprises grâce ou à cause d'une femme, pour la séduire ou lui déplaire, lui prouver sa valeur ou se montrer digne d'elle, lui faire envie ou éprouver des regrets, s'en faire aimer ou désirer, ou encore se venger d'elle !

Le fameux *Cherchez la femme*, et là l'opinion le cède à l'expérience,

ne concerne pas, tant s'en faut, que les meurtres, qu'ils soient passionnels ou mus par l'intérêt, mais bien la majeure partie des délits, vols, escroqueries, violences, infractions financières qu'il m'a été donné d'instruire en tant que juge.

Au premier rang des femmes, il y a les mères...

Toute mère normalement constituée, quand elle entend dire du mal de son fils, a une seule envie, sortir ses griffes pour rentrer dans le lard de l'interlocuteur, à tout le moins lui démontrer, sentiment à l'appui, qu'il est dans l'erreur, l'injustice ou l'approximation. Mais lorsque la critique a lieu sur la place publique, qu'elle émane de surcroît d'une personne jouissant de la considération de tous ou d'une réputation établie, et qu'enfin celui qui vilipende se trouve hors de portée, elle ne peut, cette mère impuissante, que subir les dégâts et souffrir en silence.

Quand des avocats, des députés, des ministres m'ont injurié, traîné dans la boue, mettant en doute ma compétence ou ma neutralité, relayés en cela par certains journalistes – représentants d'un métier qu'elle continuait, par-delà les années, à vénérer, même si elle n'entretenait aucune illusion sur certains de ses confrères –, ils ont accru en elle un sentiment de dégoût.

Il faut dire qu'elle les traquait, ces petites phrases assassines, pas un entrefilet, pas une brève ne lui échappait, dans un souci d'exhaustivité confinant au masochisme elle repérait tout – assistée dans cette tâche par quelques *amis*, du style de ceux qui vous veulent du bien – et si elle m'en rapportait certaines il est vraisemblable qu'elle en a gardé d'autres pour elle.

Lorsque mon père – qui lui aussi a souffert, ce n'est pas parce que je suis concentré sur ma mère que pour autant je vais nier ses états d'âme – me conseillait de ne pas rester sans réagir, m'enjoignant de faire parvenir sur-le-champ des papiers bleus – ainsi surnomme-t-on les assignations – à mes détracteurs, il ne faisait, sans s'en rendre compte, qu'amplifier l'onde de choc.

J'ai pour cette raison, à deux exceptions près, toujours refusé ces attaques en justice, seules réponses à la disposition du juge s'il ne veut pas entamer une polémique par médias interposés. Mais, là encore, rien n'est simple. En ne faisant rien, en traitant les calomnies par le mépris, j'insinuais en elle l'idée qu'il y avait peut-être un fond de vérité dans les critiques émises.

Il n'y a que la vérité qui blesse. Pas de fumée sans feu. Qui ne dit mot consent. À cœur vaillant rien d'impossible. Il faudrait qu'un jour je dresse la liste de tous ces proverbes à deux balles qui propagent des idées dangereuses, parce que trop superficielles ou carrément fallacieuses.

Mon père n'a pas touché aux affaires de ma mère, rien fouillé, rien trié, rien jeté. Je ne sais s'il compte laisser ça *en l'état*, jusqu'à la fin, ou s'il projette au contraire de s'atteler à cette tâche un peu plus tard, une fois évaporées les brumes du deuil. Pénétrant dans la maison où tout est exactement comme avant, on ne peut s'empêcher de croire un bref instant qu'elle va resurgir dans la minute, en pestant et souriant comme à son habitude, ce qui est sans doute l'effet recherché ; parfois, me dit-il, il l'entend lui parler.

Plusieurs fois, à la clinique, ma mère m'a dit avoir entendu du mal de moi à la radio, ajoutant qu'il fallait absolument que je me procure la cassette de l'émission pour être en mesure de contre-attaquer. Or, si elle avait bien à sa disposition un petit poste, à côté de son lit, sur la tablette, elle ne l'écoutait jamais.

Des gens l'appelaient pour me faire passer, à travers elle, des messages. Qu'il fasse bien attention, là où il s'apprête à mettre les pieds, c'est périlleux. Mais enfin, pourquoi s'acharne-t-il, il n'a rien de mieux à faire dans la vie ? Vous le savez aussi bien que moi, chère Emma, ceux-là, ils sont prêts à tout. Qu'il ne s'aventure surtout pas en Afrique, il risquerait d'y perdre la vie !

Les conseillers ne sont pas les payeurs. Ce proverbe-là, pour me démentir, tient la route. Chaque fois qu'elle recevait un de ces conseils, c'est elle qui payait cash, en nature, rubis sur l'ongle. Plus une partie à terme.

En voilà une bonne question : pourquoi me suis-je *acharné* ?

Dialogue extrait du livre de Denis Robert, *Pendant les «Affaires», les affaires continuent*, publié par Stock en 1996 :

«—Dans le fond, t'es pas fatigué de tout ça ?

- Si.
- *Pourquoi tu continues ?*
- *J'ai l'impression que si je ne le fais pas, personne le fera.*
- *Tu te sens investi d'une mission ?*
- *Ouais, c'est un peu ça...*
- *Et c'est quoi, le but du jeu ?*
- *Ben, rendre ce monde un peu meilleur.*
- *Qu'est-ce que tu peux être con, mon pote !»*

Ouais, c'est un peu ça. Sauf qu'il ne s'est jamais agi de mission, pas plus de se croire irremplaçable, simplement un peu plus coriace que les autres, un peu plus déterminé à aller au bout du dossier qu'on m'avait confié, faute de quoi j'aurais été indigne de mon métier, de mon métier d'homme veux-je dire ; incapable de plus jamais me regarder dans la glace.

Et que, la contagion de la fatigue, j'étais loin d'en imaginer l'ampleur.

Le désaveu des collègues, je crois bien que ce fut le plus dur à supporter pour elle. Passe que des politiques, se sentant visés, s'insurgent. Que des avocats, de parti pris, fassent mine de s'indigner. Que des journalistes, s'estimant dépossédés ou prêcheurs dans le désert, s'agitent. Mais que d'autres magistrats, sans mobile apparent, critiquent dans un arrêt l'analyse juridique de son fils, partant sa compétence professionnelle, voilà qui ne pouvait être qu'intolérable, au sens propre *insupportable*.

Les affaires de ma mère. Je m'aperçois à l'instant n'avoir rien d'elle, pas une montre, un stylo, un vêtement, rien, à part ses mots – j'en ai retrouvé un second dans un carton, elle m'y faisait part de ses commentaires après avoir lu mon manuscrit des *Bouillottes* – que je relis de temps à autre quand je me trouve en manque de cafard, et ces épis de blé qu'elle m'avait offerts autrefois, qui paraît-il portent bonheur et me narguent du coin d'une étagère, rien donc pour me rappeler ses mimiques ou son odeur, un épisode touchant ou comique, pour garder à usage de soi et des générations futures.

Pas d'aide-mémoire.

Ça se fait de plus en plus. Sentant sa fin venir, on pose sur le papier, à moins qu'on les narre devant un magnétophone ou encore qu'on les dicte à un ami ou à un secrétaire, les événements majeurs de sa vie, les hommes ou les femmes qu'on a aimés, les métiers qu'on a exercés, les rencontres qui en ont incurvé le cours, deux ou trois réflexions bien senties, après quoi on met en ordre, on porte le manuscrit à un imprimeur pour qu'il le tire à une dizaine d'exemplaires, un pour chaque branche de la famille, et l'essentiel est sauvegardé, chaque filleul ou petite-fille pourra, s'il ou elle est intéressé(e), connaître un peu mieux cette vieille femme indigne dont on lui a parlé lors d'un mariage ou d'un enterrement.

Ce qui fait l'unicité d'une vie, et peut-être son prix, ce ne sont pas des prises de position ou des coups d'éclat, des actions ou des abstentions, mais leur influence sur les *suivants*, leur rapport au contexte.

Unicité. Ressembler à tout le monde. Je me souviens d'un long éclat de rire de ma mère, un éclat de rire dont les réminiscences me font du bien, me *débarrassent* rien qu'un instant des pensées morbides nées de l'écriture. Feuilletant un livre rassemblant des photos de stars, elle était tombée sur un cliché d'Elizabeth Taylor, vieille, usée par l'alcool et par les hommes, laide et bouffie, n'ayant gardé de sa jeunesse que ses beaux yeux dévoyés. Ce qui avait déclenché son hilarité, ce n'était pas la photo, mais sa légende : *À une époque, toutes les femmes rêvaient de ressembler à Liz Taylor. C'est maintenant chose faite.*

Les roulements de tambours médiatiques étaient pour elle des coups de poignard. Quand mes parents découvraient en regardant la télé ou en écoutant la radio que je me trouvais au même moment en Suisse ou en Corrèze, au siège d'un parti politique ou à Matignon, si mon père se focalisait avant tout sur son impact pour la suite de l'enquête, ma mère, passé le premier mouvement de satisfaction, anticipait les ennuis à venir.

Lorsque j'ai été dessaisi, elle a dû pousser un immense soupir de soulagement. Mais quand, quelques jours plus tard, je lui ai fait part de mon souhait de prendre du recul avec la magistrature, elle a

insisté pour qu'il s'agisse d'une mise en disponibilité plutôt que d'une démission. Elle me voyait déjà, abandonné de tous, faisant la manche à la sortie du Palais ou tétant un litron de rouge sous un pont.

Si elle avait tendance à relativiser toute mauvaise fortune, insistant sur le fait que d'un mal sortait souvent un bien, son parallélisme de pensée impliquait que, pour elle, tout événement positif recelait en germe une nouvelle épreuve.

Tout va bientôt s'arranger pour Éric, a-t-elle confié à mon père le lendemain de son hospitalisation. Prenons-en acte. Mais que cela signifie-t-il au juste, sortir du rang, ou le réintégrer ?

Comme tout s'entrecroise, comme *tout se tient*, un mot encore. Il est certain que Guillaume a lui aussi été traumatisé par ma soudaine notoriété. Il a toujours quitté la pièce lorsque ma bobine apparaissait à l'écran, repoussé les magazines reproduisant une photo de moi, n'a jamais lu mes livres. La rivalité, toujours présente entre frères et sœurs, a ainsi trouvé un biais pour s'exprimer, pour se cristalliser, faisant de moi le conformiste, le matérialiste, le *normal* par opposition au rebelle, au marginal et à l'idéaliste, traits qu'il s'attribue. Pour résumer disons que dans sa tête il y avait le riche d'un côté et le pauvre de l'autre.

L'accentuation de la tension qui s'est ensuivie n'a bien sûr pas échappé à ma mère. Elle n'a pas été pour rien dans les sentiments ambigus qu'elle a toujours éprouvés vis-à-vis de mon enquête – j'allais dire *de moi*.

Illustration. Lors d'une fête organisée pour l'anniversaire de mon frère, je devisais de façon agréable avec une charmante jeune femme, championne d'athlétisme, quand ma sœur, envoyée en émissaire par ma mère, est venue me trouver un peu gênée pour me demander de m'éloigner d'elle, de cette amie réservée, qu'elle le veuille ou non, à Guillaume.

Autres exemples. Un article consacré par *Livres Hebdo* à la sortie de *Sept ans de solitude* avait révélé ce que ce titre devait à ma mère. Quand je lui en avais fait part, je l'avais sentie à la fois flattée que

j'eusse ainsi rendu à César, et troublée qu'on parlât d'elle. De même, une allusion à l'un de ses coups de fil, lors d'un reportage qui m'était consacré par *France-Soir*, le jour où j'avais été dans l'obligation de faire comme 82 % des Français, l'avait fait rire pour de bon, mais avait aussi déclenché cette réflexion suivante : J'aurais mieux fait d'attendre pour t'appeler !

Quand j'avais été candidat aux législatives dans l'Essonne, elle était venue me voir à ma permanence. Cela, je ne l'ai appris qu'après. En effet, si elle était restée une bonne demi-heure sur le parking de la gare d'Orsay, détaillant par le menu la disposition des lieux, les affiches apposées sur la vitrine et les allées et venues, elle n'avait pas osé entrer pour m'embrasser.

Si on perçoit bien ce mélange de discrétion et d'omniprésence, d'optimisme et de lucidité presque malade, d'exubérance et d'introversion, d'ouverture sur les autres et de repli sur soi, à un degré moindre de gourmandise et d'austérité, on aura compris qui était ma mère.

Cette formule qu'elle aimait tant d'Albert Camus, assenant lors de la réception de son prix Nobel que s'il croyait en la justice, il faisait passer sa mère *avant*.

Faire la part des choses. Serrer les vis. Se méfier de ces mots qui, si l'on n'y prenait garde, si on les *écoutait*, seraient capables de vous mener où bon leur semble, empruntant pour ce faire des chemins détournés qu'ils sont seuls à connaître, succession aveugle de défilés malodorants et de coursives en pente, de ponts-levis qui brinquebalaient et de trappes qui s'élargissent en grinçant, de culs-de-sac masqués et d'oubliettes moussues. La cour des miracles vers laquelle à pas de loup ils entraînent n'est qu'un mirage de plus, un dédale dont l'entrée se doit d'être interdite. Tenons-les bien, ces mots, emprisonnons-les, faisons-leur savoir qui est le maître. Alors, redevenus ces serfs de la langue qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être, ils sauront faire en sorte que la lumière éclore.

Pour éclairer et contrôler, précisons. Je n'ai jamais pensé que ma mère pouvait avoir, à un moment donné – c'est ce foutu mot, *ambigus*, qui s'est mis là tout seul – regretté ni le fait que j'aie instruit cette affaire, ni la manière dont j'ai tenté de la mener jusqu'au bout. Au contraire. Elle en a ressenti une intense fierté, ce

fut pour elle un joyau brut, une sorte de légitimation de tout son être. Mais en même temps, comme il pesait, ce joyau, comme il était coupant... Une goutte d'eau cristalline et empoisonnée.

Dans le même ordre d'idée, je n'ai aucun doute sur ce que ma mère ressentait pour moi. Il est cependant patent que mon comportement à l'égard de Guillaume, le détachement qui s'est peu à peu opéré, l'éloignement graduel et déterminé, a généré en elle plus qu'un blocage : une fissure.

Poursuivons. Cet autre mot, *indifférente*, tendrait à faire croire qu'elle aurait établi une hiérarchie entre ses enfants, une sorte de podium, ce qui est faux. Mais si elle n'avait pas de *préférence*, elle a décidé, à partir d'un certain moment, de trier, séparant le bon grain de l'ivraie, ne jugeant plus les événements et les personnes qu'à l'aune de leur effet sur Guillaume. S'il était susceptible d'être bénéfique, alors les gens, les actions, les paroles se révélaient formidables, dignes du tableau d'honneur. Dans le cas contraire, méprisables et bons pour le rebut. Ce baromètre subjectif a été parfois dérégulé par ma petite aiguille oscillante.

Il est une fois.

Il est une fois une jeune femme pleine d'allant et de charme, effectuant un travail stimulant, alliée à un jeune homme qui l'aime et qu'elle aime. Le soleil brille, les oiseaux chantent, tout leur sourit. Ils se marient, font de beaux enfants, s'installent dans une maison agréable à l'environnement privilégié, entourés d'amis intéressants et fidèles. Son mari devient directeur de journal, leur salon est couru, les enfants grandissent dans l'harmonie la plus totale. C'est la réussite avérée, pas de raison que ça s'arrête. Non, ça continue. Les études des enfants se déroulent bien, encore quelques années et ils pourront voler de leurs propres ailes, permettant ainsi à la femme de s'occuper à nouveau d'elle, de voyager, se bichonner, se distraire. Elle bénit les cieux de s'être montrés aussi cléments à son égard, se promet de profiter au mieux de cette suite de vie qui s'annonce sous les meilleurs auspices, à quarante-cinq ans tous les espoirs de fluidité sont encore permis.

Vanité des espoirs. Le dernier fils disjoncte, le mari quitte son poste à responsabilité, les aînés cette maison qu'elle a de plus en plus de mal à supporter. Tout s'effondre. On sauvegarde les apparences, les amis sont toujours là même s'ils sont un peu moins fidèles, l'aîné réussit un concours prestigieux, la fille, qui a loupé Normale sup quelques jours après la première crise de son petit

frère, devient prof, leur avenir professionnel est assuré, ils se marient à leur tour et ont à leur tour de beaux enfants. Le cycle a l'air de se poursuivre, mais rien n'est plus comme avant. Tout ce qui était si facile devient d'une difficulté inouïe. Sortir, manger, dormir sont d'un effort constant, penser aussi, et sourire, et rêver, et aimer. Tout est déformé.

Un moment décontenancée, elle se reprend. Se bat. Après tout, il y a une vie après la légèreté. Les mers les plus belles sont les mers agitées. Elle se fait une raison, s'informe, prend par la main ce fils différent, reconstruit un cercle de fidèles, et marche. Advienne que pourra. Tant pis pour ceux qui ne suivent pas. Ils ne savent pas ce qu'ils perdent. Les années s'écoulent avec quand même, ça et là, quelques moments de joie.

Mais le soleil se couche. Le crépuscule vient toujours trop vite. Les forces déclinent. Les éléments se déchaînent. Ses frères et sœurs l'un après l'autre disparaissent. Son mari prend sa retraite. Il faut s'occuper de lui aussi. Le fils aîné divorce, il faut le soutenir. Se frotte aux plus méchants, de quoi craindre pour lui. La fille subit quelques secousses, il faut la réconforter. Tant de choses à faire. Tant de choses à supporter. Sans compter le fils, l'autre, qui ne s'en sortira pas. Pour qui le temps passant a aboli l'espoir. Lutter, pourtant, encore et encore lutter. La lutte, c'est ce qui reste quand on n'a plus rien. Jusqu'à ce qu'on n'ait plus de forces même pour lutter.

Alors on cède. Le physique ne répond plus. Le mental part à vau-l'eau. Envie de rien, sinon de ne plus souffrir. Pas si dur de partir. Il suffit de fermer les yeux. Les autres se débrouilleront bien sans moi. Même lui. Pour ce que ça a servi. On se fait un monde de tout, alors que ce n'est rien. La délivrance. Oui, pas si dur.

Il est une fois une mère.

La fois d'après elle n'est plus là.

Quoi de neuf sur la terre ?

S'agissant de la guerre contre l'Irak, le monde se rend compte qu'il a été grugé. Que les administrations Bush et Blair, sous prétexte de mettre dans leur poche l'opinion publique, ce qui a coulé de source aux États-Unis mais bien moins en Grande-Bretagne, ont menti. Pas plus d'armes de destruction massive que de laboratoires mobiles ou de tonnes d'agents chimiques, les preuves soi-disant déterminantes dans le déclenchement des hostilités, photos satellites et conversations interceptées, n'étant selon toute probabilité que des inventions ou des montages.

Ce conflit, qui aura coûté au bas mot quatre cents milliards de dollars et causé plusieurs dizaines de milliers de morts, était donc inutile. Les gouvernements américain et anglais invoquent à présent une erreur de leurs services de renseignements, tandis que ceux qui les avaient soutenus retournent leur veste les uns après les autres. Le cirque continue.

Une des dernières discussions politiques qu'il m'a été donné d'avoir avec ma mère concernait cette guerre. Remontée comme jamais, énervée au-delà du raisonnable – c'est ce que je me dis aujourd'hui, rendu lucide par le prisme de ce qui a suivi, mais à l'époque cette irritation ne m'avait pas semblé suspecte, elle s'était énervée c'est tout, rien là d'inhabituel, cessons de tout colorer –, elle avait critiqué la position de Chirac. Pas possible ce qu'il est nul ce type-là, avait-elle crié, il va y perdre ce qui lui reste de crédibilité, ça va être la honte pour lui. Au passage, ne comprenant pas pourquoi, une fois n'est pas coutume, je défendais la détermination présidentielle – sans être pour autant naïf sur les motivations profondes qui l'animaient –, elle m'avait presque insulté.

Dans les semaines qui ont suivi, j'ai eu à plusieurs reprises la velléité de revenir avec elle sur ce sujet, au fur et à mesure que s'additionnaient les victimes et les explications alambiquées qui me donnaient raison. Je n'ai jamais trouvé le quart d'heure nécessaire à cette conversation.

Adrien est parvenu je ne sais comment – il possède bien mieux que moi les compétences qui permettent de maîtriser la technologie actuelle – à insérer sur l'écran d'ouverture de son nouveau téléphone portable – coïncidence, le précédent a rendu l'âme durant l'été... –

une photographie de sa grand-mère, une de celles qui avaient été prises le jour de mon mariage. Chaque fois qu'il met son téléphone sous tension, on dirait qu'elle lui sourit.

À propos de téléphone portable, puisque c'est un texto qui a tout déclenché, Bertrand Cantat va bientôt être jugé à Vilnius. Tout ce qu'on peut lui souhaiter, et sans nier en rien le chagrin de la famille d'en face, c'est de survivre à la passion. Passion lors des faits, je veux parler de cette quasi-folie – de part et d'autre – qui a armé ses poings. De vrais crimes d'amour, on n'en rencontre pas si souvent, par les temps qui courent. Passion aussi, on peut le déplorer, cette tension qui va sans doute envelopper les débats, tant les avocats respectifs ont peu œuvré, c'est le moins qu'on puisse dire, pour apaiser les ressentiments. Tout ce qu'on peut souhaiter au chanteur de Noir Désir, c'est d'être jugé dans la sérénité.

Je ne sais pourquoi mais, comme je l'ai déjà laissé entendre, cette affaire reste pour moi intimement liée à ma mère, au brusque déclin de sa réceptivité au monde, au dédain avéré à partir de juillet pour tout ce qui, jusque-là, avait centré son intérêt. Pour tout ce qu'avait été sa vie.

Louise Attaque a cédé son rôle d'escorteur de mes humeurs à Tarmac, autre groupe formé par le même chanteur pour s'essayer à des plaintes plus retenues, des sonorités moins déprimées, *et lentement / laisser venir / des sentiments / des éléments / des souvenirs.*

Ma sœur a malgré tout décidé de passer le concours de l'agreg. Après l'enterrement, elle s'est plongée dans ses livres et ses notes, révisant à la désespérée pour ne pas avoir à trop penser. Elle n'est pas trop satisfaite des copies qu'elle a rendues, les résultats ne sauraient tarder. Quoi qu'il advienne, ma mère ne sera pas là pour fêter ou consoler.

Elle n'a pas été là non plus pour entendre le verdict de l'affaire des emplois fictifs. Le tollé qu'a provoqué la condamnation d'Alain Juppé a dépassé, sinon l'entendement, tant on pouvait s'attendre à ce que les compagnons soutiennent à bout de bras celui qu'ils ont appelé «le meilleur d'entre nous», mais tout simplement le seuil de tolérance. Alors que les magistrats de Nanterre qui ont rendu la

décision n'ont fait que leur métier, à savoir étudier un dossier qu'ils n'avaient pas choisi, qualifier les infractions et en déterminer les auteurs, avant de leur appliquer les peines prévues par la loi – y compris l'inéligibilité automatique –, on a vu des journalistes s'interroger sur le *pouvoir des juges* plutôt que sur certaines pratiques des politiques, et des ministres en exercice à l'étonnement surfait critiquer ouvertement une décision de justice, portant ainsi atteinte à la séparation des pouvoirs donc à la démocratie.

Je vois d'ici ma mère jubiler à l'énoncé de la décision, je l'entends m'appeler hilare pour me dire que je n'aurais finalement pas travaillé pour rien, mais ce n'est bien sûr qu'une façon de parler ; je ne la vois ni ne l'entends plus.

Certains, dans les jours qui ont suivi, ont estimé qu'il s'agissait là pour moi d'une victoire posthume. On ne saurait mieux dire.

Le caveau dans lequel ma mère a été inhumée n'était qu'un réceptacle provisoire, le temps qu'un autre soit bâti sur la concession réservée par mon père, quelques arpents plus loin. Lorsque viendra son tour, ils seront ainsi à nouveau réunis.

Le *déménagement* a eu lieu il y a peu. Je n'ai pas souhaité y assister.

J'ai acheté une nouvelle voiture, plutôt luxueuse, bois et cuir, deux litres et seize soupapes, la plus belle que j'aie jamais eue. Quand on m'a fait part que cette bonne occasion était à vendre, j'ai d'abord hésité, cette petite folie n'étant pas dans mes moyens du moment. Puis je me suis dit que, la vie étant courte, il fallait savoir parfois profiter des opportunités, se rendre disponible à tout ce qui peut la rendre plus agréable. Comme quoi la mort fait évoluer. Je me suis dit aussi que ma mère, toujours prompte à se moquer de mes précédents véhicules, sales, cabossés, en mauvais état, toujours anxieuse lorsque j'entamais un long trajet, aurait apprécié de me voir au volant de cette élégante et protectrice berline. Le ronronnement feutré de son moteur évoque le paisible clapotis d'un lac l'été.

Vague souvenir d'un poème d'Aragon consacré aux automobiles. Je cours descendre feuilleter le livre dans lequel je l'avais repéré, et tombe tout de suite dessus :

*Elles savent mieux que nous
Les voitures les voitures
Pourquoi les sages sont fous
Les hommes se font des loups
Les anges des pourritures...*

Dès qu'il m'arrive quelque chose, dès qu'une décision m'échoit, j'ai toujours envie de lui demander conseil, de l'associer à mes choix. Ces envies restent évidemment inassouvies, de sorte que je vis dans une espèce de frustration permanente, tel un creux à l'estomac quand on sait qu'on n'aura pas à manger, dont je me demande combien de temps elle durera ; lorsque rentrant chez moi je vois clignoter la loupote sur le répondeur signalant un message, mon premier réflexe est toujours de penser que c'est elle qui m'a appelé.

Mon père a peu à peu organisé sa vie sans elle. Il se lève tard, lit les journaux, déjeune le plus souvent en compagnie d'un copain, après quoi sieste, télé, coups de téléphone et démarches multiples, dîner – quand il ne sort pas, il se fait réchauffer une barquette de spaghettis surgelés, seule *cuisine* qu'il a appris à faire – et encore télé, devant laquelle, ayant maintenant le monopole du canapé, il lui arrive de s'endormir. Le samedi soir, il dîne chez ma sœur et son mari, déjeune chez Raoul et Louise le dimanche, jour où, quand mes enfants sont avec moi, nous l'emmenons dîner au restaurant. Trois ou quatre fois il a hébergé Guillaume qui avait bénéficié d'une permission – pourquoi cette similitude de vocabulaire pour les malades et les taulards ? – et cela s'est chaque fois bien passé. En dépit de plusieurs invitations à séjourner chez des amis à la campagne, il a jusqu'à présent refusé de quitter Versailles. Je crois bien que les années qui lui restent à vivre, il les vivra dans le souvenir d'elle.

Histoire vraie qu'on m'a racontée. Une femme aime profondément son mari. Il tombe malade. Elle s'occupe de lui au mieux, lui faisant à manger, lui donnant ses médicaments, lui consacrant toute son attention. C'est un vieux couple, ils vivent ensemble depuis au moins trente ans, ont été heureux pendant au moins trente ans. Puis le mal empire. Le mari est hospitalisé. Très vite, les médecins ne lui laissent plus aucun espoir. Elle perçoit l'issue, continue à se dévouer, tout en contant son drame à ses ami(e)s, leur disant qu'elle ne pourra jamais vivre sans lui. Le mari meurt. Après l'enterrement elle reste cloîtrée chez elle pendant quelques semaines. Les gens qui

vont la voir la plaignent, se disent qu'elle n'en a plus elle aussi pour très longtemps. Et puis elle finit par s'extraire de sa torpeur et se met à sortir. Un beau jour, deux ou trois mois après le décès, elle rencontre un homme. En tombe follement amoureuse. Elle n'a plus jamais reparlé de son mari.

Autre histoire. Une jeune femme m'a raconté avoir eu une rupture douloureuse avec un homme dont elle avait été la compagne durant deux ou trois ans. Il la harcelait au téléphone, venait pleurer à sa porte, Ne me quitte pas lui disait-il, si tu me quittes je ne pourrai jamais m'en remettre, je ne réponds de rien. Cela a duré ainsi plusieurs mois, dans la crainte d'un éventuel suicide elle n'osait pas. Et puis un jour, n'y tenant plus, elle a franchi le pas. Quinze jours après, il se mettait en ménage avec une autre.

Un bon copain, Titi, est mort en décembre. Après un dîner avec quelques amis, il s'est effondré d'un seul coup, victime d'une crise cardiaque. Bon vivant, buvant beaucoup, fumant pas mal, adorant faire la fête, il était la générosité faite homme. Lors de son enterrement, le dernier jour de l'année, l'église était bondée.

Oui, il continue de tourner, ce monde sans queue ni tête. Mais pourquoi broie-t-il en priorité ceux qui se donnent aux autres ?

Une seule hâte, à présent, en finir. Vivre en permanence avec sa mère n'est déjà pas au naturel chose aisée, et à cet égard mon frère pourrait s'il le faut constituer le témoin idéal, mais partager le quotidien d'une mère morte, ressasser sans cesse la même langueur, comme un cachou qui n'en finirait pas de fondre sous la langue, tenter de capter la moindre de ses pensées et de ses sensations, se les approprier tel un monte-en-l'air de l'âme, au nom de quoi, d'ailleurs, la question mériterait d'être posée, tout cela devient presque inhumain.

La douleur des mots. Mon père, je ne sais pourquoi, emploie toujours le mot *décès*, comme si celui de *mort* lui faisait trop mal. Ou peur.

Ma mère avait toujours une boîte de cachous sur elle, à la menthe ou à la réglisse, à l'orange ou au citron, et dès qu'elle éprouvait une

crainte ou une contrariété, une pulsion ou un découragement, elle s'en enfilait un chapelet. À chacun ses cigarettes.

Un jour qu'elle avait assisté dans le public à un débat télévisé, elle s'était retrouvée assise à côté d'Alain Finkielkraut. Comme elle était tendue, elle avait sorti plusieurs fois sa petite boîte de secours. À la fin de l'émission, tout le monde s'égaillant, le philosophe s'était tourné vers elle et, arborant son joli sourire d'enfant, lui avait demandé : Vous n'auriez pas un cachou pour moi ?

Il faut éviter que les victimes meurent une deuxième fois dans l'oubli. Cette phrase de Finkielkraut, avec qui je suis pourtant souvent en désaccord, me paraît tout à fait adaptée à ce livre.

Lorsque nous évoquions les talents artistiques de mon frère, je disais souvent à ma mère qu'à force de rester toujours dans sa chambre, de ne pas pouvoir vivre sans elle, Guillaume risquait de stériliser son pinceau et sa plume. La repartie avait fusé, tant pour le défendre que pour *se* défendre, et je dois convenir que l'argument était de poids : Et Proust, alors ?

Guillaume va bientôt quitter l'hôpital pour aller dans une clinique en province. Surmontant ses appréhensions, il a accepté d'aller la visiter et l'a trouvée fort à son goût. Il répète souvent en ce moment qu'une seule chose importe à ses yeux maintenant, à savoir prendre du recul avec sa famille.

Nous avons reçu les résultats de l'analyse des prélèvements du cerveau de ma mère. Ils confirment ce que nous pressentions, c'est-à-dire l'origine familiale de Creutzfeldt-Jakob. Laurence me dit que, dans quelques mois, pour savoir à quoi s'en tenir, en avoir le cœur net, elle ira passer les examens nécessaires. En ce qui me concerne, considérant le fait qu'aucun traitement préventif n'existe, j'hésite encore. Un résultat négatif serait certes de nature à me rassurer, éloignant de manière définitive cette épée de Damoclès d'un genre nouveau. Mais une positivité annoncée, outre que mes enfants seraient alors eux aussi concernés, aurait sur moi des effets que je préfère ne pas imaginer.

Dans la mesure où nous finirons tous par être mangés, il est

dangereux de savoir par avance à quelle sauce.

La météo est dérégulée. Le printemps s'annonce, mais c'est tantôt l'hiver tantôt l'été, un jour il grêle le lendemain les terrasses des cafés sont prises d'assaut, en exacte correspondance avec mon humeur du moment ; mon jardin se teinte de couleurs vivifiantes.

En avoir le cœur net, j'aime bien cette expression, ça vous a des allures de lavement, de saignée, de blancheur retrouvée avant l'extrême-onction comme ces gens qui mettent tout en ordre avant de partir en voyage, de résolution quand commence l'année nouvelle comme ces femmes enceintes qui, sentant l'imminence de la naissance, passent et repassent la serpillière de fond en comble.

Le cœur de ma mère, avant les soubresauts ultimes, a-t-il eu le temps de redevenir net ? Le mien, à l'heure de clore ce récit, a-t-il atteint à la netteté aspirée ? Est-il jamais net, ce palpitant de misère et de grandeur ?

Voilà.

Tout est dit et rien n'est dit.

Ça bat ça ne bat plus.

Il suffit de tourner la page.

Un livre c'est une vie.

Demain viendront les pleurs.

Ivry, mars 2004.

Les vers reproduits en pages 33 et 202 sont extraits des chansons *Arrache-moi* (paroles de Gaëtan Roussel, musique de Gaëtan Roussel, Arnaud Samuel, Robin Feix, Alexandre Margraff © 1998 Delabel Éditions) et *Tout petit* (paroles de Gaëtan Roussel, musique de Gaëtan Roussel, Arnaud Samuel, Joseph-Olivier Dahan, Philippe Almosnino, Yves Abadi © 2003 Louise Attaque Éditions).